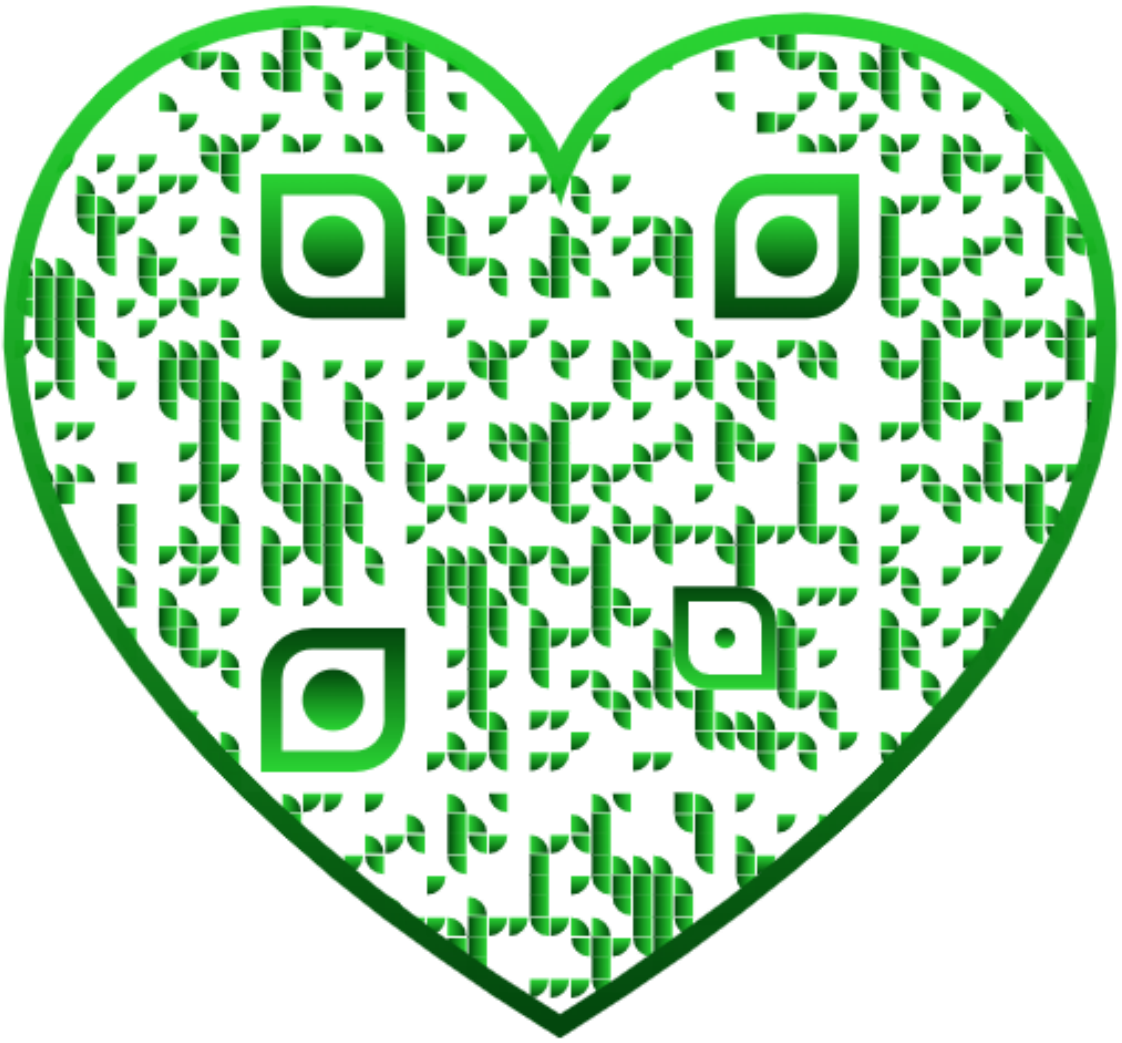
B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 1 03/09/2023 11:39:59



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 2 03/09/2023 11:39:59

# La Dernière Histoire juive

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 3 03/09/2023 11:39:59

DU MÊME AUTEUR

Ouvrages de Michel Wieviorka
consacrés à la question juive et à l'antisémitisme :

*Les Juifs, la Pologne et Solidarnosc*, Paris, Denoël, 1984

*La Tentation antisémite. Haine des Juifs dans la France d'aujourd'hui*, Paris, Robert Laffont, 2005,
rééd. Hachette Littératures « Actuel », 2006

*L'antisémitisme est-il de retour ?*,
Paris, Larousse, coll. « À dire vrai », 2008

*L'Antisémitisme expliqué aux jeunes*, Paris, Seuil, 2014

*Les Juifs, les Musulmans et la République*,
avec Farhad Khosrokhavar, Paris, Robert Laffont,
coll. « Le monde comme il va », 2017

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 4 03/09/2023 11:39:59

Michel Wieviorka

# La Dernière Histoire juive

DENOËL

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 5 03/09/2023 11:40:00

© Éditions Denoël, 2023

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 6 03/09/2023 11:40:00

# MODE D'EMPLOI

Cet ouvrage traite d'un genre singulier d'humour et de sa trajectoire historique : les « histoires juives », à ne pas confondre avec les histoires antisémites.

L'ère des « histoires juives » a une préhistoire, qui nous conduit jusque dans les années 1960 et qui prend son origine d'abord d'est en ouest puis, de façon très secondaire, dans les pourtours de la Méditerranée (première partie). Elle connaît son apogée aux États-Unis et en France, durant un court demi-siècle (deuxième partie). Puis elle entre dans une phase de dépérissement (troisième partie).

Ce livre s'intéresse au contenu de ces histoires, qu'il contextualise, quitte, si nécessaire, et en fait exceptionnellement, à anonymiser une personne ou son environnement. Il apporte dès lors un éclairage plus général qu'il n'y paraît sur la sociologie et l'histoire juives, et pas seulement sur l'inconscient qu'elles révéleraient.

Et puisque son auteur est un chercheur en sciences sociales, cet ouvrage est également l'occasion de mener une réflexion sur la façon dont lui-même s'est construit, sur son propre parcours, ses idées, ses engagements intellectuels, ses modes d'approche qui opèrent pour l'essentiel au carrefour de la sociologie politique et de l'histoire.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 7 03/09/2023 11:40:00

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 8 03/09/2023 11:40:00

PREMIÈRE PARTIE

# IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'EST

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 9 03/09/2023 11:40:00

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 10 03/09/2023 11:40:00

# 1

# La montre

Quelques mois avant sa mort, mon père racontait à qui voulait l'écouter – et à moi d'abord ! – l'histoire suivante.

*L'épisode se passe dans un shtetl, un petit bourg juif de la Pologne d'avant-guerre. Un jour, Moshe croise dans la rue le rabbin. Ils se saluent et prennent de leurs nouvelles respectives. Moshe confie :*

*— Tout irait bien si on ne m'avait pas volé ma belle montre en or que je porte en gousset.*

*— Comment ça ? s'enquiert le rabbin. Vous avez une idée de qui a pu faire ça ?*

*— Tout à fait ! Il se trouve que nous sommes une dizaine d'amis, qui nous réunissons chaque semaine pour discuter entre nous d'un sujet ou d'un autre. Or la dernière fois, en sortant, je me suis aperçu que ma montre avait disparu. C'est certainement un de mes amis. C'est terrible de soupçonner ainsi l'un ou l'autre ! J'ai ma petite idée, mais qu'est-ce que je peux faire ?*

*— J'ai une idée ! s'exclame le rabbin. Lors de votre prochaine rencontre, proposez mine de rien de discuter des*



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 11 03/09/2023 11:40:00

*Dix Commandements – c'est un beau thème. Et lorsque vous en serez à « tu ne voleras pas », regardez les yeux dans les yeux celui que vous soupçonnez. Il pourrait se troubler, avoir un comportement anormal.*

*Moshe remercie chaleureusement le rabbin pour ce conseil, ils se séparent, et plusieurs semaines s'écoulent. Le rabbin constate qu'à deux reprises, ils se sont à nouveau presque croisés dans la rue, et que Moshe s'est débrouillé pour l'éviter. Finalement, ils tombent l'un sur l'autre, nez à nez, et le rabbin ne manque pas d'interroger Moshe à propos de sa montre. Celui-ci se montre fuyant, à l'évidence embarrassé, puis finalement il explique :*

*— J'ai suivi votre conseil.*

*— Et alors ?*

*— Quand nous nous sommes à nouveau réunis, j'ai proposé à mes amis que l'on discute des Dix Commandements, ce qui a été accepté.*

*— Et alors, vous avez fait comme on a dit ?*

*— Non, cela n'a pas été nécessaire. Car quand on est arrivés à « tu ne commettras pas d'adultère », je me suis souvenu de là où j'avais oublié ma montre.*

Cette histoire n'était pas nécessairement nouvelle quand mon père me l'a racontée, en 1990. Je l'ai retrouvée plus tard dans le *Que sais-je ?* de Joseph Klatzman, *L'Humour juif* [1*]. Il en circule des variantes, où la montre est remplacée par une bicyclette. Si je l'évoque, c'est qu'elle est l'un des

* Le lecteur trouvera les références bibliographiques en fin d'ouvrage, page 179.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 12 03/09/2023 11:40:00

deux derniers souvenirs que j'ai des ultimes mois de la vie de mon père, avant qu'il meure, stupidement, d'un arrêt du cœur parce qu'il avait décidé de ne plus prendre ses médicaments quotidiens – inutiles, selon lui, puisque sa tension était redevenue bonne.

L'autre souvenir, et les deux sont pour moi indissociables, est sa rencontre avec Elie Wiesel, le prix Nobel de la paix (1986), auteur d'une œuvre marquée par son vécu de la Shoah, et par sa connaissance du monde perdu du *Yiddishland* d'Europe centrale et orientale. Émile Malet, le directeur de la revue *Passages*, m'avait confié la responsabilité scientifique du colloque international « Trois jours sur le racisme », à Créteil, du 5 au 7 juin 1991 (j'en ai ensuite publié les actes sous le titre *Racisme et modernité*[2]), et Elie Wiesel avait accepté d'intervenir pour la soirée d'ouverture. À cette occasion, un cocktail avait permis de passer un moment convivial autour de lui, au cours duquel il avait parlé yiddish un bon moment, en tête à tête avec mon père, qui en avait été profondément heureux.

## *Vents d'est*

Si j'associe l'échange de mon père avec Wiesel et l'histoire de Moshe et du rabbin, c'est qu'ils évoquent tous deux pour moi ce passé juif d'avant-guerre en Pologne. Mon père, notamment en traduisant nouvelles et romans qui s'y rattachent, souvent de grands auteurs – Shalom Asch, Ozer Warschawski, Mendele Moïkher Sforim (tout jeune, il avait aussi traduit en français, avant-guerre, quelques



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 13 03/09/2023 11:40:00

nouvelles de son père, Wolf) –, n'a cessé de le rappeler, tout en se réjouissant d'ailleurs de vivre en France. L'univers du shtetl, dont rend compte Rachel Ertel dans un livre publié en 1982[3], était en réalité en déclin depuis le milieu du XIXe siècle, et peut-être même avant, comme l'a montré l'historien Jacob Katz (par exemple dans son livre *Hors du ghetto. L'émancipation des Juifs en Europe, 1770-1870*[4]). Et la nostalgie de mon père mêle indistinctement ce passé lointain et celui, plus proche, de l'avant-guerre, quand il vivait à Paris, en famille, dans un univers dynamique d'immigrés juifs d'Europe centrale.

Le shtetl, avec la guerre, a complètement disparu, mais aussi le monde parisien qu'avait connu mon père. Et si, au-delà, la langue yiddish elle-même, malgré le nazisme et le stalinisme, a survécu, ce n'est assurément plus en qualité de langue nationale – ce que l'État d'Israël n'a jamais voulu encourager, d'ailleurs. C'est principalement du fait de Juifs pieux, des hassidiques ultraorthodoxes comme on en voit à New York, dans le quartier de Brooklyn ; à Jérusalem, dans celui de Mea Shearim, et dans quelques autres grandes villes, à Anvers et Montréal notamment. Ces Juifs pieux utilisent cette langue dans leur vie quotidienne – pour eux, l'hébreu est réservé à la relation avec Dieu. Le constat désolait mon père, athée, de gauche. Je me souviens que la mère de Rachel Ertel, à la fin des années 1950, à la demande de mes parents, avait essayé de m'inculquer des rudiments du yiddish. Très vite, cela s'était avéré non concluant – je préférais la modernité des copains de lycée, le foot, le vélo, les « surboums ». Et au lycée de la République, tout était au plus loin de l'attachement pour un tel particularisme.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 14 03/09/2023 11:40:00

J'ai été au contact de la culture yiddish, qui n'a jamais été oppressante pour moi, mais qui ne m'intéressait que modérément. Mes parents parlaient yiddish entre eux quand il ne fallait pas que les enfants comprennent – en général, lorsqu'ils se préparaient à sortir le soir. Mon grand-père maternel, que j'ai bien connu, ne connaissait que quelques mots de français, mais je le voyais souvent, et avec bonheur. Et puisqu'il est question de montre dans ce chapitre, un souvenir me revient à son sujet : il m'avait promis sa belle montre en or, qui se portait elle aussi au bout d'une chaîne, dans un gousset, et quand il est mort, en 1987, mes cousins et moi nous sommes aperçus qu'il l'avait, de fait, promise à tous ses petits-enfants mâles – les filles comptaient beaucoup moins que les garçons dans la culture du *Yiddishland*, j'y reviendrai en traitant de la mère juive.

Plus tard, ayant toujours été concerné par cette tension entre une culture particulière et la République, je serai du côté de ceux qui cherchent à articuler l'universel et les identités singulières, minoritaires, plutôt que de les opposer, et je me ferai promoteur pour la France d'un multiculturalisme tempéré, capable de concilier reconnaissance des particularismes et respect des valeurs universelles. Si je suis l'héritier d'une expérience politique singulière, c'est bien de celle qui a su conjuguer amour des valeurs universelles et affirmation d'une minorité, elle-même sociale – dans le passé, populaire, faite d'ouvriers et d'artisans – et culturelle, avec sa langue, le yiddish, et son histoire, dramatiquement interrompue par le nazisme. Je tiens à le dire : ce livre, souvent écrit à la première personne du singulier, n'est pas pour autant un pur exercice autobiographique ou d'ego-histoire. Certes, tout



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 15 03/09/2023 11:40:00

en contextualisant les « histoires juives » en termes sociologiques ou historiques, j'indique aussi ce qu'elles évoquent pour moi, et le lecteur que cela pourrait intéresser peut aisément constater que mille et un fils relient mon parcours à ce qu'elles viennent dire. Le choix qui fut le mien dans la foulée de Mai 68 d'être sociologue, et universitaire, après des études qui auraient dû me conduire à faire carrière dans le business, le management ou le marketing (ESCP, puis doctorat en gestion à l'université Paris-Dauphine), doit certainement quelque chose à la façon dont ma famille et son milieu d'amis valorisaient le livre et la vie des idées. D'ailleurs, je ne suis pas seul ici, mes deux sœurs Annette et Sylvie, mon frère Olivier et moi-même formons une fratrie exceptionnelle – nous écrivons tous quatre des livres ! Et, en bons républicains, nous avons tous quatre choisi la fonction publique, l'enseignement supérieur, la recherche ou la santé publique.

J'ai voulu passionnément devenir chercheur. Et les grands thèmes qui m'ont mobilisé tout au long d'un demi-siècle maintenant, tout comme la façon dont je les ai abordés, les mouvements sociaux, le racisme, l'antisémitisme, le multiculturalisme, la démocratie, mais aussi la violence ou le terrorisme, entretiennent d'innombrables liens avec ce qui a nourri mes années d'enfance et de jeunesse. Il n'y a là néanmoins aucun déterminisme – la vie aurait certainement pu me conduire sur d'autres chemins, et par ailleurs la rigueur scientifique impose aussi ses exigences propres, la raison, l'argumentation, la démonstration, la présentation de preuves.

Mais revenons à ce que nous dit l'histoire de la montre. Le shtetl de Moshe et du rabbin est un lieu vivant, profon-



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 16 03/09/2023 11:40:00

dément humain, où l'on se rencontre, où l'on discute, où le vol et l'adultère aussi sont possibles, comme ailleurs. Il forme une collectivité dont le rabbin est une incarnation proche de ses coreligionnaires. C'est quelqu'un qui sait donner des conseils de bon sens et qui est au plus près de la vie concrète. L'univers du shtetl a ses personnages : outre le rabbin, et éventuellement le bedeau, on y croise notamment le *schadkhen*, qui organise les mariages en mettant en relation les deux familles concernées – le thème et la figure occupent Freud abondamment lorsqu'il analyse le mot d'esprit dans son rapport avec l'inconscient –, et le *schnorrer*, lui aussi très présent chez Freud, qui mendie et avec qui se nouent des liens locaux, et dont une bonne traduction serait peut-être « tapeur ».

Mon père aimait à citer un jeu de mots : entre les deux guerres, il existait en France des cigarettes de la marque Senoritas, objet éventuel de mendicité – en « taper » un proche, c'était demander une « Schnoritas ». Je retrouve Freud, ici aussi, qui décrit avec de nombreux exemples ce type de technique du mot d'esprit qui fonctionne par condensation, comme dans l'histoire d'un homme plutôt pauvre qui se réjouit d'avoir été traité par Rothschild, à côté de qui il s'était retrouvé assis, d'une manière « familliionnaire » – familière, et comme son égal, en millionnaire qu'il n'est pas[5]. L'espace humoristique du *Yiddishland* comportait aussi des commerçants, des artisans, des tailleurs, etc., et diverses figures du monde goy, non-juif (au pluriel : goyim). Il était varié ; simplement, les thèmes sexuels, si centraux dans bien des histoires drôles en général, n'ont guère leur place dans les histoires juives, comme on le verra, alors



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 17 03/09/2023 11:40:00

même que la sexualité va s'avérer plus tard décisive dans la littérature juive, avec Philip Roth par exemple, ou au cinéma, avec Woody Allen. Tout au plus, comme dans l'histoire de la montre, y est-il vaguement question d'adultère ou de mariage, avec parfois des aspects qui dérogent alors à la pudeur, comme dans l'histoire suivante.

*Un* schadken *propose à un homme d'âge un peu mûr une jeune femme qui présente toutes les qualités désirables : elle cuisine bien, sait tenir un ménage, provient d'une famille respectée. Au lit ? Elle est, précise le* schadken*, « comme un poisson ».*

*Le mariage se fait et, quelques semaines plus tard, le marié vient se plaindre au marieur : il y a eu tromperie sur la marchandise.*

*— Tu m'as promis une femme qui est au lit comme un poisson, mais tu ne m'as pas dit qu'elle était enceinte, et évidemment d'un autre homme.*

*— Si, si, je t'ai bien dit : au lit comme un poisson. Un gefilte fish* !*

Parler à Paris de la vie juive d'antan, après la Seconde Guerre mondiale, avec humour, sous la forme de l'histoire drôle, c'était tirer un lien entre le passé et un présent qui n'avait plus grand-chose à voir avec lui. C'était en filigrane rappeler ce qui a été détruit, et peut-être alors aussi en faisant fi de la réalité historique : car du côté de mes

* *Gefilte fish* : carpe farcie, spécialité aujourd'hui gastronomique des Juifs d'Europe centrale.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 18 03/09/2023 11:40:00

grands-parents paternels, s'ils ont quitté la Pologne, c'était aussi, comme d'autres migrants, pour des raisons économiques. C'était également pour ne plus être soumis à l'antisémitisme si puissant dans ce pays, et par ailleurs, en partie, non pas tant pour fuir des communautés villageoises étouffantes, comme c'était encore le cas pour d'autres, que pour se mettre à distance des grandes villes où pouvait régner une vie juive pesante, surtout religieuse. Pour eux, le shtetl n'était déjà plus que souvenir, mais très proche. Et si beaucoup avaient eu pour projet de se rendre en Amérique, quelques-uns, dont mon grand-père paternel, avaient passionnément voulu rejoindre la France, pays des Lumières, de Victor Hugo et de Guy de Maupassant, terrain d'une vie intellectuelle et artistique moderne, dense et ouverte.

Le shtetl, sinon ces univers urbains d'Europe centrale lorsqu'ils étaient encore empreints de culture communautaire, était bien avancé sur la voie du déclin au moment où la Seconde Guerre mondiale a commencé, et pour bien des Juifs de cette partie du monde, habitants par exemple de Vilnius, de Varsovie et d'autres grandes villes, l'influence de la modernité se faisait grande. Celle de la religion n'était pas négligeable pour autant. L'œuvre de Marc Chagall exprime avec force ces univers traditionnels et religieux, tout en y mêlant des éléments puisés dans la culture russe.

À partir du XVIII^e siècle, les Juifs d'Europe centrale et orientale se sont retrouvés sous tension entre deux mouvements principaux, le hassidisme, renouvelant la religion sur un mode mystique, et la *haskala* inscrivant ses acteurs dans la modernité et les courants des Lumières, et les conduisant vers l'assimilation. Une histoire comme celle de la montre



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 19 03/09/2023 11:40:00

doit certainement quelque chose à cette tension. Je pense que mes grands-parents aussi bien paternels que maternels ont fui la Pologne notamment pour s'éloigner du hassidisme. Mais je n'en déduis pas que l'humour était d'un seul côté. Les communautés hassidiques, par exemple, accordaient une place importante, dès le XVIIIe siècle, au *badchen*, un comédien chargé d'égayer les mariages et certaines fêtes, une sorte de boute-en-train qui s'exécutait sans crainte et, le cas échéant, versait dans la vulgarité.

Dans le type de récit qui plaisait tant à mon père, les Juifs du shtetl restent imprégnés de religion ; le rabbin est un personnage central. Dans l'histoire de la montre, il incarne un certain bon sens, une intelligence terre à terre, et pas seulement une quelconque relation sacrée avec Dieu. Dans de nombreuses autres histoires drôles venues de cette époque, et de cette partie du monde, Dieu Lui-même est présent. C'est souvent sous la forme d'un dialogue où, note Judith Stora-Sandor dans un livre excellent, Il est « le principal interlocuteur[6] », capable d'auto-ironie. Il est alors vivant et familier, on attend de Lui qu'Il règle les affaires d'ici-bas. Parfois, la familiarité tourne au reproche, mais « reproches, invectives, colère, cette violence verbale a de la peine à dissimuler l'amour[7] », écrit encore Judith Stora-Sandor.

## *Un genre populaire*

Voici deux autres histoires que racontait mon père. Toutes deux se passent dans une synagogue.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 20 03/09/2023 11:40:00

*Dans la première, un homme prie à autre voix et supplie Dieu, avec insistance, de façon répétitive :*

*— Dieu, fais-moi gagner à la loterie, fais-moi gagner, je n'arrive pas à m'en sortir.*

*Au bout d'un moment, Dieu, excédé, d'une voix haute qui résonne dans toute la synagogue, répond :*

*— Pour cela, commence par acheter un billet !*

*Et dans la seconde histoire, un homme pauvre prie, il demande à Dieu un peu d'argent, de quoi manger.*

*Un autre homme prie aussi, à l'évidence plutôt aisé.*

*Le pauvre est bruyant, cela agace le plus riche qui sort quelques billets de sa poche et les lui donne :*

*— Et maintenant, arrête d'ennuyer Dieu pour quelques złotys, de lui faire perdre Son temps, et de l'accaparer, moi, c'est de cent mille złotys que j'ai besoin !*

Mon père n'avait rien d'un croyant, d'ailleurs, la tradition bundiste était plutôt areligieuse, sinon antireligieuse. Mais comme nombre de ses amis, l'univers qu'il aimait à évoquer, le sien, incluait Dieu, qui y avait encore une place, à travers la littérature yiddish comme dans des histoires de ce genre. Il y a quelque chose d'étonnant dans cette persistance, qui se fait sans animosité, presque avec tendresse, et que Judith Stora-Sandor a bien relevée : « Quand Dieu n'existe plus, Il continue quand même à hanter l'imagination juive, fût-elle littéraire ou non[8]. » Peut-être y retrouve-t-on la marque de la grande difficulté qu'il y a à rester juif quand on est sorti du ghetto, du shtetl, que l'on est entré dans la modernité, et que l'on a coupé avec la religion comme foi, comme croyance.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 21 03/09/2023 11:40:00

Toujours est-il que l'évocation d'un (ou de plusieurs) rabbin sur le mode de l'humour constitue une thématique rémanente, encore aujourd'hui. On la retrouve par exemple dans la bande dessinée puis le film d'animation de Joann Sfar, *Le Chat du rabbin* (2011), l'histoire du chat d'un rabbin d'Alger ayant acquis la parole après avoir mangé un perroquet, et qui est désireux de faire sa bar-mitsva (communion). Ou bien encore dans le sketch d'Édouard Baer, non moins absurde, de la poule du rabbin – « une poule rabbin, c'est drôle, non ? »

Mon grand-père paternel, Wolf, mort à Auschwitz, a écrit dans les années 1930 de bien belles nouvelles que mon oncle Méni, son fils, a fait traduire du yiddish et éditer en français[9]. Il y donne à ressentir cette tension qu'il y avait, pour les migrants comme lui, à vivre entre un passé en Pologne à bien des égards insupportable, en cours d'éclatement qui plus est, mais dont il est nostalgique, et un futur incertain, avec entre les deux un présent parisien où l'on croise, dit la quatrième de couverture, « des parvenus et des ratés, des utopistes, des pique-assiette et des artistes […] ainsi que des jeunes femmes aux prises avec des idéaux qui affectent leur vie sentimentale…. ».

Le shtetl a depuis longtemps disparu. Ce qui animait mon père n'était pas seulement sa disparition, et celle d'un univers lointain, à l'Est. C'était aussi celle de sa propre enfance, dans l'espace bohème qu'avaient créé ses parents. Cet humour qu'il pratiquait entretenait de réels liens avec la pensée talmudique que l'on retrouve dans la littérature yiddish qu'il adorait, mais qui devait aussi beaucoup à son environnement social, populaire. Il pouvait même être de



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 22 03/09/2023 11:40:00

mauvais goût, grossier, voire vulgaire, cela arrivait. L'histoire suivante, que racontait mon père, l'est quelque peu – j'ai hésité à l'évoquer ici, mais il le fallait bien, car elle fait partie du tableau d'ensemble.

*La scène se passe dans un restaurant populaire. Le client a fini de manger, le serveur s'approche de lui pour établir l'addition.*

*Il regarde sa chemise, et ce qu'il y voit lui permet de reconstituer le déjeuner sans avoir besoin de consulter la moindre commande écrite. Diverses taches indiquent en effet le contenu du repas. Le client a pris du bouillon Kneidler, avec ses boulettes de farine et d'œuf, du pied de veau en gelée, un gâteau au fromage blanc, et il a bu du vin rouge. Le serveur fait le total qu'il griffonne sur une fiche sommaire, qu'il présente au client, lorsque celui-ci laisse échapper un rot tonitruant et odorant.*

*Le serveur s'exclame alors :*

*— Excusez-moi, j'allais oublier votre entrée, les* zibele*.

L'histoire n'est à l'évidence pas de celles qu'on narre devant un auditoire élégant et chic, elle dérange même un peu par sa vulgarité, et s'il s'agit des Juifs, elle convient mieux à un public populaire de Juifs pauvres, prolétaires, ouvriers, artisans, qui sont plutôt du côté des « parias », qu'à celui des « parvenus » et très assimilés que leur oppose Hannah Arendt – la distinction n'est pas inutile, même si elle est binaire et sommaire, et mérite discussion et critique,

* Les *zibeles* sont de petits oignons.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 23 03/09/2023 11:40:00

comme le montre Michel Dreyfus[10]. La famille de mon père a tenu avant-guerre un restaurant à la clientèle généralement peu argentée, étudiante, intellectuelle, artiste, un peu bohème – une cantine : une telle scène aurait pu y être envisagée, elle nous rappelle que l'humour de bien des histoires juives s'enracine dans une culture vivante.

Ne peuvent apprécier pleinement l'histoire de Moshe et du rabbin (et, plus encore peut-être, celle de l'addition au restaurant) que ceux qui ont une idée ne serait-ce que sentimentale, même fugitive, de l'épaisseur qu'elle vient condenser et simplifier. Ma génération n'a pas vécu l'univers réel du shtetl et n'a fait que côtoyer celle qui la précède et qui, elle, en provenait et en gardait le souvenir, plus ou moins mythifié ou idéalisé. Un souvenir d'autant plus prégnant chez les survivants que le génocide a détruit nombre de ceux qui étaient issus de ces mondes d'Europe de l'Est, et avec eux la culture qu'ils avaient inventée autant que recréée du fait de leur migration.

Et puisque la mise en scène humoristique de rabbins peut nous ramener à l'Afrique du Nord – le film *Le Chat du rabbin* se passe à Alger –, je me dis qu'il ne faut pas attribuer au seul monde ashkénaze, à la *Yiddishkeit* et au souvenir du shtetl le monopole de cet humour absurde mettant en scène un rabbin. D'ailleurs, pour s'en tenir à ce film et aux bandes dessinées dont il est tiré, Joann Sfar vient d'une famille sépharade de Sétif par son père, et d'une famille ashkénaze d'origine ukrainienne par sa mère. Belle synthèse !

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 24 03/09/2023 11:40:00

# 2

# Du shtetl au Sentier

## Vente avec facture

*La scène se passe à Paris, du côté de Réaumur-Sébastopol, dans le quartier du Sentier. Un client vient d'entrer chez un grossiste en vêtements et passe au commis une commande impressionnante : une centaine de pantalons pour homme, quarante vestes, deux cents chemises, etc. Puis le client lance :*

*— Il me faudrait une facture.*

*— Une facture ? répète le commis, interloqué.*

*— Oui, oui, confirme tranquillement le client.*

*— Je vais voir ce que je peux faire.*

*Il se dirige vers le bureau du patron, à qui il explique en montrant le client du doigt à travers la porte vitrée :*

*— Le client là-bas, il voudrait une facture.*

*Perplexe, presque rêveur, le patron réplique :*

*— Une facture ? Qu'est-ce que c'est que cette combine ?*

Cette histoire m'a été racontée dans les années 1970 par André Kunstlinger, qui est mort en 2022. Il faisait partie des amis de ma famille, mais il en était quelque peu distant car il avait choisi de continuer à vivre non pas en région



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 25 03/09/2023 11:40:00

parisienne, comme eux, mais à Lyon, où ses proches s'étaient déjà établis pendant une partie de la guerre, et où avec son épouse Régine il tenait un commerce de gros de vêtements, rue Longue – la rue la plus courte de la ville, aimait-il à dire.

Il était de ces Juifs cultivés vivant dans un univers économique peu exigeant intellectuellement, celui du *schmattès*, en total décalage avec leur propre niveau. Il avait un passé militant, peut-être trotskiste, son frère Henri a joué un rôle dans la Résistance. C'était un grand lecteur, un amateur éclairé de musique classique, qui m'a fait découvrir très tôt aussi bien Raoul Vaneigem et son *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* que Carl Orff et *Carmina Burana*.

L'histoire que je viens de citer correspond à un univers qui s'est développé essentiellement après la Seconde Guerre mondiale en France, pour s'étioler ou se déplacer dès les années 1980. On n'y perçoit pas la nostalgie d'un passé plus ou moins révolu, mais un regard amusé, non dupe, sur ce monde du *schmattès*, un mélange étonnant de business et de judéité, commerçant bien plus souvent que producteur, où des fortunes se sont construites après-guerre, fréquemment en contournant les charges sociales ou le fisc. J'en sais quelque chose : j'ai vu ma tante maternelle Berthe et mon oncle Raoul, qui dirigeaient un atelier de confection pour dames, jusque-là les plus riches de toute la famille – ils employaient une bonne et roulaient en Versailles, la version française de la Cadillac américaine –, faire soudain faillite et être ruinés dans les années 1960 pour n'avoir pas payé les cotisations sociales aux organismes qui les collectent.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 26 03/09/2023 11:40:00

Certains, dans ce monde, étaient incultes, grossiers, et s'intéressaient surtout à l'argent. Mais la plupart avaient le souci de la culture et, de ce point de vue, menaient une existence plutôt schizophrène : au travail, assez loin de toute exigence intellectuelle, dans le commerce des vêtements, et en dehors, en famille et dans des activités politiques ou culturelles ainsi que dans une participation intense à la vie des idées. Quasiment tous veillaient à ce que leurs enfants fassent de belles études, s'élèvent socialement, beaucoup les éduquaient aussi à la musique et leur payaient des leçons de piano ou de violon. Mon père a tenu à ce que j'apprenne le piano, et c'est ainsi que, sur recommandation de son ami Serge Pludermacher, j'ai eu dès l'âge de six ou sept ans pour professeur « Madame Olga », une femme exigeante, venue de Russie, qui avait aussi pour élève le fils de Serge, Georges Pludermacher. Lui deviendrait un immense pianiste, mondialement connu et apprécié – la comparaison avec « Jojo » n'était évidemment pas à mon avantage, et mon père aurait certainement voulu qu'elle le soit un peu plus.

Si l'un d'entre ces commerçants du *schmattès* a pu ainsi me raconter l'histoire de la vente avec facture, et me la rendre si vraie, c'est qu'elle restituait bien ce regard quelque peu schizophrénique, clivé en tout cas, mais amusé, sur son propre univers professionnel, où ce qui est normal ailleurs est anormal ici, et vice versa. Et où l'on contournait le fisc (je ne parle évidemment pas ici d'André Kunstlinger) en se sentant en même temps profondément républicain, respectueux des institutions, heureux de vivre en France, dans un État de droit. J'ai eu la chance d'être au contact de ce monde chaleureux, où beaucoup vivaient du *schmattès*, où



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 27 03/09/2023 11:40:00

l'on partait en vacances en bande, à la montagne, faire du camping, où l'amitié et la solidarité jouaient toujours, où l'humour trouvait sa place. Où, peut-être, on savait aussi relativiser les problèmes de la vie quotidienne parce que l'expérience de la destruction des Juifs par les nazis était encore toute proche et que l'on était porté par le dynamisme économique des Trente Glorieuses. Comme le dit joliment Freddy Raphaël, le grand sociologue de Strasbourg, « l'humour fissure la raideur[11] ».

Dans l'imaginaire général, en France, un tel univers chaleureux a perduré, mais il renvoie désormais bien plus aux Séfarades venus essentiellement d'Afrique du Nord à la suite de la décolonisation, ceux que le cinéma a mis en valeur dans *Le Grand Pardon* ou *La Vérité si je mens*. L'histoire de la vente avec facture pourrait y trouver sa place s'il s'agit d'humour et de distance par rapport à soi-même, et parce que les pratiques illégales et de contournement du fisc ne lui sont pas nécessairement étrangères.

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 28 03/09/2023 11:40:00

# 3

# Ashkénazes et Sépharades

Au départ, les « histoires juives » relèvent du rapport à l'Est, à l'Europe centrale, et donc d'une relation qui devient onirique puisque ce qu'elle évoque a disparu. À ce rapport s'est surajouté un autre axe, méditerranéen si l'on veut, avec la décolonisation et l'arrivée en France d'un nombre considérable de Sépharades, eux-mêmes bien différents de ceux qui, très minoritaires, étaient venus de la péninsule Ibérique dans le contexte de leur expulsion en 1492, puis de l'Inquisition, des statuts de « pureté du sang » et des persécutions visant les convertis.

Mon univers personnel, jusqu'à l'adolescence, et dans ce qu'il a de juif, a longtemps été presque exclusivement ashkénaze. À l'image, d'ailleurs, de la majorité des Juifs que je pouvais remarquer dans la vie intellectuelle et politique des années 1950 et 1960. Un peu plus tard, dans les années 1970 et 1980, les connaisseurs des organisations trotskistes disaient en plaisantant de la Ligue communiste révolutionnaire d'Alain Krivine, dont nombre de leaders étaient juifs, qu'elle aurait pu tenir ses réunions de direction en yiddish, langue des seuls Ashkénazes, s'il n'y avait pas eu



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 29 03/09/2023 11:40:00

une exception sépharade notable avec Daniel Bensaïd, issu d'une famille de Juifs d'Oran. Je ne découvrirais que bien tard les origines sépharades d'Edgar Morin, Juif de Salonique – il en parle magnifiquement dans son livre *Vidal et les siens*[12]. Je n'aurais jamais imaginé jusque-là qu'il puisse ne pas être ashkénaze !

L'existence de grandes traditions distinctes au sein du judaïsme suscite souvent des remarques polémiques, plus ou moins humoristiques, et peut traduire une rivalité. Une illustration symptomatique me vient d'un dentiste, qui exerçait dans le VI^e^ arrondissement, dans un quartier où une présence institutionnelle catholique forte avait marqué l'espace – couvents, lieux de culte, etc. Cette présence était sur le déclin, mais encore vivante. J'allais chez lui autant pour mes dents que pour le plaisir de bavarder avec lui, nous étions devenus amis, il avait toujours de bonnes histoires à raconter – comme quoi, un dentiste sépharade et un sociologue askhénaze peuvent apprécier le même humour. L'histoire qui suit est authentique, à une ou deux modifications près pour respecter l'anonymat des personnes concernées.

*Un jour, un nouveau patient frappe à la porte du cabinet dentaire, un homme plutôt âgé, un prêtre qui se nomme Lévy. Au début, le dentiste ne pose aucune question, et les échanges entre eux deux se limitent à l'essentiel dans le cadre de l'exercice professionnel. Puis le contact revêt davantage d'épaisseur, et un jour il s'enhardit :*

*— Lévy, c'est étonnant comme nom pour un homme d'Église, c'est juif, plutôt que catholique.*

*— Il n'y a aucun problème, je suis juif et catholique.*



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 30 03/09/2023 11:40:00

*Avant la guerre, j'ai eu la foi, j'ai décidé de me convertir au catholicisme, et j'ai fait ensuite le petit séminaire, tout en décidant de ne pas rompre avec mon origine juive. De continuer à m'assumer aussi comme juif. Et je suis devenu prêtre.*

*— Comme Monseigneur Lustiger ?!*

*Le prêtre rétorque, s'emportant :*

*— Pas du tout ! Absolument pas ! Il est ashkénaze, lui. Moi, je suis sépharade !*

Ce récit concerne deux grands rameaux du monde juif et pourrait difficilement passionner des auditeurs qui lui sont extérieurs. Monseigneur Lustiger a été une figure suscitant des sentiments complexes, ambivalents, dans des cercles catholiques, mais aussi chez les Juifs, et tout particulièrement ceux originaires d'Europe centrale et orientale ayant migré dans l'entre-deux-guerres, ce qui était le cas du milieu familial et amical de mes parents. Alex Derczansky, chercheur au CNRS – un yiddishiste de l'oral plutôt que de l'écrit –, connaissait bien cet univers. C'est d'ailleurs la seule personne que j'aie connue, en dehors de mon père et de mon oncle, son frère, à avoir rencontré personnellement mon grand-père paternel, à Strasbourg m'avait-il dit, vraisemblablement à la fin des années 1930, et à m'en avoir dit quelques mots. Alex Derczansky fréquentait Monseigneur Lustiger. Et ils aimaient parler yiddish entre eux. Cette histoire lui aurait plu.

Peut-on se convertir au christianisme tout en restant juif ? Dans la péninsule Ibérique ou en Amérique latine à partir du XVI^e^ siècle, les marranes, obligés de le faire pour



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 31 03/09/2023 11:40:00

survivre sans émigrer, ont essayé de vivre leur judaïsme en secret, dans la vie familiale. Il en est resté parfois des traces sur la très longue durée. Mais ce n'est pas la même chose que d'assumer pleinement, publiquement, une double appartenance. La question, me semble-t-il, ne peut mobiliser qu'une audience restreinte, à la limite sa nature est presque d'ordre théologique. Je rappellerai simplement ici que, durant des siècles, la haine des Juifs, ce peuple entêté, « à la nuque raide » dit la Torah (dans *L'Exode*), s'est nourrie du refus de ce dernier de se convertir au christianisme – religion qui, de son côté, tenait le judaïsme pour déicide. Ils auraient tué Jésus. L'affirmation a accompagné bien des pogromes et autres massacres, notamment à l'occasion des croisades ; elle opérait sur un mode religieux et non racial, même si les statuts de pureté du sang, dans l'Espagne décidée à se débarrasser des Juifs, introduisent une dimension biologique qui naturalise et donc racialise la judéité.

La curiosité révélée par l'histoire racontée plus haut réside donc dans la possibilité qui est offerte aujourd'hui à des personnalités, y compris au plus haut niveau de la hiérarchie ecclésiale, d'être explicitement, ouvertement juives et catholiques en même temps. Et non de devoir choisir. Elle est aussi dans le fait que cette possibilité est utilisée par un prélat plutôt conservateur. Car sans qu'on puisse le moins du monde l'assimiler aux esprits réactionnaires du christianisme d'extrême droite, Monseigneur Lustiger était en guerre contre l'héritage des Lumières. Jean-Louis Missika et Dominique Wolton, qui l'ont longuement interviewé[13], ont bien fait apparaître l'hostilité aux Lumières de ce converti antimoderne resté explicitement juif.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 32 03/09/2023 11:40:00

La distinction entre le monde ashkénaze, d'où je viens, et le monde sépharade est intéressante pour deux types de raisons au moins. D'une part, elle met en scène un changement interne à la diaspora française, puisqu'un stéréotype – qui mériterait examen – veut que ses figures de proue, du moins intellectuelles et artistiques, aient été ashkénazes jusque dans les années 1990 ou 2000, et que c'en serait fini. Ce qui est un peu court, et oublieux de l'apport de nombreuses personnes issues des vieilles communautés sépharades, les Juifs du pape par exemple, dans le Comtat Venaissin – je me contenterai ici de citer l'historien Pierre Vidal-Naquet, mon collègue à l'École des hautes études en sciences sociales, spécialiste de la Grèce ancienne, militant infatigable contre la torture durant la guerre d'Algérie, contre les dictatures, pour une paix juste au Moyen-Orient, ou contre le négationnisme. Et d'autre part, cette distinction apporte un éclairage qui mérite examen lui aussi sur les évolutions de l'État d'Israël, que le même stéréotype décrit comme à l'origine progressiste, universaliste, démocrate, ouvert, socialiste également, aussi longtemps que les courants dominants étaient d'origine ashkénaze, et beaucoup moins aujourd'hui du fait d'une prédominance sépharade. Ce qui là encore appelle certainement plus que de simples nuances : en Israël, la présence massive d'Ashkénazes venus de Russie, à partir surtout de l'arrivée au pouvoir de Gorbatchev, a plutôt contribué à l'essor de courants extrémistes ou réactionnaires, et dans l'histoire de la création de l'État d'Israël, le nationalisme extrémiste a pu aussi être le fait d'Ashkénazes – Vladimir Zeev Jabotinsky, par exemple, à l'extrême droite du sionisme des années 1920 et 1930,



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 33 03/09/2023 11:40:01

le principal dirigeant de l'Irgoun, et qui a pu être comparé à Hitler par David Ben Gourion (Premier ministre d'Israël de 1948 à 1954, puis de 1955 à 1963), était né à Odessa, un foyer ashkénaze important.

L'histoire du prêtre Lévy vient illustrer un phénomène dont il ne faudrait pas exagérer l'importance. Elle a lieu au sein d'un univers de foi et de religion où s'apaise la relation multiséculaire entre Juifs et chrétiens, puisqu'ils deviennent compatibles. Mais elle ne dit pas grand-chose du contenu et du fonctionnement de la distinction entre Ashkénazes, qui appartiennent en France à un monde ayant perdu beaucoup de sa vitalité des années 1970 à 2000, et Sépharades, dont le dynamisme communautaire, religieux, ou relatif au soutien à l'État d'Israël, est plus net. Elle nous renseigne encore moins sur la façon dont ces deux groupes peuvent s'entremêler sous des modalités qui se transforment, avec notamment de nombreuses subdivisions religieuses au sein des courants libéraux, ou réformés, comme des courants orthodoxes. La distinction entre Sépharades et Ashkénazes renvoie à des différences, qu'il ne faut pas exagérer, en matière rituelle, mais aussi linguistique (le judéo-espagnol et d'autres langues comparables diffèrent considérablement du yiddish), elle semble même parfois opposer une culture méditerranéenne, voire maritime, d'un point de vue alimentaire par exemple, à une culture européenne, continentale. Mais ce n'est pas déterminant.

La présence en France comme en Israël de nouveaux venus sépharades, porteurs de conceptions et de valeurs quelque peu distinctes des traditions qui sont celles des Ashkénazes, a modifié la donne dans les années 1960 et 1970. L'histoire



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 34 03/09/2023 11:40:01

du prêtre souligne surtout l'existence de l'image devenue stéréotypée d'une ligne de faille entre les deux groupes. En faisant rire, elle autorise une sorte de conciliation entre les deux. Mais elle n'est une « histoire juive », au sens que nous avons adopté dans ce livre, que partiellement : elle l'est dans la mesure où elle est audible par deux publics distincts et non un seul, et parce qu'elle n'enferme pas le narrateur dans son seul groupe d'appartenance, ce qui est le propre des « histoires juives », qui ont besoin d'un auditoire autre que le groupe auquel appartient le narrateur. Mais les deux ensembles qu'elle met en scène sont l'un et l'autre juifs, et chacun est diversifié.

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 35 03/09/2023 11:40:01

# 4

# Ce qu'est une « histoire juive », et ce qui n'en est pas

*Un Juif, un matin, fait tomber sa tartine, du côté beurré évidemment.*

*Angoissé, il se demande comment interpréter ce signe. Que va-t-il lui arriver ? Il en est préoccupé toute la journée. Et le soir, stressé, il se décide à aller voir un rabbin pour avoir un conseil, une explication. Il lui pose la question, inquiet. Le rabbin se plonge dans ses livres, longuement, cherche dans la Torah, la Mishna, la Gémara, le Midrash… et au bout d'une heure trouve la réponse et explique, triomphant : « Je sais ! Ce matin, quand tu as beurré ta tartine, tu t'es trompé de côté ! »*

Cette histoire, que me transmet Michel Ricard, un de mes meilleurs amis, non-Juif à qui j'ai fait part de l'écriture de ce livre, apporte un éclairage qui renforce ou complète celui des histoires de la montre, du Sentier et de la vente avec facture. Un rabbin y intervient, une fois de plus, soucieux d'aider un coreligionnaire confronté à une difficulté de la vie concrète, là aussi. Elle a ceci de plus qu'elle fonctionne sur le mode de l'absurde, ce qui est typique de l'humour juif.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 36 03/09/2023 11:40:01

Tout ce dont on vient de parler relève moins de l'histoire récente que de la préhistoire de l'ère des « histoires juives ». Le lecteur en sait déjà assez pour que, avant d'entrer de plain-pied dans cette ère, je puisse préciser maintenant e sens de ce livre. Certes, j'espère susciter par moments le sourire, voire le rire en racontant quelques-unes de ces histoires, bien choisies dans un répertoire qui en compte des milliers. Mais en les contextualisant, et en les abordant avec une distance critique, en proposant des analyses qu'elles m'inspirent, je prends le risque de provoquer aussi tristesse, nostalgie, inquiétudes et préoccupations. Et au bout du chemin, d'aboutir à des interrogations à la fois existentielles et historiques portant sur l'identité juive dans le monde contemporain, sur son évolution depuis trois quarts de siècle, et sur la façon dont chacun, juif ou non, peut tenter d'y répondre.

Aux États-Unis comme en France, les « histoires juives » ont commencé à faire leur entrée dans la vie publique vers la fin des années 1960, s'ouvrant alors à des audiences qui n'étaient plus exclusivement juives. Leur ressort n'était ni un humour destiné à l'entre-soi des seuls membres d'une communauté juive, ni l'antisémitisme, qui anime encore nombre d'histoires qui ne peuvent être drôles que pour ceux qui sont mus par la haine, le mépris, le complotisme ou de forts préjugés. Elles ont véritablement émergé dans les années 1970, circulant cette fois éventuellement d'ouest en est, en provenance d'Amérique vers l'Europe, mais pas seulement. Leur audience d'une rive à l'autre de l'Atlantique Nord a atteint son apogée à la fin du XX^e^ siècle, avant de connaître le déclin. Une chute possiblement irrémédiable.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 37 03/09/2023 11:40:01

Les histoires drôles, les blagues, de quelque nom qu'on les désigne, se suffisent généralement à elles-mêmes. Elles n'ont guère besoin d'être contextualisées au moment où quelqu'un les raconte. C'est pour cela que des pages ou colonnes particulières leur sont réservées dans certains journaux et magazines, et qu'en France une chaîne radiophonique, « Rires et chansons », a pu s'en faire une spécialité, plutôt médiocre, et occasionnellement antisémite – je suis tombé un jour relativement récent sur cette radio au moment d'une « blague » où il était question d'un grave accident de voiture. La passagère d'un taxi était juive et donc, dans cette histoire, avant tout radine. Bien que sonnée, blessée, elle hurlait. Mais non pas de douleur, comme on aurait pu croire : elle s'inquiétait du compteur qui tournait et s'évertuait à demander qu'on l'arrête.

## *Où s'arrête l'« histoire juive », où commence l'histoire antisémite ?*

Quand il nous vient l'idée de raconter une « histoire juive », c'est qu'un contexte singulier l'a fait surgir, qu'une association d'idées, consciente ou inconsciente, a joué. Dans une réunion d'amis, les histoires drôles peuvent jaillir en série, chacun ayant la sienne à proposer, ce qui revêt l'allure d'une chaîne aux maillons reliés par on ne sait pas forcément quoi. Il arrive qu'un participant se dise incapable de jamais se souvenir de la moindre d'entre elles, et donc d'apporter sa contribution à la séquence. Trait de caractère, personnalité ? Peut-être ne souhaite-t-il pas, de façon générale, associer le



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 38 03/09/2023 11:40:01

moindre humour à un quelconque élément de son expérience personnelle, de son vécu, en tout cas explicitement et devant des tiers. Cela n'empêchera pas que les histoires dites par d'autres le fassent rire, le touchent, sollicitant en lui la mémoire, le souvenir d'un moment, d'un événement, d'un proche.

Celui ou celle (mais c'est plutôt un genre masculin, même si l'égalité entre les femmes et des hommes progresse en la matière, comme ailleurs) qui raconte avec talent les histoires drôles sait toucher son auditoire en donnant le sentiment d'être personnellement impliqué(e), concerné(e), d'une façon ou d'une autre, au point parfois de se mettre en scène. Il ou elle fait partager plus que l'histoire elle-même : ce qu'elle éveille ou rappelle, ce à quoi elle fait penser. Il ou elle a quelque chose en commun avec son auditoire, et qui l'en rapproche un instant, à moins qu'il ou elle n'en soit déjà très proche.

Il arrive, par exemple avec l'humour anglais, que l'autodérision, si décisive dans l'humour juif, trouve sa place dans des histoires drôles d'origines diverses. Mais dans ses expressions britanniques, cette dimension présente quelque chose d'aristocratique, voire d'impérial, là où l'autodérision des Juifs renvoie plutôt à la vie de catégories populaires.

Nombre d'histoires drôles reposent sur un stéréotype et comportent une dose, même minime, de malveillance, de mépris, voire de haine qui disqualifie la cible visée pour mieux valoriser le narrateur et son public – pour Baudelaire, le rire renferme nécessairement « une petite part de méchanceté[14] ». Or ce n'est pas le cas des histoires juives, dont l'humour se démarque de l'ironie et de toute « méchanceté ».



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 39 03/09/2023 11:40:01

Les histoires drôles qui véhiculent les stéréotypes de la haine ou du mépris vis-à-vis d'un groupe sans s'en distancier ne font pas partie du répertoire propre de ce groupe. Les histoires belges qui ont fait florès en France dans les années 1980, et dont le principe central était d'illustrer une supposée bêtise indécrottable de leurs personnages, ne faisaient pas rire les Belges ; les Corses ignorent les histoires fondées sur le stéréotype de leur paresse ; les Écossais, celles qui les décrivent comme pingres. Comme disait l'humoriste Pierre Desproges, cité lui aussi par Daniel Grojnowski, « on peut rire de tout, mais pas avec n'importe qui[15] ». Les histoires belges, corses ou écossaises essentialisent leurs personnages qu'ils réduisent à une catégorie unique, la bêtise, la paresse, la pingrerie, là où les histoires juives donnent à voir une grande diversité d'enjeux, de défauts ou de qualités humaines, qu'il s'agisse de la religion, de la vie quotidienne, de l'argent, de la maladie, des affaires, de la nourriture, du mariage, de la famille (et de la relation mère-fils), etc.

Dans l'Empire soviétique déclinant, et alors que quelques dissidents incarnaient l'honneur de la pensée et des droits de l'homme, circulaient d'innombrables blagues politiques, y compris juives, dont certaines trouvaient éventuellement quelque écho à l'Ouest. Mais ce n'était jamais du fait du régime et de ses apparatchiks, ni de ceux qui se satisfaisaient du compromis de l'époque : la population s'accommodait d'un pacte tacite, en ce qu'elle ne demandait pas trop au régime, qui assurait vaille que vaille les fonctions vitales de chacun, l'emploi, la consommation, le logement, la santé, l'éducation, quelques loisirs, etc. En contrepartie, il n'était pas question de critiquer publiquement le pouvoir ou le



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 40 03/09/2023 11:40:01

système. Ainsi, les histoires antisoviétiques étaient pour ceux qui s'en amusaient une façon de prendre discrètement une distance, imaginaire, avec une réalité oppressante : en rire permettait de mieux la supporter. Il y a là un mécanisme courant, bien décrit à propos de la culture populaire par Richard Hoggart, un grand professeur d'*English Studies* (et non de sociologie comme l'ont voulu ceux qui, avec Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, l'ont introduit en France), dans un ouvrage classique traduit en français sous le titre *La Culture du pauvre*[16].

En France, ces histoires soviétiques ont connu un certain succès, lié avant tout à ce qui se révélerait être l'effondrement du communisme et de son parti. Un cas extrême me revient en mémoire. Au milieu des années 1970, j'assiste au séminaire d'Alain Touraine, qui dirige alors ma thèse de sociologie, lors d'une séance où il a invité Louis Althusser, le philosophe star du marxisme structuraliste et du communisme. Althusser était tout sauf dupe. Il ne pouvait pas ne pas percevoir aussi bien la décomposition du communisme « réel », à l'Est, que le début du déclin du Parti en France. À plusieurs reprises, au cours de son exposé, à la surprise de son auditoire, il raconte des histoires drôles antisoviétiques et anticommunistes. Quelques années après, en novembre 1980, il assassinerait son épouse, témoignant de façon terrible d'un dérèglement dont les sources sont certainement antérieures à l'évolution politique de l'époque, et d'une autre nature, mais qui aussi a trouvé à s'exprimer dans ce contexte.

Un groupe peut-il prendre plaisir à rire de lui-même, et à mettre en scène les stéréotypes et les difficultés de tous



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 41 03/09/2023 11:40:01

ordres qui l'accablent sans alimenter ou exprimer au-dehors la haine ou le mépris ? Les « histoires juives » apportent à cette question une réponse positive et spectaculaire : avec elles, un humour qui n'est pas nécessairement tendre à l'encontre des Juifs s'avère admissible non seulement entre eux, mais aussi par un public non juif à l'évidence doué d'empathie.

Quand un humoriste prend un accent évoquant son origine, son apparence physique, ou culturelle, sa couleur de peau par exemple, il risque de susciter le soupçon d'aliénation et de correspondre à l'image que les racistes s'attendent à voir compte tenu de ses caractéristiques ethnoraciales ou nationales. D'être le « bon Noir », par exemple, celui qui a intériorisé les attributs négatifs qui le définissent selon une optique raciste. Ou, à l'inverse, de provoquer l'indignation et de se heurter au « politiquement correct ». Ainsi, aux États-Unis, les succès actuels du « stand up » peuvent certes être le fait de Noirs qui, dans l'objectif d'être compris au second degré, ridiculisent le racisme en se conformant à tous les clichés dont les affublent les haineux, mais, comme dit fort justement le titre d'un article de *Libération*, « Stand up, le rire sur la corde raide » (26 décembre 2019), l'exercice est délicat, et souvent passe mal. À ce titre, les humoristes juifs ont assurément plusieurs longueurs d'avance lorsqu'il s'agit de rire et de faire rire de soi sans donner l'image de l'aliénation.

Les « histoires juives » ne peuvent être racontées que par un Juif, sinon l'antisémitisme s'insinue vite. Et cela désormais passe bien. Ainsi, le comique Popeck (de son vrai nom Judka Herpstu) qui s'exprime avec un fort accent juif



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 42 03/09/2023 11:40:01

d'Europe centrale (on peut penser qu'il a été à bonne école dans son milieu familial) a fait rire sur scène dès les années 1960, puis au cinéma dans les années 1970, en particulier dans *Les Aventures de Rabbi Jacob* de Gérard Oury (1973) où il incarne Moïshe Schmoll, le père d'un jeune garçon sur le point de faire sa bar-mitsva (sa communion). Il se présente comme un homme grognon et râleur, singulièrement pingre, avec une outrance si ridicule qu'elle en devient attendrissante : si ses sketchs et numéros avaient été produits par Jean-Marie Le Pen, ils seraient à juste titre accusés d'antisémitisme. Chez ses spectateurs juifs, et non-juifs bienveillants, Popeck génère une certaine tendresse, une vague connivence, tant son personnage est excessif. La disqualification disparaît, elle est même comme renversée par un mécanisme d'appropriation du stigmate dont la démesure confine à l'absurde. Mais lorsque dans un spectacle l'humoriste Dieudonné déclare en 2013 à propos d'un présentateur de *France Inter* : « Quand je l'entends parler, Patrick Cohen, je me dis, tu vois, les chambres à gaz… Dommage », son « humour » est qualifié par la justice d'incitation à la haine raciale, et il est condamné à une forte amende trois ans plus tard.

Le cas ici est net et tranché, mais la situation est parfois plus complexe, et l'appréciation plus difficile. Daniel Gronowski raconte : « Étant adolescent, je me suis esclaffé devant un dessin de Siné que *L'Express* publiait pour les fêtes de Noël. On y voyait un quidam portant brassard à croix gammée, qui s'apprêtait à placer son poulet de réveillon dans un four crématoire. Mes expériences n'étaient pas celles de mes parents, émigrés d'Europe centrale, qui



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 43 03/09/2023 11:40:01

avaient perdu un grand nombre de leurs proches dans un four crématoire[17]. »

Ce récit et le dessin qu'il évoque me rappellent qu'en 2009, le journaliste Claude Askolovitch m'a demandé de témoigner en sa faveur dans un procès faisant grand bruit médiatique. Le même Siné, dans une chronique parue dans *Charlie Hebdo*, évoquant le fils du président de la République, Jean Sarkozy, avait prophétisé : « Il vient de déclarer vouloir se convertir au judaïsme avant d'épouser sa fiancée, juive, et héritière des fondateurs de Darty. Il fera du chemin dans la vie, ce petit ! » Le dessinateur reprochait à Askolovitch de l'avoir accusé injustement d'antisémitisme pour ce mot. Mon témoignage en faveur du journaliste a eu un réel impact sur la décision des juges, qui ont finalement penché de son côté. Comme il me l'a dit à l'époque, j'ai certainement contribué à épargner à Askolovitch bien des ennuis, y compris professionnels, en expliquant que « le nouvel antisémitisme en France repose sur l'idée que les Juifs réussissent dans la société alors que ce n'est pas le cas des arabo-musulmans ». Mais j'ai bien conscience que le cas de Siné, par ailleurs objet dans le même contexte d'une plainte pour incitation à la haine raciale déposée par la LICRA, ne se confond pas avec celui, postérieur, de Dieudonné. Le dessinateur était un anarchiste peu sympathique à mon goût, il n'en était pas à son premier dérapage antisémite, mais je le distinguerais de l'extrême droite.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 44 03/09/2023 11:40:01

## *La prétendue « neutralité axiologique » du sociologue*

Ce livre est né d'une histoire juive, la dernière, que je raconterai plus tard. Une histoire qui m'a beaucoup donné à réfléchir. J'ai pris conscience que dans ma trajectoire, privée, personnelle, mais aussi de sociologue, les histoires drôles ainsi que l'humour de certains récits ont occupé une place significative à laquelle je n'avais jamais prêté attention. Ce qui est drôle est généralement tenu pour anecdotique. Là où le sociologue tente de monter en généralité, ou d'analyser en profondeur, les histoires drôles détendent les auditeurs en surface, le temps d'en rire. Elles ne sont pas du côté des choses sérieuses et n'ont pas leur place dans les traités et ouvrages de sciences sociales, sauf à être elles-mêmes l'objet de la recherche. Ainsi, David Le Breton propose une anthropologie du rire, ou plutôt du rieur[18]. D'autres réfléchissent sur l'humour au second degré, selon une approche métaphysique ou philosophique. Henri Bergson a développé en 1900 une théorie du rire[19] ; Sigmund Freud s'est interrogé, lui aussi au début du XX^e^ siècle, sur les rapports entre le mot d'esprit et l'inconscient[20] – un questionnement que le père de la psychanalyse prolonge en 1927 dans *Der Humor*[21].

Bergson ne s'intéresse en aucune façon aux « histoires juives », il se réfère à des auteurs et des ouvrages consacrés, connus du lectorat éduqué qui est le sien – jamais rien de sulfureux, de transgressif, qui puisse évoquer la marge. Avec lui, le rire participe finalement de la régulation sociale. Freud, contrairement à Bergson, n'est pas dans le conformisme, mais dans ce qui évoque les conflits, pulsions et tensions psychiques, et leur éventuelle résolution ou tout



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 45 03/09/2023 11:40:01

au moins conjuration par le rire ; il distingue les histoires inventées par des Juifs, et soulignant des particularités juives, des mots d'esprit prenant les Juifs pour objet et forgés par des non-Juifs qui sont, écrit-il, « la plupart du temps des bouffonneries pleines de brutalité ». Dans l'ensemble, Freud se montre peu intéressé par les dimensions sociales des histoires juives qu'il évoque.

Les « histoires juives », telles que je viens de les définir, sont inventées par des Juifs – encore qu'il soit rare qu'on en connaisse l'auteur. Elles n'ont rien à voir avec la bouffonnerie ni la brutalité. Et elles sont tout le contraire de l'antisémitisme.

Voici donc que récits lestés d'humour juif et histoires juives reviennent en force à ma mémoire, indissociables d'une expérience personnelle d'un demi-siècle de mobilisation intellectuelle et professionnelle. Je m'efforce de penser à l'émotion et au plaisir que j'éprouve à les entendre en bonne compagnie : quel sens cela a-t-il ? En situation, ils viennent dire et souder l'appartenance à une collectivité historique, ou intellectuelle, aussi fantasmée qu'elle puisse être, comme nombre d'histoires drôles en général. Mais contrairement à la plupart d'entre elles, ces récits et histoires n'opposent pas leur collectivité de référence à d'autres, ils ont aussi pour fonction d'autoriser une certaine intégration à un univers plus large grâce à la relation de compréhension qu'ils instaurent avec d'autres, extérieurs à cette collectivité.

Pour les Juifs originaires d'Europe centrale d'avant la Shoah, l'écrit et la parole, le récit et le livre formaient un tout auquel se référaient encore les survivants et leur descendance immédiate ; la langue yiddish s'écrivait et se lisait,



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 46 03/09/2023 11:40:01

elle apportait aussi aux narrations un souffle, une façon de s'exprimer, des intonations, l'épaisseur du réel et de l'expérience partagée, et quand elle était parlée, elle pouvait s'accompagner de gestes qui rapprochaient l'auditeur du narrateur. Cette richesse est presque perdue. Subsistent de rares exceptions, comme mon amie la chanteuse Talila, que ma mère aime tant écouter.

Tout cela était aussi et avant tout le fait de milieux populaires. Même si, à partir de la fin du XVIII^e^ siècle essentiellement, une petite frange aisée a pu se constituer et même s'il a existé des Juifs de cour et des banquiers juifs, ainsi qu'une intelligentsia juive, les Juifs étaient en Europe massivement pauvres, voire misérables. Ils ont souvent formé un prolétariat ouvrier considérable là où l'Europe centrale s'industrialisait, en Pologne notamment. C'est pourquoi l'opposition entre « parias » et « parvenus » chère à Hannah Arendt est contestable : elle est politique et intellectuelle plus que sociale. La philosophe ne tient pas vraiment compte des masses ouvrières ou des petits artisans qui ont pourtant constitué la grande majorité. Les « histoires juives » dont ce livre se fait l'écho font bien plus sens pour les descendants de ces catégories que pour d'autres. En France, en particulier, les enfants des immigrés pauvres venus d'Europe centrale y sont beaucoup plus sensibles que les « Israélites » plus ou moins bien installés, et présents depuis plus longtemps.

Pour le chercheur en sciences humaines et sociales, récits et écrits chargés d'humour juif disent par ailleurs que la vraie vie ne se réduit pas aux analyses qu'il peut produire, et où cet humour n'apparaît jamais. Pourquoi ne pas se pencher sur les faits sociaux, les réalités culturelles, le mouvement



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 47 03/09/2023 11:40:01

de l'histoire à l'aide de leur éclairage, à partir de ce que ces récits et écrits expriment, sinon mieux, du moins autrement ? Et symétriquement, pourquoi ne pas y voir le fruit d'une histoire, de situations, d'un fonctionnement social et politique qui en délimitent l'espace et rendent possible leur expression ? Ces interrogations me conduisent à dire en quoi je suis concerné, aussi, comme sociologue, et à indiquer comment je m'efforce d'articuler subjectivité personnelle et souci d'objectivité et de rigueur.

Il faut être naïf pour penser que la recherche en sciences humaines et sociales – et la mienne ne fait pas exception – respecte comme un dogme la « neutralité axiologique ». Cette notion a été analysée et développée bien plus qu'adoptée sans ambages par des sociologues parmi les plus grands, dont Max Weber ou Norbert Elias. Elle signifie que le chercheur se doit d'éviter les biais qui peuvent provenir de la confusion entre jugement scientifique et application inconsciente de ses propres valeurs, de ses opinions, de ses orientations politiques, par exemple. En réalité, un chercheur ne peut ignorer le fait que ses publications ne disent pas le tout de ce qu'il étudie. Une simple histoire drôle peut dire autre chose, compléter, infléchir l'analyse, ouvrir une perspective nouvelle que le postulat de totale neutralité du chercheur interdit d'explorer.

L'image d'une extériorité sans concession du chercheur en sciences humaines et sociales par rapport à son objet est un leurre qui ne résiste que comme une idéologie – c'est-à-dire, ainsi que la définit Hannah Arendt, comme la poursuite d'une idée. Or l'humour peut se révéler singulièrement décapant. Il décale, et en même temps il fait entrer le narrateur



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 48 03/09/2023 11:40:01

dans le récit proposé, et lui donne une épaisseur que ce récit n'aurait pas sinon. C'est pourquoi, contrairement aux usages universitaires, j'écris ce livre pour l'essentiel à la première personne du singulier. Je circule entre mon expérience personnelle, mes souvenirs, mes joies, mes déceptions, ma subjectivité, produits et producteurs d'une histoire qui comporte des dimensions collectives, et d'autres qui touchent à ma vie intime, d'une part, et d'autre part à mon positionnement de chercheur, de sociologue soucieux sinon de « science », du moins d'objectivité, de rigueur et de sérieux.

Je n'aurais jamais mené mes recherches sur le multiculturalisme en me positionnant en faveur de formules à la fois ouvertes et raisonnables, bien tempérées, ni étudié comme je l'ai fait des mouvements où se mêlent demandes sociales et attentes de reconnaissance culturelle, comme dans certaines luttes régionalistes, ou dans le syndicat Solidarność, si profondément attaché à la nation polonaise, si je n'avais pas été sensibilisé dans mon milieu familial à l'expérience du Bund, le mouvement ouvrier juif de Lituanie, de Pologne et de Russie. À son époque, le Bund a su conjuguer engagement social et politique, et affirmation d'une culture juive, avec sa langue populaire, le yiddish. Une culture chargée d'humour[22].

De même, si j'ai consacré de longues années de recherche à l'antisémitisme et au racisme, c'est à partir d'une expérience personnelle où se sont mêlés très tôt apprentissage familial du goût des idées, de la vérité et de la connaissance, intégration à la République et à son école laïque, et conscience profonde de ce que produit la haine des Juifs. Je m'en suis nourri et m'y suis retrouvé dans ma sensibilité pour tout ce



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 49 03/09/2023 11:40:01

qui touche à l'altérité, dans la vie collective, dans l'histoire, et dans le vécu personnel de ses cibles.

Le Bund est une référence onirique, il n'en subsiste à Paris guère plus qu'un club pas toujours soucieux de coller à ce qu'ont été ses orientations d'origine, ou encore le caveau collectif du cimetière de Bagneux où sont enterrés nombre de ceux qui s'en étaient plus ou moins réclamés. Mais ce mouvement a aussi apporté une autre solution au dilemme qui constituait souvent l'horizon politique des Juifs de la diaspora : sionisme ou assimilation. Il permettait de participer à une mobilisation juive, et inscrite dans des combats sociaux qui la transcendaient sans la nier ou la disqualifier. C'est tout ceci qu'il convient d'expliciter quand on est comme moi un sociologue participant, dans les années 1980-2000, au débat public sur le multiculturalisme, et aujourd'hui sur le « wokisme », qui mettrait à mal la République, la laïcité – alors qu'il me semble au contraire que ce sont les « antiwoke » les plus actifs qui en proposent une vision raidie et inopérante car incantatoire. Pour le chercheur en sciences sociales, mieux vaut réfléchir à ce qui le lie à son objet plutôt qu'exiger une « neutralité axiologique » gommant tout ce qui peut expliquer le moindre intérêt pour certaines questions, et pas d'autres, et la méthode ainsi que les catégories pour les aborder dans une démarche productrice de savoirs.

Je lis dans un opuscule que la confusion règne quand « des militants sans aucune qualification académique sont invités dans des séminaires ». J'ai toujours trouvé utile, au contraire, de mettre mes étudiants en contact avec des acteurs engagés, sociaux, politiques, culturels. Tout le monde en sort gagnant, car l'échange entre de tels acteurs et des chercheurs



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 50 03/09/2023 11:40:01

ou des étudiants élève pour tous la capacité d'analyse. Je découvre aussi dans ce libelle en faveur d'une « neutralité axiologique » illuminant la recherche par sa supposée rigueur, que je contribuerais moi-même activement à une prétendue emprise de l'islamo-gauchisme sur l'université, et que je serais « aveugle au contexte, jusqu'à ne pas faire la différence entre le privé et le public… ». Je me suis expliqué sur ces approches vite sectaires et lourdes d'attaques *ad hominem* dans un petit livre intitulé *Racisme, antisémitisme et antiracisme*[23]. Toujours est-il que le problème n'est pas de « faire la différence » – ce qui est à la portée de tous ! C'est de penser la relation entre le public et le privé, de circuler sans confusion de l'un à l'autre, de prendre la mesure de ce qui fait le rapport du chercheur à ce et surtout ceux qu'il étudie. Comme l'a souligné fort utilement et avec un impact mondial impressionnant le rapport de la commission Gulbenkian dirigée par Immanuel Wallerstein, *Ouvrir les sciences sociales*[24], ces disciplines s'intéressent aux humains, à leurs interactions, à leur capacité à mettre en discussion ce qui est dit d'eux et qui le cas échéant les transforme en même temps que le chercheur lui-même éventuellement se métamorphose. Tout en les distinguant, elles articulent nécessairement la pensée et l'action. Elles ne les séparent pas, elles ne les confondent pas pour autant. C'est pourquoi, dans ce livre, je mets en scène la façon dont ma trajectoire personnelle irrigue mes activités de chercheur, et vice versa.

Ce livre n'est pas un recueil d'histoires drôles relevant d'une thématique particulière – les « histoires juives », pour lesquelles il existe une littérature au volume considérable, et dont l'humour remonte loin dans le temps, puisqu'il



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 51 03/09/2023 11:40:01

se rencontre en effet déjà, par exemple, dans *Le Roi des Schnorrers*[25] d'Israël Zangwill, un texte de 1893 singulièrement drôle, un classique. Son auteur, les chercheurs en sciences sociales spécialistes de l'immigration le savent bien, est par ailleurs à l'origine du succès de l'idée et de l'expression même de « creuset », très usitée à propos de l'intégration des migrants : ce terme que popularise sa pièce de théâtre de 1908, *The Melting Pot*, désigne le mélange des ethnicités dans une société qui s'homogénéise culturellement. À ce titre, on peut citer également, parmi tant d'autres, le recueil de trois volumes, en yiddish, proposé par Alter Druyanov dans l'entre-deux-guerres, ou encore, en français, les deux livres de Raymond Geiger publiés dans la *NRF* en 1923, *Histoires juives*, et en 1925, *Nouvelles histoires juives*.

Celles que je rapporte offrent un point de départ vers d'autres horizons que le seul rire ; elles ouvrent la voie d'une réflexion sur la mémoire, juive en l'occurrence, et, au-delà, celle d'une compréhension des grandes évolutions qui affectent depuis un bon demi-siècle le monde juif en diaspora, y compris dans sa relation à l'État d'Israël. En évoquant des histoires qui m'ont touché, je navigue entre expérience personnelle et analyse sociologique ou historique ; entre l'enfance et la jeunesse qui ont façonné ma personnalité, mes goûts, mes centres d'intérêt, en particulier hérités de ma famille et de son cercle d'amis, et ma vie d'adulte avec les espoirs d'hier et l'accablement qui me saisit aujourd'hui quand je considère le monde juif contemporain, l'antisémitisme en diaspora, ou les évolutions de l'État d'Israël.

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 52 03/09/2023 11:40:01

# 5

# Ce qui reste quand il ne reste rien

Dans le livre qui lui a valu le prix Femina essai, *Tombeaux*[26], ma sœur Annette Wieviorka reconstitue ce qui peut être connu de l'histoire de notre famille, côté paternel comme maternel. Je suis issu de l'immigration juive de Pologne, arrivée en France après la Première Guerre mondiale, chassée par la misère, et décimée par les nazis avec l'aide des collaborateurs de Vichy lors de la Seconde. Mes parents m'ont conçu en 1945, je suis l'aîné de la fratrie – d'où, peut-être, ma sensibilité aux histoires qui mettent en scène des mères juives, pour qui le fils aîné passe avant tout autre enfant. Mon éducation a été républicaine et socialiste plus que juive, et en tout cas jamais religieuse : j'adore d'autant plus les histoires drôles où interviennent un rabbin et éventuellement d'autres membres du clergé, en particulier lorsqu'elles comportent une pointe d'irrévérence. Or cela ne signifie pas que mes engagements en faveur de la laïcité sont antireligieux. Ils s'inscrivent au contraire dans le sillage de la loi de 1905 qui garantit la liberté de conscience et de culte. Je fais partie du collectif qui, avec Jean-Louis Bianco et Nicolas Cadène, a créé la Vigie de la laïcité, à la suite de



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 53 03/09/2023 11:40:01

la dissolution par le pouvoir en juin 2021 de l'Observatoire de la laïcité, pourtant fort utile – on trouvera une des instigatrices de cette destruction, alors secrétaire d'État, Marlène Schiappa, empêtrée dans une affaire de détournement de fonds publics et s'exhibant dans *Playboy* en avril 2023, en couverture. Le combat contre l'« islamo-gauchisme » y trouve certainement une bonne part de sa vérité.

La conscience juive a ceci de particulier qu'elle relève de plusieurs registres : national (le sentiment d'appartenir à un même peuple, une même nation) ; religieux (mais pas nécessairement) ; relatif au rapport à Israël, qui va d'un soutien inconditionnel vis-à-vis du gouvernement israélien jusqu'à la détestation antisioniste ; mémoriel ; relatif, enfin, au regard de l'Autre, notamment antisémite. Elle peut donc revêtir des formes variables, selon les personnes ou évoluant dans le temps chez une même personne, et je ne suis évidemment pas une exception.

J'ai toujours tenu pour plutôt étranger à mon existence l'univers des prêtres, pasteurs, imams ou rabbins. Par ailleurs, jusqu'en 1967 et la guerre des Six Jours, le milieu familial et amical de mes parents était sinon antisioniste, du moins non sioniste : Dany Cohn-Bendit dit parfois, l'adjectif est pertinent, « a-sioniste ». Là prend son origine ma résistance aux propos associant sans nuance l'antisémitisme et l'antisionisme, qui m'ont toujours paru profondément idéologiques, et dont j'aurai l'occasion de reparler plus loin.

Prenant en compte la non-religiosité et, sinon le rejet du sionisme au sein de ce milieu, du moins sa relative indifférence ou sa distance vis-à-vis de l'État d'Israël, mon enracinement dans un univers juif s'est effectué par imprégnation



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 54 03/09/2023 11:40:01

culturelle d'un passé presque détruit : le yiddish, que mon père, Aby pour ses amis – Abraham –, traducteur vers le français d'auteurs importants de cette langue, et son frère Méni – Menahem – maîtrisaient parfaitement, ma mère un peu moins bien, et les enfants pas du tout, à l'exception de ma sœur Annette, qui en possède quelques notions ; les souvenirs plus ou moins romancés de ce qu'était la vie juive en Pologne ; des références plutôt mythiques au mouvement ouvrier juif, le Bund, partie prenante de la social-démocratie de son temps, articulant, je l'ai dit, le combat prolétarien à l'affirmation d'une identité linguistique – car le yiddish était la langue du peuple.

La culture de ce cercle familial et amical pouvait inclure un humour vaguement nostalgique, des anecdotes plus ou moins fantaisistes et qui ne témoignaient pas nécessairement d'un quelconque antisémitisme polonais, mais d'un passé révolu. Ainsi, mon père prétendait, geste à l'appui, que dans le village de ses aïeux la crémière vendait la crème fraîche « au bras » : elle trempait une main et l'avant-bras dans un pot qui en était rempli puis, à l'aide de l'autre main, elle se débarrassait de la crème ainsi recueillie dans le récipient du client. Il racontait aussi – l'histoire ne révèle pas davantage un éventuel antisémitisme polonais – que dans ce même village, ou un autre, la communauté juive, à l'issue d'une longue discussion, avait organisé un vote pour décider si Dieu existait. Je n'ai jamais connu le résultat de ce vote, qui pourrait faire penser à la Révolution française et à Robespierre faisant voter le décret du 18 floréal (7 mai 1794) dont l'article premier proclame que « le peuple français reconnaît l'existence de l'Être suprême et de l'immortalité de l'âme ».



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 55 03/09/2023 11:40:01

Mais la culture de ce milieu incluait aussi et surtout la conviction que les Polonais (non juifs) étaient tous antisémites – en y réfléchissant, je constate que je n'ai jamais perçu en son sein la même haine à fleur de peau vis-à-vis des Allemands d'alors, mais aussi du temps présent.

En 1981, lorsque j'ai annoncé à mes parents que j'allais en Pologne étudier sur le terrain le syndicat Solidarność, ils ont douché ma ferveur : « Que vas-tu faire dans ce pays ? Même ton Lech Wałęsa doit être antisémite… » Résultat : en plus d'une recherche avec Alain Touraine, François Dubet et plusieurs amis et collègues polonais sur ce mouvement qui m'enthousiasmait, au carrefour de la démocratie, d'une conception ouverte de la nation et d'une puissante contestation sociale, ouvrière, je me suis lancé dans une enquête personnelle sur la vie juive et l'antisémitisme dans ce pays. Cette réponse au défi que me lançaient les certitudes de mes parents et de leurs amis a abouti à un livre[27]. Que l'on ne vienne pas me parler de « neutralité axiologique » quand il s'agit de mes choix de sujets de recherche !

Dans ce milieu familial, ou proche de lui, beaucoup travaillaient dans le *schmattès*, la confection et la vente de fringues si l'on veut, notamment du côté des Halles et de Strasbourg Saint-Denis, sur un territoire au centre de Paris généralement désigné alors comme le Sentier. Cet espace était identifié à une forte présence juive ashkénaze. Si bien que lorsque, un jour des années 1950, l'oncle d'Amérique d'amis de mes parents a débarqué en France au Bourget, est monté dans un taxi et n'a su, pour se faire comprendre du chauffeur, répéter que deux mots à peine compréhensibles : « les Juifs » – il ne parlait pas du tout notre langue –,



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 56 03/09/2023 11:40:01

le chauffeur, sans hésiter, l'a conduit au métro Réaumur-Sébastopol, s'est arrêté et lui a dit : « C'est ici. » L'homme a regardé autour de lui : il a pu lire sur une devanture le nom de ses neveux, il était arrivé. Il n'était pas même surpris.

Cet univers du *schmattès*, pas toujours regardant quand il s'agit de facturation et de fiscalité, on l'a vu, s'est renouvelé grâce à l'afflux de Juifs d'Afrique du Nord, sans parler d'autres migrants. Ce sont eux qui ont inspiré, plus tard, le film *La Vérité si je mens*, qui est une histoire sépharade. Les immigrés de l'entre-deux-guerres, comme mes grands-parents, juraient en leur temps avec les Juifs établis de longue date en France, en Alsace, dans le Comtat Venaissin, en Aquitaine ou en région parisienne. Ces derniers étaient plutôt intégrés. Leur descendance et eux-mêmes sont donc moins concernés par les histoires juives quand celles-ci relèvent de milieux tout juste sortis de la pauvreté, voire de la misère, et quand elles font appel à une culture populaire qui plonge ses racines dans la vie des communautés juives d'Europe centrale et orientale, même s'il existe une tradition spécifiquement alsacienne d'humour juif. Les histoires mais aussi la position sociale de leurs protagonistes ne sont pas les mêmes.

L'univers de mes grands-parents, s'il était distinct de celui de descendants de Séfarades originaires d'Espagne et du Portugal, où ils furent persécutés et expulsés à partir de 1492, l'était surtout de celui des nouveaux venus amenés par la décolonisation de l'Afrique du Nord, ou encore arrivés d'Égypte. Ce sont en particulier les vagues d'immigration récentes qui alimentent l'image d'une opposition entre Ashkénazes, originaires d'Europe, et Séfarades, venus des



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 57 03/09/2023 11:40:01

pourtours du bassin méditerranéen et du Moyen-Orient, mais également de la péninsule Ibérique.

Cependant, il faut ici être plus précis, et éviter les distinctions trop élémentaires. Chacun de ces univers est lui-même diversifié, et contrasté. Ainsi, dans mon seul milieu familial, même si j'ai parfois entendu dire pis que pendre des Juifs roumains – censément les pires, tous des voleurs ! – ou lithuaniens – pas beaucoup plus brillants ! –, c'était en fait toujours sur le ton de la plaisanterie et sans que cela prête jamais à conséquence. Une approche fine de l'humour ashkénaze, par exemple pays par pays, ou même ville par ville, fait apparaître de grandes différences. « L'humour budapestois, explique Adam Biro dans son remarquable *Dictionnaire amoureux de l'humour juif*[28], était différent de celui des shtetlekh », les habitants des bourgades juives de Pologne, et il précise par ailleurs qu'il n'y a guère eu d'humour juif allemand, tant les Juifs d'Allemagne étaient en voie d'assimilation. Tant aussi, pour reprendre à nouveau la distinction proposée par Bernard Lazare[29] et popularisée par Hannah Arendt[30], ils étaient des « parvenus » plutôt que des « parias conscients » : les divisions sociales, si l'on veut bien admettre que ces « parias » étaient généralement pauvres ou de condition modeste, déterminent aussi l'humour juif, qui, je le redis, est d'abord populaire. J'ajoute enfin, et Biro nous y invite à son tour, qu'il convient de la même façon de percevoir des différences dans l'humour en terre ou d'origine sépharade : pour n'évoquer que cet exemple, celui des Égyptiens diffère de celui des Maghrébins.

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 58 03/09/2023 11:40:01

DEUXIÈME PARTIE

# L'APOGÉE

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 59 03/09/2023 11:40:02

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 60 03/09/2023 11:40:02

# 6

# L'invention de la mère juive

Il fut un temps où la cafétéria de la Maison des sciences de l'homme était un endroit merveilleux, où se croisaient étudiants, chercheurs au CNRS, directeurs d'études et maîtres de conférences à l'École des hautes études en sciences sociales, ainsi que leurs invités en provenance du monde entier. J'y prenais souvent le café avec Gilles Veinstein, mon voisin de bureau au huitième étage du bâtiment que l'on appelait le « 54 » (au 54, boulevard Raspail à Paris). Gilles (disparu en 2013), un remarquable historien, spécialiste de l'histoire turque et ottomane, a vécu dans la deuxième partie des années 1990 un épisode dramatique : au moment d'entrer au Collège de France comme professeur, et alors que la procédure n'était pas complètement achevée, il a été la cible d'une violente polémique pour avoir pris en 1995 dans le magazine *L'Histoire* le parti de Bernard Lewis. Ce spécialiste de l'islam mondialement reconnu avait dans les colonnes du *Monde* refusé de qualifier de génocide les massacres d'Arméniens par des Turcs en 1915.

J'ai fait partie de ceux qui ont défendu Gilles Veinstein, publiquement, car la controverse prenait la forme d'attaques



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 61 03/09/2023 11:40:02

*ad hominem* inacceptables, alors que ses arguments étaient ceux d'un historien participant à un débat, et non d'un négationniste. Ma position personnelle n'était pas facile à tenir : j'étais sur le fil du rasoir car, tout en lui apportant clairement mon appui, je tenais à afficher non moins nettement mon soutien à la cause arménienne et aux demandes de reconnaissance du génocide. Nous avons souvent et longuement parlé, Gilles et moi, de cette affaire, qui l'a profondément et durablement blessé. Nous avions aussi bien d'autres sujets de discussion.

Ma mère venait de temps à autre déjeuner avec moi à la cantine du « 54 », dans les sous-sols, et rien ne lui faisait plus plaisir que de se retrouver ensuite au rez-de-chaussée à une table de la cafétéria avec moi et l'un ou l'autre de mes amis. Et avec Gilles, donc, à qui la relation de cette mère avec son fils aîné suggéra un jour de nous raconter l'histoire suivante.

*Une mauvaise nouvelle, et une bonne*

*Deux mères juives ont l'habitude de se rencontrer autour d'une tasse de thé, et l'essentiel de leurs conversations tourne autour des mérites respectifs de leur fils aîné.*

*— Figurez-vous qu'il arrive quelque chose d'incroyable à mon fils, déclare l'une.*

*— Dites-moi ! J'espère que c'est une bonne nouvelle, s'exclame l'autre, préférant manifestement que c'en soit une mauvaise.*

*— En fait, il y a deux nouvelles, une bonne et une mauvaise.*

*— Commencez par la mauvaise.*



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 62 03/09/2023 11:40:02

*— Mon fils vit avec un autre homme ! Ils vont se marier.*

*— Malheureuse ! Et la bonne nouvelle ?*

*— C'est un médecin !*

La mère juive envahissante n'est pas seulement un mythe, j'en ai croisé, y compris aux marges de ma propre famille. Nous avons en effet de lointains parents latino-américains que j'ai croisés en Argentine où ils vivaient et à qui, de passage à Buenos Ayres, j'ai rendu visite à la fin des années 80. Ils habitaient, cette cousine de ma mère et son mari, dans un « condominium » de luxe interdit aux enfants. Leur parcours n'était pas banal. Après avoir fui tout jeune la Pologne envahie par les nazis, lui avait fait des affaires dans l'URSS en guerre. Il s'était ensuite rendu en Palestine, où il avait rencontré ma cousine, puis s'était retrouvé vers la fin de la guerre à travailler pour l'armée américaine en Italie. Ils avaient ensuite migré en Amérique du Nord, en espérant gagner de l'argent et avaient finalement opté pour l'Argentine, où lui avait quelques liens.

Ils avaient alors fait fortune dans l'import-export. Et j'ai pu constater que, devenue mère, la cousine contrôlait de près ses deux fils et ses deux belles-filles. Elle avait offert à chaque couple une maison superbe, à moins d'un kilomètre de son propre domicile, de part et d'autre du condominium, l'un à l'ouest, l'autre à l'est. À l'évidence, les deux fils marchaient droit, elle intervenait sur bien des sujets dans leur existence. Tous m'ont reçu très gentiment : la famille, c'est sacré. Mais j'ai eu le profond sentiment d'une distance incommensurable ; sous la coupe de la mère de famille, leur



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 63 03/09/2023 11:40:02

monde, dominé par l'argent, et très pro-israélien, m'était étranger.

Un jour de novembre 2022, je suis dans la rue avec ma sœur Sylvie, nous venons de faire des courses ensemble. Je lui donne des nouvelles de notre propre mère, à qui en bon fils aîné je téléphone tous les soirs dans son Ehpad de la fondation Rothschild, et du coup, association d'idées, je lui raconte l'histoire des deux mères juives que je tiens de Gilles Veinstein. Il se trouve alors que Sylvie a elle aussi une bonne histoire de mère juive. La voici.

*Un jeune Juif s'est résolu à se marier et hésite entre deux femmes. Elles lui plaisent l'une et l'autre, mais il manque d'assurance et ne parvient pas à se décider. Il se confie à sa mère, à qui il demande son aide. Finalement, ils conviennent qu'elle recevra les deux épouses potentielles l'une après l'autre, puis indiquera à son fils ce qu'il convient de faire.*

*Aussitôt après avoir rencontré les deux femmes, la mère appelle son fils.*

*— Mon chéri, j'ai vu tes deux amies, je peux te dire que mon choix est fait, il est clair et net.*

*— Si vite ?*

*— Oui, oui, il faut que tu épouses la grande blonde.*

*— Comment peux-tu être déjà si certaine de ton choix ?*

*— Je la déteste déjà !*

Tout n'est pas spécifiquement juif dans cette histoire, qui pourrait en fait s'appliquer à bien des mères non juives, à ceci près que le stéréotype inclut la totale soumission du



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 64 03/09/2023 11:40:02

fils au choix de la mère, censée savoir ce qui est bon pour lui. Et donc que le personnage du fils soumis est également stéréotypé – c'est bien d'une relation dans les deux sens qu'il est question.

La question des rapports entre mères et belles-filles est beaucoup plus large. Là encore, si l'histoire me touche, ou me concerne, c'est surtout parce qu'elle pousse la caricature jusqu'à l'absurde. Ce qu'il y a de vrai dans cette histoire n'est pas exclusivement ni même particulièrement juif ; pourtant, il y faut cette qualification de « juive » pour qu'elle m'amuse.

Notre propre mère n'a rien à voir avec ce type de personnage, dont elle sait d'ailleurs rire elle aussi. Elle a élevé ses enfants dans des conditions matérielles difficiles et, comme bien d'autres mères, elle a été exigeante avec nous, mais jamais envahissante ni surprotectrice : elle ne s'est pas mêlée de tout. Je crois pouvoir dire qu'elle n'a pas fait de moi un personnage le moins du monde comparable à l'Alex Portnoy du roman de Philip Roth, *Portnoy et son complexe*[31], dont je vais parler un peu plus loin. Mon père rêvait, mais bien vaguement, sans ardeur, de me voir intégrer une grande école. Ma mère n'a pas eu plus que lui l'obsession de la réussite telle que l'on se la représentait dans les années 1960 ou 1970 avec la figure du médecin – il est vrai que son frère, Roger Perelman, a incarné cette réussite au-delà de toute mesure, ayant certainement compté parmi les meilleurs pédiatres français de sa génération, et ayant été reconnu comme tel. Le personnage de la mère juive écrase ou fait disparaître celui du père ; mes parents ont plutôt fonctionné comme un couple équilibré eu égard à l'influence que chacun pouvait exercer sur ses enfants.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 65 03/09/2023 11:40:02

Si j'aime ces histoires de mère juive, c'est donc plutôt précisément par contraste avec ce que les stéréotypes voudraient que j'aie vécu. J'ai pu en plaisanter avec ma propre mère, ou avec un ami comme Gilles Veinstein, car nous avons en quelque sorte un pied dedans et un pied dehors, une expérience personnelle qui permet de prendre la mesure de ce qu'elles ont d'excessif. J'ajoute que si le médecin comme symbole supérieur à tout autre de la réussite, y compris financière, ne s'applique pas vraiment à ma famille, c'est qu'y a ont été valorisées plus que tout la vie proprement intellectuelle et une morale, ou une éthique – jamais l'argent. Ce n'est assurément pas pour s'enrichir que mon oncle Roger puis ma sœur Sylvie ont choisi la médecine.

Mais pourquoi, ou comment, la mère juive a-t-elle pu devenir le personnage principal de si nombreuses histoires ? Pourquoi faut-il qu'elle soit « juive », alors que tant de mères non juives sont abusives, envahissantes, étouffantes, culpabilisantes, angoissées à l'excès pour leurs enfants, à commencer par leurs fils ?

Pour y voir clair, il faut traverser l'Atlantique et envisager le contexte américain des années 1960. Cette figure est en effet apparue à un large public, en tout cas dans sa version stéréotypée, aux États-Unis, popularisée en 1964 par le best-seller de Dan Greenburg, *Comment devenir une mère juive en dix leçons*[32], un livre particulièrement drôle qui a été adapté au théâtre. Une enquête d'Aldo Naouri, avec Sylvie Angel et Philippe Gutton, intitulée *Les mères juives n'existent pas… mais alors, qu'est-ce qui existe ?*[33], ouvre des pistes convaincantes : l'arrivée de la mère juive sur la scène de l'humour juif doit donc beaucoup à Dan Greenburg,



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 66 03/09/2023 11:40:02

mais aussi à Philip Roth et à son roman *Portnoy et son complexe*, où au fil d'un monologue chez son psychanalyste le narrateur décrit une mère juive singulièrement caricaturale. Et si la « mère juive » connaît alors un formidable succès, c'est qu'elle est créée à partir d'une visibilité culturelle et historique juive qui suscite une certaine empathie, tout en évoquant une évolution générale à la faveur de laquelle les femmes s'émancipent tandis que décline l'autorité paternelle. Couronné d'un immense succès, américain et mondial, le livre de Philip Roth s'est révélé subversif par la manière crue dont il parle de sexe, mais aussi par le témoignage qu'il a offert de ce que pouvait être l'appartenance d'un Juif à une modernité américaine, secouant à sa manière un puritanisme étouffant. Alex, le personnage principal, blasphème, c'est un obsédé sexuel qui ne rêve que de belles blondes non juives. Il est en guerre contre le carcan religieux et familial, mais il ne rompt pas avec lui, ne se détache pas de son identité juive.

Parmi les principales figures du féminisme pionnier des années 1960, Betty Friedan et Gloria Steinem s'identifiaient comme juives, et d'autres aussi, comme Bella Abzug, au point d'être tenues par l'extrême droite américaine pour leaders de la « *Jewish conspiracy* », le supposé complot contre la famille chrétienne et ses valeurs. Et inversement, au sein du monde juif, le féminisme exerçait tout aussi bien son influence. Ce qui se heurtait à la résistance de l'héritage d'une culture juive traditionnelle dans laquelle l'homme gagne l'argent du ménage et étudie, tandis que la femme gère la vie de la famille.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 67 03/09/2023 11:40:02

La poussée de la modernité féministe se retrouve en France à la même époque, et avec les mêmes effets en ce qui concerne la mère juive. Ainsi, l'actrice Marthe Villalonga l'incarne, envahissante face à son fils joué par l'humoriste Guy Bedos, dans deux films des années 1970, *Un éléphant ça trompe énormément* et *Nous irons tous au paradis*, qui, justement, parlent des transformations de la société française, des interrogations masculines, mais aussi d'évolutions qui doivent beaucoup au mouvement des femmes.

Dans ce contexte, il était parfaitement loisible d'importer la thématique américaine de la « mère juive » sur le sol français, et de lire avec délectation la littérature juive des États-Unis, new-yorkaise avant tout, qui traitait de la famille et de la vie juive traditionnelles telles qu'elles ont existé dans le passé européen ou bien selon leurs formes contemporaines, en Amérique, au moment où elles étaient bousculées par la modernité, et d'abord par le mouvement des femmes. Un large lectorat, mondial, et non nécessairement juif, faisait alors preuve d'empathie et se montrait conquis par Isaac Bashevis Singer, Saul Bellow, Chaïm Potok, ou Bernard Malamud.

Dans sa version actuelle, le personnage de la mère juive est semblable à celui de la belle-mère, révélateur à la fois d'une culture antérieure et des brèches qu'y ouvrent, y compris au sein du monde juif, la contestation du patriarcat dans la société, la reconnaissance des droits des femmes, la féminité et le féminisme. Ce stéréotype correspond de moins en moins à l'air du temps. Les mères d'aujourd'hui ne sont certainement pas indifférentes aux orientations sexuelles de leurs enfants, mais elles sont moins qu'hier en



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 68 03/09/2023 11:40:02

mesure de leur imposer leurs éventuelles conceptions traditionnelles du mariage et de la famille.

La mère juive a perdu, elle est en perdition. L'histoire que mon ami Gilles Veinstein nous a racontée, à ma mère et à moi-même, est datée, elle correspond à une période historique qui s'achève, elle ne peut faire rire ou sourire que des générations vieillissantes – la mienne, pas celle de mes enfants. Des générations qui n'en ont pas moins tôt perçu et apprécié l'importance de la mutation culturelle apportée par les luttes et les revendications politiques nouvelles, ou renouvelées, comme celle des femmes.

L'époque des communautés juives issues de l'Europe de l'Est est révolue, et la mère juive est l'un des derniers échos de leur déstructuration, tout en étant suffisamment caricaturale pour exprimer aussi le changement, l'entrée dans une nouvelle phase de la modernité. Elle ne va pas perdurer. Ce personnage a contribué, dans le cinéma et la littérature juive des États-Unis des années 1970, chez Woody Allen, chez Erica Jong[34], chez Philip Roth et beaucoup d'autres, à produire névroses et, peut-être, mais c'est discutable, psychoses ; à fabriquer de bons clients pour la psychanalyse, qui commence alors à jouer un rôle important dans la vie des Juifs américains, notamment new-yorkais, ce qu'illustre aussi *Portnoy et son complexe*. Enfin, il existe dans certaines histoires juives un aspect paranoïaque : elles donnent parfois à voir un sentiment de persécution, ainsi que l'image d'un monde où l'on raisonne juste à partir de prémisses fausses, ou singulièrement tordues.

Ce moment est-il entièrement révolu ? Vraisemblablement, oui, s'il s'agit de la mère elle-même. Mais celle-ci



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 69 03/09/2023 11:40:02

ne se comprend pleinement que dans sa relation à un fils hypocondriaque, obsédé sexuellement en même temps que vaguement romantique, inadapté et pourtant capable de réussir, etc. – un personnage qui, lui, pourrait perdurer.

## *Quand l'histoire n'est pas exclusivement lacrymale*

Les « histoires juives » sont récentes, mais les traits d'esprit juifs constituent un genre ancien et se trouvent au cœur d'un apparent paradoxe : alors que, selon le mot de l'historien Salo Baron, l'histoire juive est presque toujours « lacrymale », faite de récits tragiques appelant et rappelant systématiquement des larmes, une perspective qu'il a longtemps critiquée avant de nuancer son point de vue sur le tard, et alors qu'elle est lourde de souffrances et de drames, de persécutions, d'expulsions, de massacres, le peuple, y compris sous la plume ou dans la bouche de certains de ses représentants religieux, se reconnaît aussi dans un humour qui lui est propre. Ce sera même en refusant de se limiter à une histoire victimaire et à l'évocation de la Shoah, et en mettant en avant une culture, un apport positif à la vie des idées ou à l'art que pourra se développer le genre que nous nommons « histoires juives ».

Évidemment, les traits d'esprit étaient déjà très présents à l'époque de Freud, dans la Vienne du début du XX^e^ siècle, et le père de la psychanalyse en raconte à foison[35]. Mais l'essor des « histoires juives » comme genre singulier, au sens que nous avons proposé pour l'expression, trouve



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 70 03/09/2023 11:40:02

assez largement sa source dans les États-Unis de la fin des années 1960. Leur humour, au cœur duquel la mère juive occupe une place décisive, y connaît alors un épanouissement impressionnant, dont témoignent en particulier la littérature et le cinéma.

Il faut dire qu'à cette époque, le monde juif outre-Atlantique se transforme considérablement, du tout au tout. Certes, il s'est toujours inscrit dans l'espace des minorités. Les premières recherches en sociologie de la santé le montrent bien. Les travaux d'Irving Zola, par exemple, tenus pour pionniers, comparent la façon dont les membres de différentes minorités, y compris juive, expriment leur souffrance quand ils sont malades[36]. Les Juifs ont leur spécificité, tout comme les Irlandais ou les Italiens, par exemple – d'ailleurs, les Noirs et les Indiens ne sont pas pris en considération dans les recherches de cette époque, ils n'appartiennent pas encore à l'espace public des groupes qui comptent au même titre que les minorités issues de migrations venues d'Europe. Ils n'entreront en lice dans les travaux comparatifs de ce genre que plus tard.

Dans les grandes lignes, ces études prétendent que les hommes juifs malades gémissent de façon à renforcer leur emprise sur le reste de leur famille, à la différence par exemple des Irlandais, qui serrent les dents sans se plaindre… Par ailleurs, la maladie et la mort constituent des sujets fréquents dans la littérature juive en provenance des États-Unis – il est vrai, note Judith Stora-Sandor, que « l'humour juif prend sa source dans le malheur. Si la valeur suprême est la vie, le malheur suprême est la mort : elle doit donc être le thème par excellence à mériter un traitement ironique[37] ».



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 71 03/09/2023 11:40:02

D'ailleurs, l'hypocondrie est une caractéristique non négligeable des personnages juifs masculins de la littérature et du cinéma américain depuis au moins les années 1960.

À cette époque, les Juifs américains jouent depuis près d'un siècle déjà un rôle majeur dans la vie culturelle de leur pays, qu'il s'agisse du théâtre, de la musique, de l'édition ou plus récemment de la télévision. Ils y apportent un humour qui trouve ses sources dans leur propre histoire, mais le plus souvent pas explicitement, car ils ne se présentent pas en tant que Juifs. Ils sont demeurés soucieux d'un ancrage du côté d'un universalisme qui revient pour eux à masquer ou à minimiser leur appartenance communautaire, éventuellement au profit de leur participation civique à la vie collective. C'est ainsi que l'industrie du cinéma de Hollywood, qui doit beaucoup à des Juifs, a longtemps évité de produire des films à thèmes ou à personnages explicitement juifs, et donc de mettre en avant la moindre spécificité juive. Et que si nombre de Juifs démocrates, pour l'essentiel des États du Nord, s'étaient engagés quelques années plus tôt dans des combats pour les droits civiques aux côtés de Noirs, et pour défendre des valeurs universelles, il ne s'agissait pas pour eux de promouvoir une quelconque identité.

Le philosophe Michael Walzer, participant actif des débats ultérieurs qui ont opposé *Communitarians* et *Liberals*, les premiers valorisant les identités particulières, les seconds privilégiant la citoyenneté politique, note quelque part dans son œuvre que les Juifs américains, en tout cas les progressistes, se rangent encore majoritairement dans les années 1960 du côté des valeurs « libérales », citoyennes. À la même époque, les discriminations dont pâtissaient



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 72 03/09/2023 11:40:02

traditionnellement les Juifs n'ont toujours pas disparu, mais vivent leurs derniers moments. Ainsi, David Apter, un sociologue politique mondialement respecté notamment pour ses travaux sur les politiques de la modernisation, m'a raconté que lorsqu'il rejoignit le corps professoral de l'université de Yale en 1969 (il en dirigerait plus tard le département de sociologie), il lui fut expliqué qu'il était le premier Juif à bénéficier d'une telle nomination. La fin des quotas plus ou moins déguisés qui empêchaient l'entrée des Juifs à l'université en qualité d'étudiants aussi bien que d'enseignants, mais également dans la haute administration, dans la diplomatie ou dans l'armée, est allée de pair avec la suppression des restrictions à l'accès aux clubs de la bonne société « WASP » (White Anglo-Saxon Protestant). Pour justifier son refus d'appartenir à l'un d'eux, le Friars Club, Groucho, un des Marx Brothers, a écrit ce mot célèbre : « Je ne voudrais pas faire partie d'un club qui accepterait d'avoir pour membres des gens comme moi. »

Toujours est-il que si dans les années 1930 la violence antisémite avait explosé dans le contexte du New Deal (qualifié par les antisémites de « Jew Deal »), dès les années 1950 s'est esquissée ce que le sociologue Nathan Glazer a appelé une « renaissance juive ». Il la décrit dans ses aspects religieux et éducatifs (créations de synagogues et d'écoles) et l'explique avant tout par la forte contribution des Juifs à la prospérité croissante du pays. Glazer note aussi que l'antisémitisme semble alors « avoir presque entièrement disparu[38] », tout en mettant en garde contre l'apparition au sein du mouvement noir d'inquiétantes expressions de radicalité anti-Blancs, et par conséquent potentiellement hostiles aux Juifs.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 73 03/09/2023 11:40:02

Cette « renaissance » s'accentue à la fin des années 1960, l'année 1967 marquant selon Glazer un tournant du fait de la guerre des Six Jours : les Juifs d'Amérique se sentent soudain fortement concernés par l'État d'Israël, ce qui passe sinon par un sentiment d'insécurité pour eux-mêmes, du moins par l'idée qu'un génocide des Juifs est à nouveau possible. Cette crainte est alimentée également par le fait que les extrémistes noirs et blancs sont hostiles à Israël, qui coopère activement avec le régime sud-africain de l'apartheid. Le risque d'isolement de l'État hébreu préoccupe brusquement la diaspora américaine – l'histoire des relations entre Noirs et Juifs aux États-Unis est en fait complexe et changeante, et leurs interactions ont constamment oscillé, et oscillent encore aujourd'hui, comme le montre Édith Bruder, entre identification, coopération et rivalité, qui comporte une part d'antisémitisme[39].

Plus largement, si l'opinion de la diaspora reste favorable à Israël dans son ensemble, diverses voix critiques se font entendre, notamment à gauche. Dès lors, un attachement décuplé de Juifs américains à Israël se dessine, dans lequel la peur peut sourdre ici ou là. Dans les années 1960, tout n'est donc pas optimisme chez eux. Mais globalement, l'évolution de la situation n'en favorise pas moins une réelle confiance envers l'avenir, un sentiment de progrès et de sens qui va de pair avec une visibilité nouvelle des Juifs dans la vie publique américaine. Comparée à celle d'autres minorités, la réussite économique et sociale des Juifs américains, portés par la croissance des années d'après-guerre, est patente, même si parmi eux il existe bien sûr des pauvres. Et nombre d'entre eux vont commencer à apporter beaucoup



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 74 03/09/2023 11:40:02

à la vitalité culturelle générale des États-Unis, désormais comme tels, explicitement – j'y reviendrai –, dans la littérature, les beaux-arts ou le cinéma. Ils peuvent émouvoir, par leur passé, tout en étant partie prenante de l'avancement global de leur société. Ils s'expriment de plus en plus, sans cacher leur identité.

Avant même l'émotion suscitée par la guerre des Six Jours, et l'enthousiasme pour sa victoire si rapide et entière, l'État d'Israël est bien perçu non seulement des Juifs, mais aussi de l'opinion générale, surtout depuis que les services secrets israéliens ont exfiltré d'Argentine le nazi Adolf Eichmann et qu'il a été jugé en 1961-1962 lors d'un procès hautement médiatisé. La philosophe Hannah Arendt en rendra compte dans un ouvrage qui connaît un immense écho, dès 1963, et qui suscite de vives controverses[40]. L'existence même de l'État hébreu est source de fierté, mais non pas tant d'attractivité – peu de Juifs américains font le choix de l'*alya*, le mot hébreu qui signifie « l'ascension », le retour en terre sainte.

## *Pionniers dans l'ère des victimes*

De cette époque date également une prise de conscience accrue de ce que fut la destruction des Juifs d'Europe par les nazis, prise de conscience jusque-là limitée au seul monde juif, et qu'accéléreront et renforceront assez vite diverses productions culturelles. La série télévisée *Holocauste*, diffusée en avril 1978 – quatre épisodes d'une saga relatant la vie d'une famille juive confrontée au nazisme – connaît un succès inouï. De même, le roman graphique *Maus* d'Art



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 75 03/09/2023 11:40:02

Spiegelman, publié d'abord comme un feuilleton dans un magazine, puis sous forme de livre, est une réussite phénoménale : vendu à des millions d'exemplaires, il est ensuite traduit dans une trentaine de langues. *Maus*, qui paraît de 1981 à 1991, conjugue avec talent dans une seule et unique trame narrative l'histoire du père de Spiegelman à partir des années 1930, en Pologne, y compris sa déportation, et la trajectoire de l'auteur, marquée par des rapports tendus avec son père. *Maus* tire aussi sa force de l'animalisation des personnages : les Polonais apparaissent comme des cochons, les nazis sont des chats, les Juifs, des souris. D'ordinaire, ce type de procédé est réservé aux racistes et aux antisémites, mais ici, il fonctionne un peu comme dans *La Ferme des animaux* de George Orwell, sur un mode métaphorique qui n'est pas celui de l'essentialisation ou de l'animalisation.

Vers la fin de cette période, la compréhension de ce que fut la Shoah atteint son sommet avec le succès mondial du film de Steven Spielberg *La Liste de Schindler*, sorti en 1993, adapté d'un roman de Thomas Keneally de 1982[41] – le film raconte le sauvetage par un industriel allemand, Oskar Schindler, de quelque mille deux cents Juifs voués à la mort dans un camp de concentration.

Dans ce contexte qui vaut aussi pour d'autres minorités qui se mobilisent, en particulier la communauté noire, les Juifs américains sont la représentation la plus avancée de ce qui deviendra l'ère des victimes. Une période historique s'ouvre, en effet, où divers acteurs collectifs, les Africains-Américains notamment, demandent reconnaissance de leur particularisme culturel ou ethnique, maltraité, bafoué ou nié jusque-là. Dès lors, dans les années 1970, sont demandées et



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 76 03/09/2023 11:40:02

se mettent en place des politiques qui se réclament du multiculturalisme, et proposent des mesures de reconnaissance et d'équité, avec des modalités sociales de compensation pour ceux qui appartiennent à des communautés défavorisées, par exemple sous la forme d'aide sociale ou de bourses accompagnant les étudiants bénéficiant d'une possibilité de s'inscrire à l'université qui leur était jusque-là inaccessible. Ce seront les dispositifs d'*Affirmative Action*, qui visent à compenser l'injustice et les inégalités sociales par l'octroi de droits et de moyens supplémentaires aux membres de groupes structurellement désavantagés, à commencer par les Noirs.

Comme l'a montré Jean-Michel Chaumont dans sa thèse[42] que j'ai dirigée, et publiée dans une collection dont je m'occupais alors, c'est autour de l'unicité de la Shoah – on disait encore : le génocide, ou l'Holocauste, le terme de Shoah ne serait popularisé qu'avec le film de Claude Lanzmann, qui sortirait en 1985 – que se cristallise le premier grand débat de l'ère des victimes.

Le point de départ est une déclaration d'Elie Wiesel demandant en 1967, lors d'un séminaire auquel participait également George Steiner, que l'Holocauste ne soit plus considéré comme une page honteuse de l'histoire juive. Viendront ensuite d'importantes mobilisations ou contestations, les unes portées par des mouvements de femmes de plus en plus actifs, les autres relatives aux souffrances historiques d'autres groupes minoritaires que les Juifs, en particulier des Noirs, mobilisés depuis l'apparition du mouvement pour les droits civiques à la fin des années 1950, et exigeant désormais des mesures sociales et la reconnaissance d'une identité, d'une culture et d'une histoire propres.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 77 03/09/2023 11:40:02

Les Juifs américains inaugurent une époque où pendant un court moment ils sont presque seuls à s'affirmer ainsi de façon de plus en plus identitaire, ce qui ne veut pas dire nécessairement communautaire. Mais ils sont pionniers. Le climat leur est hautement favorable, avec, on vient de le voir, la prise de conscience de ce que fut l'extermination des Juifs d'Europe, la bonne image d'Israël et la diminution des discriminations.

Le succès des reflets littéraires de cette évolution, avec Saul Bellow, Bernard Malamud ou Philip Roth, témoigne d'une sensibilité ou d'un intérêt accru pour ce qui s'est passé en Europe, ou pour la vie désormais américaine des immigrés qui en sont originaires, et tout ceci concerne également les Américains non juifs. William Styron publie en 1979 *Le Choix de Sophie*[43], un best-seller dont sera tiré en 1982 un film également à succès. La mesure est prise de ce que fut la Shoah, qui a fait des Juifs les victimes d'un crime inouï, un peuple ayant subi les pires horreurs, la barbarie, l'inhumanité du génocide, et méritant à ce titre compassion. C'est ainsi qu'en 1978, le président Jimmy Carter installe une commission chargée de rédiger un rapport sur la création et le financement d'un mémorial de l'Holocauste, et sur l'instauration d'une journée du souvenir. En 1980, le Congrès vote à l'unanimité la création de ce qui sera un musée mémorial, à Washington DC. L'inauguration a lieu en avril 1996. En parallèle, le contexte des années 1980 et 1990 permet aux Juifs américains de mettre en avant des aspects de leur expérience qui sont d'une autre nature que victimaire : le lien de la diaspora américaine avec l'État d'Israël, une grande vitalité culturelle, le goût de la vie, un



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 78 03/09/2023 11:40:02

sens de l'humour ancestral, une capacité de mobilisation politique et intellectuelle qui se voit, surtout à l'époque, du côté progressiste. Il est possible pour des non-Juifs de trouver des points communs avec eux, y compris – et peut-être surtout – lorsqu'ils évoquent leurs défauts avec humour ou un incontestable talent littéraire.

D'où une forte présence de l'humour juif dans les médias, en particulier à travers les premiers films de Woody Allen : *Annie Hall*, *Zelig*, *Hannah et ses sœurs*, *Radio Days* – d'ailleurs, ce même humour juif des années 1970-1990, on le retrouve beaucoup plus tard dans *Whatever Works* (2009) du même Woody Allen. La veine sera perpétuée avec les films des frères Joel et Ethan Coen et leurs personnages juifs hauts en couleur. *A Serious Man* (2010) notamment mettra en scène la communauté juive, et s'il faut un minimum de culture juive pour en saisir tout le sel, ce film est destiné à un vaste public qui, en fait, s'y retrouve facilement.

Le comédien Jerry Seinfeld, tout au long des années 1990, s'illustre sur la grande chaîne de télévision NBC dans une sitcom imprégnée d'humour juif qui fait fureur. Seinfeld, qui est né à Brooklyn, a souvent fait état, dans des entretiens par exemple, de son expérience personnelle comme Juif, fils d'un artiste qui avait lui-même collecté d'innombrables histoires drôles lorsqu'il s'était battu pendant la Seconde Guerre mondiale – le « *witz* », le trait d'esprit, on le sait, préexiste depuis longtemps à l'essor des « histoires juives ». Cette sitcom, peut-être la plus lucrative de toute l'histoire de la télévision américaine, regardée le jour du dernier épisode en 1998 par 76,3 millions de téléspectateurs, rend attachant le milieu juif dont est issu Seinfeld, qui d'ailleurs



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 79 03/09/2023 11:40:02

ne se prive pas de se moquer de la religion juive, y compris à la télévision.

De même, également bien connue des Français, la série *Une nounou d'enfer (The Nanny)* rencontre elle aussi un immense succès, d'abord aux États-Unis, où elle est lancée en 1993 sur CBS : l'actrice principale, Fran Drescher, a confié lors d'un entretien[44] s'être battue pour que son personnage de la nounou soit explicitement juif, et non italien, comme le voulait initialement le sponsor Procter & Gamble.

Enfin, le souvenir vécu du passé européen, sinon du shtetl, du moins du *Yiddishland*, d'une vie juive en Europe centrale et orientale, est encore vif en cette fin du XX^e^ siècle, tout comme l'est celui d'autres minorités, italienne ou irlandaise notamment. Ainsi, quand Ellis Island cesse d'être un centre fédéral d'accueil des migrants arrivant par bateau à New York (de 1892 à 1954) pour devenir le Musée national de l'histoire de l'immigration aux États-Unis, qui ouvre ses portes en 1990, les visiteurs le plébiscitent. Et, parmi eux, bien des Juifs originaires d'Europe centrale et leurs descendants viennent retrouver avec émotion quelque chose de cette migration passée qui n'est pas encore si lointaine, et que leur rappelle entre autres la liste des noms de tous ceux qui sont passés par ce centre. Georges Perec, dans un fort joli texte[45], y a, pour sa part, trouvé non pas tant des racines ou des traces directes du passé juif, ce n'est effectivement pas l'objet, mais, et c'est très différent, un lieu où « des fonctionnaires harassés baptisaient des Américains à la pelle », un « dépotoir » qui marque la rupture, la clôture de l'exil – ce qui est pour lui « très intimement et très confusément lié au fait même d'être juif ». Pour ma part, j'ai pris plusieurs fois le



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 80 03/09/2023 11:40:02

ferry d'Ellis Island, j'y suis sensible à la mémoire que peut aviver une telle visite pour les Juifs venus du Vieux Monde à partir de la fin du XIXe siècle, et pour leurs descendants. Je suis sensible aussi à ce qui, dans ce « dépotoir », peut témoigner des qualités humaines et intellectuelles de ceux qui y ont transité, telle cette jeune fille dont le visiteur peut lire le récit : comme la période de son arrivée est à la pression anti-immigration, il lui faut répondre à un interrogatoire poussé, et passer des épreuves pour tester son intelligence et prendre la mesure de ses compétences. Elle est questionnée :

*— Vous devez nettoyer un escalier à grande eau, commencez-vous par le haut ou par le bas ?*

*— Vous ne croyez quand même pas que je demande à entrer aux États-Unis pour faire le ménage !*

Le document que j'ai vu ne dit pas si elle est juive.

Un faisceau de facteurs favorables à l'épanouissement d'une vie juive relativement heureuse s'est formé aux États-Unis au cours des trente dernières années du XXe siècle, générant intérêt et bienveillance à son égard bien au-delà du seul monde juif. Rien d'étonnant, dès lors, qu'il puisse être dit sur une de ces cartes que l'on achetait chez les marchands de souvenirs pour l'envoyer à des parents ou des amis, qu'être juif est « une merveilleuse expérience ». Et que s'effectue ce que Wallace Markfield a appelé une « yiddishisation » de l'humour américain[46]. Ce qu'esquissaient déjà les Marx Brothers (qui cessent de jouer ensemble dans des films en 1950) et qui s'entend en particulier dans l'argot lesté de yiddish de Groucho.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 81 03/09/2023 11:40:02

La préhistoire américaine de l'ère des « histoires juives » se trouve aussi dans la *Borscht Belt* dont parle Adam Biro[47], ces quelques comtés des monts Catskill où, des années 1920 à 1960, des milliers de Juifs prenaient leurs vacances pour « y respirer […] l'air des comiques juifs », et qui ont constitué une pépinière par laquelle sont passées nombre de figures plus ou moins importantes, dont les acteurs Jerry Lewis et Mel Brooks. À partir des années 1970, plusieurs films de Mel Brooks peuvent illustrer cette évolution qui fait de lui le *Disobedient Jew* (le Juif désobéissant), comme dit le titre d'un livre que lui consacre Jeremy Dauber[48]. C'est le cas en particulier, mais pas seulement, dans *Le shérif est en prison*[49] où Brooks joue le rôle d'un chef indien qui s'exprime en yiddish. Une suite à *La Folle Histoire du monde* de Mel Brooks (1981) prendra en 2023 la forme d'une série, *La Folle Histoire du monde 2*, où on retrouve le même humour parsemé de blagues juives. Un humour destiné à un large public, pas nécessairement juif.

Dans le contexte des années 1970-2000, il n'est pas surprenant que puissent fleurir des « histoires juives » dont beaucoup traverseront l'Atlantique, audibles, c'est le cœur de leur définition dans ce livre, aussi bien par des Juifs que par des non-Juifs. Rien d'étonnant aussi, dès lors, qu'un peu plus tard une étude du *Pew Research Center* indique que 42 % des Juifs américains considèrent que l'humour est essentiel à leur identité juive[50], et si plusieurs ouvrages, y compris universitaires, traitent de l'humour juif, dont *Jewish Comedy. A Serious History* de Jeremy Dauber[51], *Jewish Humor* du rabbin Joseph Telushkin[52], *The Big Book of Jewish Humor* de William Novak[53], etc.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 82 03/09/2023 11:40:02

Peut-être faut-il être ici plus nuancé. Ne sous-estimons pas, tout d'abord, le fait qu'aux États-Unis s'est souvent ajouté, après-guerre, chez les Juifs, un vif sentiment de culpabilité – le fait d'avoir survécu à la Shoah, et même de l'avoir évitée là où tant d'autres ont souffert et péri. On en trouve à plusieurs reprises l'écho chez Spiegelman, dans *Maus*. Le critique littéraire franco-américain George Steiner, disparu en 2020, en a fait aussi état, tourmenté, par exemple dans un entretien avec Laure Adler sur France Culture[54]. On perçoit par ailleurs dans ce qui de prime abord pourrait apparaître comme un âge d'or – ce ne serait pas la première fois dans l'histoire juive – des signes de perte des repères classiques, dont on a vu qu'elle peut devoir quelque chose à l'apparition de contestations nouvelles, au premier rang desquelles le féminisme. L'affaiblissement identitaire tient aussi à l'américanisation accélérée des Juifs américains, à une augmentation des mariages mixtes et au début de dilution et de fractionnement, ou d'éclatement, de l'identité dont parle Françoise Ouzan[55]. Les « histoires juives » des années 1970 à 2000 aux États-Unis font appel à un passé en partie révolu et comportent donc une vague nostalgie, en même temps qu'elles s'inscrivent dans un présent relativement heureux. Mais sans renvoyer toujours à la vie communautaire qui donnait leur sens aux histoires issues du *Yiddishland* quand il était vivant ; et dans les cas où elles y renvoient tout de même, cela se fait avec un moindre attendrissement, de façon plus critique. Elles doivent aussi être lues, avec le recul, comme le symptôme d'une période révolue, ou qui s'achève, et comme autant d'expressions de l'entrée dans l'époque de l'individualisme moderne, pour



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 83 03/09/2023 11:40:02

les Juifs comme pour d'autres, et d'une poussée des identités : ils n'y sont qu'un acteur parmi d'autres, et pas nécessairement le plus à même d'affronter l'usure des temps. Le succès n'était pas forcément durable.

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 84 03/09/2023 11:40:02

# 7

# L'apogée en France

Voici un dialogue extrait du film *Les Aventures de Rabbi Jacob*, où un industriel, Pivert, découvre que son chauffeur Salomon est juif :

*— Moi, par exemple, je suis juif.*

*(Victor Pivert, abasourdi, après quelques instants de silence :)*

*— Vous êtes juif ? Comment, Salomon, vous êtes juif ? (Salomon confirme d'un signe de tête.) Salomon est juif ! Oh !*

*— Et mon oncle Jacob, qui arrive de New York, il est rabbin.*

*— Mais il n'est pas juif ?*

*(Salomon, légèrement amusé :)*

*— Ben si.*

*— Mais pas toute votre famille ?*

*— Si !*

*(Victor Pivert, résigné :)*

*— Oh là là… Écoutez, ça ne fait rien, je vous garde quand même.*



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 85 03/09/2023 11:40:02

Le modèle canonique républicain, dont l'histoire débute avec la Révolution française, a commencé à s'affaiblir dès la fin les Trente Glorieuses, au milieu des années 1970. Un principe central peut le définir : dans l'espace public, il n'y a de place visible que pour des individus libres et égaux en droit. Une formule célèbre du comte de Clermont-Tonnerre, député de la noblesse, en résume en décembre 1789 les implications pour les Juifs de France : il convient, pour les émanciper, de leur refuser tout « comme nation » (comme communauté) et de leur accorder tout « comme individus ». À partir des années 1970 et durant une trentaine d'années, la crise, la déstructuration peut-être, de ce modèle est passée pour les Juifs de France par une visibilité croissante de l'identité juive. Elle s'est opérée pour eux dans un climat positif, de confiance ; ils pouvaient éprouver le sentiment de vivre une époque plutôt heureuse.

Le film de Gérard Oury *Les Aventures de Rabbi Jacob*, qui date de 1973, est particulièrement révélateur de ce climat. Cette comédie, dont la vedette principale est Louis de Funès, donne à voir des personnages de Juifs, mais aussi un industriel plutôt raciste et franchouillard, Victor Pivert – interprété par de Funès – qui se déguise en rabbin pour éviter de se faire tuer. Les aventures de ce personnage sont rocambolesques, mais pour ce qui nous concerne, le plus intéressant ici est le fait que ce film dépeint sans méchanceté, sur un mode burlesque, un univers juif, quoique baroque, des personnalités juives, et une France qui découvre cette judéité – elle-même tirée par les cheveux – et l'accepte dans sa grande visibilité. Le film de Gérard Oury n'est assurément



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 86 03/09/2023 11:40:02

pas une « histoire juive ». Mais il témoigne bien de la mutation qui voit les Juifs de France apparaître comme des figures ayant leur place dans la société, et fait comprendre qu'un œcuménisme enchanté avec les Arabes est possible.

*Les Aventures de Rabbi Jacob* sort le 18 octobre 1973, alors que la guerre du Kippour, entre les armées israélienne et arabes (Syrie, Égypte), a débuté le 6 octobre, un an après l'attentat terroriste du 5-6 septembre 1972 ayant visé les athlètes israéliens lors des Jeux olympiques de Munich. Son réalisateur reçoit alors des menaces, des appels téléphoniques et des lettres anonymes, et un drame se joue lorsque Danielle Cravenne, l'épouse de l'attaché de presse du film, convaincue qu'il est favorable à Israël, ce qui heurte ses convictions, détourne un avion pour faire connaître son indignation et est abattue par les gendarmes du GIGN lors d'une escale à l'aéroport de Marseille. Ce n'en sera pas moins un succès – plus de 7 millions d'entrées – et Louis de Funès expliquera à plusieurs reprises que ce film l'a changé : « Ce film, déclare-t-il dès sa sortie, m'a fait du bien à moi car j'avais de bonnes petites idées antisémites. Il doit m'en rester encore. Ça m'a décrassé l'âme. » La confession de l'acteur est à l'image des changements qui s'esquissent au sein de pans entiers de la société.

### *Aux sources de l'humour juif en france*

En France, une littérature non négligeable a été consacrée depuis lors aux « histoires juives » – la BnF, dans ses « data », en signale une bonne quarantaine[56], qui font l'objet d'une



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 87 03/09/2023 11:40:03

liste qui n'est pas exhaustive, il faudrait y adjoindre par exemple les écrits de Gérard Rabinovitch sur l'humour juif, « un art de l'esprit », ainsi qu'il le nomme[57], ou bien encore le *Dictionnaire amoureux de l'humour juif* d'Adam Biro, déjà cité, et tenir compte de la bibliographie dont il accompagne cet ouvrage.

Cette liste présente l'intérêt de faire apparaître un pic dans la production de cette littérature critique. On notera qu'il arrive, en France comme aux États-Unis, qu'un rabbin, tel Marc-Alain Ouaknin, publie un livre ayant sa place dans une bibliographie comme celle-ci : l'humour fait partie de ce que peuvent véhiculer et transmettre les représentants de la religion juive, ce qu'aucune autre religion, me semble-t-il, ne se risque à proposer. Il y a là un point essentiel, surtout si on le ramène aux terribles souffrances et drames qui ponctuent l'histoire de cette même religion, depuis le début.

On constate ainsi une forte activité éditoriale dans la deuxième moitié des années 1990, qui constitue certainement l'apogée de l'intérêt pour le genre des « histoires juives ». Ce phénomène ressemble à ce qui vient d'être dit à propos des États-Unis et s'observe au même moment, mais avec des différences significatives.

C'est d'abord, et cette remarque aurait pu être formulée tout aussi bien plus haut, au sujet de l'expérience américaine, qu'il existe une longue tradition d'humour chez les Juifs, en général. Pas dans la Bible, même si pour Marc-Alain Ouaknin et Dory Rotnemer[58], le rire jouerait un rôle décisif dès les premiers temps du peuple juif, puisque quand Abraham (à l'âge de cent ans) apprend que son épouse Sarah



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 88 03/09/2023 11:40:03

(quatre-vingt-dix ans) est enceinte, il se met à rire. Pas chez les prophètes, en dehors peut-être de quelques rarissimes exceptions qu'évoque Léon Algazi[59]. En revanche, les « vieux rabbis, explique Algazi, inventèrent la parabole (*agada*, *midrasch*), mère de la "bonne histoire", et l'aphorisme mordant ou allusif, dont devaient hériter, à leur insu peut-être, la plupart des Juifs faiseurs de "bons mots". Le calembour aussi, les rabbins du Talmud le pratiquaient avec dilection. Jamais, cependant, pour lui-même, pour le vain plaisir de l'assonance… Manié par eux, le jeu de mots servait toujours à catéchiser, à instruire, et avait souvent une portée profonde ». Cet humour a donc une épaisseur, il est inscrit dans la durée, ce que montrent aussi les nombreuses « perles » de sagesse du Talmud dont fait état Ami Bouganim : si les Sages « avaient mis Dieu de leur côté, c'était pour mieux ruser avec Sa parole et l'interpréter à leur guise. Ils excluaient Sa voix de leurs débats, c'est dire leur malice religieuse et le plaisir qu'ils trouvaient à se divertir avec Lui[60] ». Et Bouganim précise : « L'humour restant le seul recours contre le sérieux qui menace d'incarcérer l'esprit dans de pernicieuses et meurtrières doctrines religieuses, les disciples de sages ne cessaient de le cultiver […]. L'humour est l'expression à la fois de la sublimité de l'homme et de sa mesure[61]. »

L'humour des « histoires juives » s'enracine à bien des égards dans le Talmud, et donc dans une histoire qui doit beaucoup à l'errance, à l'exil, aux persécutions. Il autorise une prise de distance par rapport à l'expérience collective d'un destin singulier, comme à celle individuelle d'une difficulté ou d'une autre. Il a pour propriété majeure d'inverser ou de renverser les obstacles ou le malheur sur un mode



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 89 03/09/2023 11:40:03

imaginaire. Il rend compte des problèmes et des drames de façon lucide, mais finalement réconfortante. L'héritage talmudique n'est jamais aussi net que dans les histoires où un ou plusieurs personnages font preuve d'une capacité illimitée à couper les cheveux en quatre et à produire des raisonnements complexes, fruit, comme le dit joliment Judith Stora-Sandor, d'une « habitude mentale acquise qui devient une véritable incapacité à résoudre le problème le plus minime de l'existence sans passer par une spéculation quasi obsessionnelle[62] ».

De façon plus générale, et le plus souvent loin de toute vulgarité, mais sans l'exclure, on l'a vu avec l'histoire du restaurant, cet humour révèle des traits positifs communs aux Juifs qu'il met en scène : une grande capacité d'autodérision, le recours à une logique, à des raisonnements étonnants, mais rigoureux, le sens de l'absurde éventuellement poussé très loin. Religieux ou non, on aime bien depuis fort longtemps, chez les Juifs ashkénazes, raconter des « *witz* » – le terme allemand que Freud utilise dans le titre de son ouvrage déjà cité, le yiddish étant très souvent proche de l'allemand. On s'en amuse en famille, au moment des fêtes, avec des amis. Nombre de « *witz* » trouvent leur origine dans le hassidisme : il faut le redire, ce mouvement mystique populaire né au XVIII^e^ siècle n'était pas étranger à un certain humour. Et si le souffle fondateur des « histoires juives » nous vient de l'Est, de l'Europe centrale et, pour la France, éventuellement avec un détour par les États-Unis, il existe aussi une tradition humoristique chez les Sépharades. André Nahum par exemple fait état d'un humour qu'il qualifie de judéo-arabe, et dont il a recueilli de nombreuses



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 90 03/09/2023 11:40:03

expressions[63]. De même, Muriel Klein[64] montre ce qu'il en est chez les ressortissants du Maghreb, avec les « Noktas », récits humoristiques qui transmettent une vision pragmatique du monde et peuvent valoriser la débrouillardise.

L'apogée du genre de l'« histoire juive » qui, en France, arrive vers la fin du XXe siècle, ressemble à celui des États-Unis, sans lui correspondre pour autant terme pour terme. Puisqu'il s'agit d'histoires que les Juifs eux-mêmes se plaisent à raconter, ou à écouter, sans craindre désormais de s'exprimer aussi en public, en tant que tels, c'est d'abord aussi, je le redis, que l'époque est à la rupture avec ce qu'avait été pour eux le modèle dominant, que l'on peut dire purement ou classiquement républicain en France, là où les pays anglo-saxons sont beaucoup plus ouverts aux communautés.

## *Les juifs et la république*

Jusque dans les années 1970, les Juifs de France ont été conformes à l'idéal que résume la formule célèbre du comte de Clermont-Tonnerre citée plus haut. La perspective était alors celle de l'assimilation, qui réduisait la judéité à une affaire strictement privée, les Juifs devant pouvoir pratiquer leur religion. Ce qu'ils faisaient dans une relative discrétion. C'étaient, a dit longtemps un mot qui a pratiquement disparu de notre vocabulaire, des « Israélites » – le terme était alors prononcé parfois comme s'il y avait deux « s » : « Issraélites ».

L'adhésion à la République a revêtu un tour extrême chez ceux que Pierre Birnbaum a qualifiés de « fous de la



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 91 03/09/2023 11:40:03

République[65] », ces Juifs d'État passionnés par la politique qui s'y lancent comme des citoyens et non en tant que Juifs. Tant que ce modèle restait hégémonique, il n'y avait pas d'espace pour l'essor des histoires juives, au sens que nous avons proposé, en tout cas dans l'espace public. Qui irait en raconter, qui irait en écouter, hormis les antisémites, tandis que la sphère publique était composée exclusivement d'individus libres et égaux en droit, sans reconnaissance des identités ou des groupes particuliers ?

Le modèle républicain, assimilationniste, n'a pas été altéré par la Seconde Guerre mondiale. Il ne l'a pas davantage été, ma sœur Annette le suggère dans l'un de ses ouvrages[66], dans les années qui ont suivi, du moins aussi longtemps que la conscience et la mémoire de la destruction des Juifs d'Europe demeuraient comme réduites à la portion congrue, tant la société préférait s'intéresser à la Résistance, gaulliste, communiste, plutôt qu'aux récits de ce qu'on n'appelait pas encore la Shoah. Il pouvait y avoir de l'humour chez les survivants, de la joie de vivre, des formes de vie collective animées, une forte politisation par exemple, mais une large diffusion des « histoires juives », en dehors de leur milieu d'origine, n'était guère à l'ordre du jour.

À partir de la fin des années 1950, quelques signes ont pourtant annoncé, on le comprend rétrospectivement, qu'une mutation se préparait. C'est ainsi qu'en 1957 a été créé le colloque annuel des intellectuels juifs de langue française, sous l'impulsion initiale du poète et écrivain Edmond Fleg, avec l'idée de s'éloigner du pessimisme d'après-guerre, et de redonner vie à un judaïsme capable de mobiliser des Juifs qui s'en étaient éloignés, comme Vladimir Jankélévitch.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 92 03/09/2023 11:40:03

Il s'agissait, entre autres, explique Françoise Schwab dans sa préface à un recueil de textes de ce philosophe[67], « d'entretenir les participants, le plus souvent Juifs assimilés ou sans culture religieuse, de questions talmudiques spécifiques ». Ces colloques des intellectuels juifs ont perduré jusqu'au début des années 2000. Ils ont fortement contribué à la naissance du mouvement des idées et à la vitalité des débats qui avaient annoncé de profondes transformations parmi les Juifs de France et avaient pris leur essor dans les années 1960 et plus encore 1970[68].

Par ailleurs, quand André Schwarz-Bart publie en 1959 *Le Dernier des Justes*[69], il rencontre un formidable écho qui participe de la prise de conscience, à une échelle inédite, de ce que fut le génocide des Juifs. Ce roman, qui vaut à son auteur le prix Goncourt, est une saga, l'histoire d'une famille juive qui produit à chaque génération un personnage exceptionnel, un « Juste », dont le dernier disparaît dans un camp d'extermination. Il n'y a évidemment aucune place pour l'humour dans cet ouvrage, mais son immense retentissement, en France et à l'étranger, a contribué à son tour à ouvrir l'espace dans lequel allaient se développer les « histoires juives », il témoigne d'un bouillonnement naissant, mémoriel, intellectuel et moral qui leur sera favorable.

Jusque-là, il était possible de repérer la trace d'un humour spécifiquement juif dans divers écrits, films ou spectacles. Mais leur judéité était discrète, elle visait un public déjà averti, des connaisseurs susceptibles de s'orienter voire se retrouver dans les emprunts humoristiques à une culture juive. D'ailleurs, le terme même de judéité est une invention qui date de cette époque, il doit son usage et, semble-t-il,



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 93 03/09/2023 11:40:03

son existence même au sociologue juif tunisien Albert Memmi, et à son livre *Portrait d'un juif* [70].

À titre personnel, j'accorde une place particulière à Pierre Dac, à qui le musée d'Art et d'Histoire du judaïsme, le MAHJ, a consacré une exposition en 2023. Dans les années 1950, à la maison, nous adorions écouter à la radio son feuilleton « Malheur au barbu ». Plus tard, au lycée, je faisais partie d'un petit groupe d'amis qui lisait avec passion les écrits de cet humoriste. Nous connaissions par cœur, entre autres, son roman *Du côté d'ailleurs et réciproquement*. Je n'aurais pas imaginé alors la moindre trace de judaïsme dans son œuvre, ni tissé le moindre lien avec l'univers de ma famille et de ses amis. Et j'ignorais tout des attaques antisémites dont il avait été la cible, notamment de la part du propagandiste de Vichy, Philippe Henriot, lorsque Dac était une voix importante de la France libre s'exprimant à la BBC depuis Londres pendant la Seconde Guerre mondiale. Je lui dois une note pas trop déshonorante lors d'une « colle », une interrogation orale quand j'étais au lycée Lakanal, en classe préparatoire aux écoles de commerce. J'avais tiré au sort le sujet « Un grand auteur français contemporain », et j'étais plutôt sec, quand une idée m'est venue à l'esprit – Pierre Dac ! J'adorais mon professeur, M. Sémolué, et je savais qu'il avait le sens de l'humour. Mon tour venu après une heure de préparation, je présente donc l'œuvre de l'humoriste, que je maîtrisais à la perfection. Le professeur me demande un exemple de son humour, et j'évoque une annonce de *L'Os à moelle*, le magazine que Dac avait créé avant-guerre, et relancé ensuite, où était recherché un gardien de jour pour une boîte de nuit. M. Sémolué veut alors



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 94 03/09/2023 11:40:03

savoir si je trouve cela drôle, je lui suggère de regarder dans la salle, où les élèves qui attendent leur tour de plancher se bidonnent, et il conclut : 10 sur 20, 20 pour la boîte, et 0 pour son contenu. Aujourd'hui, la judéité de Pierre Dac relève de l'évidence, associée à son passé de grand résistant autant qu'à son humour, alors qu'un demi-siècle plus tôt, elle était ignorée, et non perçue.

D'autres humoristes méritent ici d'être évoqués, tels Francis Blanche, le complice de Pierre Dac à la radio ou dans le sketch d'anthologie « Le Sâr Rabindranah Duval », ou encore les stars de la BD des années 1960 à 1980, le scénariste René Goscinny et le dessinateur Marcel Gotlib. Goscinny a toujours été d'une extrême réserve sur sa judéité, alors que des *Dingodossiers* à *Astérix* ses gags sont empreints d'humour juif[71]. En 2014, une exposition du MAHJ a été consacrée à Gotlib et à ses « Rubriques-à-brac[72] », avec leurs références à l'humour juif, à l'absurde, à l'autodérision et à la mort, voire de temps à autre à la Shoah (voir aussi ses BD *God's club* ou encore *Superdupont*). Une autre exposition a célébré Goscinny en 2018 – ce fut l'occasion d'émettre des hypothèses plus ou moins fantaisistes sur les origines juives du village d'Astérix : ne s'agirait-il pas, ont suggéré des esprits bien compliqués, d'une réplique ou d'une métaphore du shtetl ?

Gotlib et Goscinny sont exemplaires d'une période sur le point de s'achever où la judéité ne devait se manifester que de manière privée. Leur humour ne se présente donc pas comme juif, même s'il est très imprégné. Mais Gotlib relève aussi de la période suivante et, des deux auteurs, il est le plus explicitement juif. Il est à la charnière, au moment de



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 95 03/09/2023 11:40:03

l'entrée dans une nouvelle ère, là où son mentor, Goscinny, est ici en retrait, davantage lié au modèle républicain classique. Si leur rapport à l'humour juif n'est pas le même, c'est peut-être aussi du fait qu'ils n'appartenaient pas à la même génération.

*Une nouvelle séquence*

En effet, à partir de la fin des années 1960, les Juifs de France ont ébauché puis précisé une formule nouvelle, unique au monde, dans laquelle une forte visibilité, individuelle mais aussi communautaire, est arrimée de manière indissoluble à la République. J'ai toujours trouvé stupéfiant que de bons esprits, en grand nombre, partie prenante ou amis de ce renouveau juif qui conjugue pratiques et valeurs communautaires et adhésion sans nuance à la République, gomment complètement dans leur discours politique une bonne moitié de cette formule, celle qui renvoie aux aspects communautaires. Comment ne pas voir que si un groupe en France fonctionne de façon communautaire, c'est bien celui que constituent les Juifs – ce qui ne les empêche pas d'être dans leur grande majorité d'ardents républicains ?

Il est possible en France d'envoyer ses enfants dans des écoles se réclamant de la communauté juive, de fréquenter et d'animer des lieux de culture juive, d'écouter une radio juive (la première, Radio J, a été créée en 1981), d'essayer de faire revivre sinon de promouvoir le yiddish quand c'est concevable, d'organiser le dîner annuel du CRIF, la grande manifestation d'une vie juive institutionnalisée, sans



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 96 03/09/2023 11:40:03

risquer le moins du monde de se faire taxer de séparatisme. La situation avec l'islam est très différente ! Il est possible aussi d'appartenir à une communauté, juive, qui entretient des liens au moins symboliques et affectifs puissants avec un autre État, Israël, sans que cela génère de vifs soupçons de trahison – l'affaire Dreyfus est de ce point de vue bien éloignée, heureusement. On est loin d'une telle situation, là aussi, s'il s'agit des musulmans.

Avec mon collègue et ami le sociologue Farhad Khosrokhavar, un bon connaisseur de l'islam en Iran, où il a suivi sur le terrain la révolution religieuse, dans le monde arabe et en France, nous avons qualifié ce modèle hybride de néorépublicain[73]. Depuis les années 1970, tout en continuant à se réclamer avec force de la République et de ses valeurs, les Juifs de France sont devenus de leur propre fait visibles dans l'espace public. Ils s'affirment dans leur diversité religieuse, culturellement, dans leur rapport à Israël, dans leur capacité d'action propre face à l'antisémitisme. Tout est allé dans le même sens, jusqu'à la fin des années 1990, pour transformer le mythe de l'assimilation en la réalité d'une intégration plutôt réussie.

Si la population juive de France a pu véritablement s'éveiller comme telle à la fin des années 1960 et au début des années 1970, elle le doit largement aux dynamiques nouvelles qu'ont apportées les Sépharades quittant l'Afrique du Nord à l'heure de la décolonisation. Ces nouveaux venus ont animé un monde juif jusque-là beaucoup plus soucieux de discrétion, et en ont fait grosso modo doubler l'effectif – ce sont quelque deux cent trente mille Juifs d'Algérie, de Tunisie et du Maroc qui sont arrivés en France dans ce



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 97 03/09/2023 11:40:03

contexte, et on peut leur adjoindre les quelques milliers venus d'Égypte à la même époque. Depuis, c'est souvent le nombre de cinq cent mille qui est avancé lorsqu'on s'interroge sur la population juive de France.

Un jour, je me suis fait taper sur les doigts par la psychiatre et psychanalyste Alice Cherki pour avoir écrit dans la revue *Traces*, dans les années 1980, que les Juifs venus du Maghreb, n'ayant pas connu la Shoah perpétrée par les nazis, avaient pu apporter dans leur sillage une certaine confiance dans l'existence, une joie de vivre palpable – elle n'avait pas tort de rappeler les pogroms et les massacres de Juifs dans cette partie du monde, comme ces cent quarante Juifs tués lors des émeutes à Tripoli en 1945. Sans parler de l'antisémitisme des pieds-noirs, de la « crise antijuive » de 1895-1900, des demandes d'abrogation du décret Crémieux qui accorde la citoyenneté française aux « Israélites indigènes » d'Algérie depuis 1870, ou de l'élection de Drumont en mai 1898 comme député d'Alger. On peut également songer, en lien direct avec la Seconde Guerre mondiale, à l'action brutale et infâme de Pétain en Algérie – le philosophe Jacques Derrida a eu des mots très forts sur la violence de la politique de Vichy qui a déchu sa famille de la nationalité française pendant deux ans. Mais il me semble, c'est ce que j'ai répondu à Alice Cherki, que tout ceci n'est pas vraiment comparable à la destruction systématique, génocidaire, qu'ont connue les Juifs d'Europe.

À la fin des années 1960, au début des années 1970, la prise de conscience de ce que fut le génocide nazi et de la responsabilité du régime de Vichy a apporté aux Juifs de France une protection, un sentiment de sécurité : jamais



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 98 03/09/2023 11:40:03

plus de telles horreurs ne devraient pouvoir exister. Elle a aussi permis de prendre la mesure de la résilience du peuple juif. C'est peut-être ce qu'exprime l'histoire suivante. Je l'emprunte à George Steiner, qui l'a racontée sur France Culture au micro de Laure Adler lors d'un entretien.

> *Un jour, Dieu convoque un prêtre, un pasteur et un rabbin pour les avertir que, quarante-huit heures plus tard, un déluge emportera tout.*
>
> *Le prêtre s'apprête à inviter tous les catholiques à prier avec lui.*
>
> *Le pasteur (l'histoire est américaine) accorde la priorité à l'idée que chacun doit mettre en ordre ses finances.*
>
> *Le rabbin vérifie qu'il dispose bien d'un délai de quarante-huit heures et déclare que c'est juste, mais qu'il devrait être possible d'apprendre à nager sous l'eau avant le début de la catastrophe.*

Si cette histoire illustre le refus de la métaphysique et le bon sens qu'incarnent les rabbins, elle est aussi une façon de souligner la capacité du peuple juif à survivre aux pires tragédies depuis plus de deux millénaires.

Dans un contexte où la poussée de mouvements contre-culturels, mais aussi identitaires, par exemple régionalistes, s'accompagnait de contestations plus ou moins comparables à celles vues aux États-Unis, c'est-à-dire féministes, antinucléaires et environnementalistes, antiracistes, avec bientôt la création de SOS Racisme et la Marche pour l'égalité et contre le racisme de 1983, dite parfois « Marche des Beurs », les Juifs de France ont non seulement commencé



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 99 03/09/2023 11:40:03

à se montrer dans l'espace public, mais ont aussi demandé des comptes à propos de Vichy. Les procès de Klaus Barbie en 1987, de Paul Touvier en 1994, de Maurice Papon en 1997-1998, en conciliant mémoire, histoire et justice, ont contribué eux aussi à leur apporter un certain sentiment de sécurité.

S'ils se sont alors sentis plutôt confiants dans l'avenir, c'est également qu'ils étaient enthousiasmés par l'existence et les succès de l'État d'Israël. Dans mon milieu familial, socialiste, bundiste, je l'ai dit, ou chez mes nombreux amis gauchistes, et à l'époque ardemment propalestiniens, tout comme chez les communistes, il n'y avait jusque-là guère de sympathie pour l'État hébreu. L'image d'Israël était dans l'ensemble celle d'un pays où l'on produit des fruits, des légumes et des fleurs dans le désert, où le kibboutz réalise concrètement l'utopie socialiste, où revit une population que Hitler avait voulu faire disparaître de la terre. Mais cela ne suffisait pas pour mettre fin à ce qui était chez les uns une indifférence, un « a-sionisme », et chez les autres, moins nombreux, parmi les plus politisés, un antisionisme de combat.

En revanche, quand l'armée israélienne a remporté la victoire lors de la guerre des Six Jours, David hébreu triomphant du Goliath arabe, bien des Juifs socialistes et communistes se sont soudain découverts partisans de l'État d'Israël, paniqués par le spectre d'une nouvelle destruction massive, dont l'hypothèse a surgi brusquement. Dans ce contexte, les propos célèbres du général de Gaulle sur le peuple juif, « un peuple d'élite, sûr de lui-même et dominateur », lors d'une conférence de presse de novembre 1967, ont suscité



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 100 03/09/2023 11:40:03

de vives inquiétudes chez les Juifs de France, et des critiques acerbes, y compris de la part d'un intellectuel aussi modéré que Raymond Aron. Le dessinateur Tim a bien résumé alors l'indignation qui a étreint nombre d'entre eux en crayonnant un dessin où le Juif « sûr de lui et dominateur » est représenté sous les traits d'un déporté, en pyjama rayé et arborant une étoile jaune, foulant fièrement aux pieds les barbelés du camp où il est enfermé. Le dessin a été refusé par *L'Express*, qui employait Tim, et a été publié en « libre opinion » par *Le Monde* le 3 décembre 1967. Les temps, et bien au-delà du seul monde juif, étaient plutôt à l'admiration pour l'État d'Israël, et au rejet de l'antisémitisme, dont le soupçon allait peser alors sur de Gaulle, injustement malgré la formule citée plus haut.

### *Une diaspora dynamique*

L'attentat terroriste lors des Jeux olympiques de Munich, en 1972, au cours duquel des athlètes israéliens sont assassinés par un commando palestinien, révulse un large spectre politique, allant des socialistes et communistes à l'extrême gauche. On compte, toutes proportions gardées, de nombreux Juifs au sein des organisations gauchistes. Une des plus radicales d'entre elles, la Gauche prolétarienne, alors même qu'elle s'acheminait vers l'action clandestine et le terrorisme comme l'a expliqué plus tard son leader, Alain Geismar[74], décide quelques mois plus tard une autodissolution qui doit beaucoup à l'indignation que cet attentat a suscitée chez ses leaders. Par ailleurs, si une importante figure du Parti



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 101 03/09/2023 11:40:03

communiste français, Roger Garaudy, bascule dans le négationnisme, c'est après avoir été exclu de ce parti, et au fil d'une dérive qui l'a conduit du côté de l'extrême droite.

Le concile Vatican II, qui s'est réuni entre 1962 et 1965, avait voulu mettre fin à la doctrine catholique de la haine, du rejet et de l'opprobre des Juifs. Je revois mon père lisant le livre de Jules Isaac, *L'Enseignement du mépris*, paru en 1962, et je me rappelle l'importance que dans son milieu on avait accordée à l'action de celui qui était jusque-là surtout connu comme le coauteur des « Malet et Isaac », les manuels d'histoire que toute ma génération et d'autres avant elle avaient utilisés. L'influence d'Isaac sur l'évolution de l'Église catholique avait été considérable, et appréciée par les Juifs progressistes. En réalité, elle avait commencé à s'exercer dès la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ainsi, par exemple, Isaac avait accepté de rédiger le rapport introductif de la Conférence internationale du Council of Christians and Jews qui s'était ouverte le 30 juillet 1947 à Seelisberg, en Suisse, avec le projet de contribuer à la bonne entente des juifs et des chrétiens – un projet que le pape Pie XII, contrairement à ses successeurs, s'était bien gardé de soutenir.

Presque tout, au cours de ces années-là, semble préparer une fin de siècle plutôt heureuse pour les Juifs de France. Les conditions leur permettent de se sentir encouragés à s'affirmer sans crainte, à s'exprimer dans l'espace public en affichant une identité collective qui témoigne de leur résilience. Au sein de la diaspora, un véritable mouvement identitaire se manifeste : il ne se satisfait pas de se réclamer de la tragédie récente de la Shoah et met aussi en avant une



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 102 03/09/2023 11:40:03

existence politique et sociale, une culture, une littérature, une religion, un pays de référence, une capacité d'action qui contrebalancent la tendance à l'enfermement dans une histoire « lacrymale[75] ». D'innombrables ouvrages témoignent de cette vitalité, des revues naissent, comme *Traces*, que je viens de citer, ou *Pardès*, créée par l'historienne Annie Kriegel. Dans les deux cas, ma sœur Annette a fait partie des fondateurs. L'institution à laquelle j'appartiens, l'EHESS, sous l'impulsion de son président, l'historien François Furet, décide de développer les études juives, avec au départ une chaire itinérante allouée par la Fondation du judaïsme français et, en 1995, la transformation de ce qui était une simple équipe, un groupe, en un véritable centre de recherche. Des institutions culturelles apparaissent ou se développent, y compris dans l'univers ashkénaze de ma famille : ainsi, mon père et quelques-uns de ses amis décident-ils, dès 1962 ou 1963, de créer un mouvement de jeunesse, le CLEJ, Club laïque de l'enfance juive, qui accueille avec un succès qui sera impressionnant dans les années 1970 et 1980, et ensuite, au château de Corvol-l'Orgueilleux, dans la Nièvre, des colonies de vacances dont la réputation dépassera vite leur simple milieu.

Le soutien à Israël revêt un tour inédit, avec par exemple de grandes manifestations comme les « Douze heures pour Israël », à Paris, le 30 mai 1976, auxquelles participent des dizaines de milliers de personnes. Son organisateur, l'avocat Henri Hajdenberg, à l'époque dirigeant du mouvement *Le Renouveau juif*, deviendra plus tard (de 1995 à 2001) le président du CRIF. Une mission d'étude sur la spoliation



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 103 03/09/2023 11:40:03

des Juifs de France sous l'Occupation, présidée par Jean Mattéoli, est installée par le Premier ministre Alain Juppé en mars 1997. Elle débouche essentiellement sur un dispositif d'indemnisation et, surtout, sur la création de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah (FMS), dont les ressources, en provenance de biens juifs spoliés en déshérence, qui n'ont pu être restitués à des ayants droit, seront mobilisées pour soutenir toute sorte de projets liés à des objectifs prioritaires concernant les Juifs de France : recherche, mémoire du génocide juif, enseignement, culture, aide aux survivants, lutte contre l'antisémitisme, mais aussi dialogue interculturel ou mémoire d'autres génocides.

En parallèle de cette nouvelle visibilité de la communauté juive, il se joue un phénomène complexe, car il arrive qu'une différenciation s'opère, dans les années 1970 et 1980, entre les nouvelles générations, qui auraient éventuellement aimé en savoir plus sur les temps antérieurs, et les plus anciennes, qui ne sont pas toujours très loquaces. Souvent, les enfants juifs nés après la Seconde Guerre mondiale ont vécu, partout dans la diaspora, le sentiment d'être confrontés sinon au silence, du moins à « une atmosphère », a écrit Muriel Klein, « où se mêlaient les non-dits, les bribes lâchées, les bribes arrachées, et parfois les confidences sur le passé », ce qui a pu façonner « une identité en creux[76] ». Une périodisation fine, donc, ferait peut-être apparaître une première période, immédiatement après la guerre, où nombre de survivants auraient voulu parler, mais où la société n'était pas disposée à les entendre, puis une phase où ils ont été plutôt silencieux, taiseux, avant une sorte de réveil dans les années 1980 et 1990, voire plus tard. Ainsi, mon oncle



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 104 03/09/2023 11:40:03

Roger Perelman, et son cas n'est pas exceptionnel, a-t-il attendu les années 2000 pour s'exprimer, en famille comme publiquement, sur son expérience personnelle de la Shoah, dans les colonnes du *Monde* puis sous la forme d'un livre dont la deuxième partie consacrée à Auschwitz et à la libération du camp comporte des pages d'anthologie[77].

À la suite de l'attentat qui fait quatre morts et près de cinquante blessés devant la synagogue de la rue Copernic, le 3 octobre 1980, un vendredi soir, jour de surcroît de la fête juive de Sim'hat Torah, une mobilisation inédite rassemble, à Paris, le 7 octobre, près de deux cent mille personnes entre Nation et République. Quasiment tous sont convaincus qu'il s'agit d'un acte d'antisémitisme d'extrême droite, ce qui encourage la police à s'égarer sur de mauvaises pistes, à commencer par celle de la Fédération d'action nationale et européenne, la FANE, un groupuscule fondé en 1964 par des dissidents du mouvement Occident. Pas grand monde n'écoute l'historienne Annie Kriegel, qui évoque immédiatement, à raison, un attentat d'origine moyen-orientale. Mais surtout, c'est ce qui me frappe le plus à l'époque, parmi les slogans, plusieurs témoignent d'une mobilisation juive explicite : « Les Juifs sont dans la rue », ce qui veut dire qu'ils s'affichent comme tels, en acteurs du combat contre l'antisémitisme. Qu'ils ne sont pas invisibles. Ils attendent beaucoup de la République, de l'État de droit, de la démocratie, mais désormais, ils sont engagés en tant que Juifs, et pas seulement en tant que citoyens. Je suis frappé aussi, ce jour-là, par la visibilité des francs-maçons, qui sont plusieurs, y compris apparemment de hauts responsables, à participer à la manifestation en tenue maçonnique.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 105 03/09/2023 11:40:03

Dans la nuit du 8 au 9 mai 1990, trente-cinq tombes juives sont profanées au cimetière de Carpentras, un corps est sorti de son cercueil, peut-être même, croit-on, empalé. L'émotion est immense. Le Front national de Jean-Marie Le Pen, malgré ses dénégations, est dénoncé presque unanimement comme coupable, ce qui se révélera injuste. Une manifestation se prépare à Paris, et les autorités religieuses s'efforcent d'obtenir qu'elle ne soit pas récupérée politiquement, et se tienne à côté de la Grande Synagogue de Paris. Ce sera finalement, sous la pression de l'Élysée, un défilé qui suit un parcours classique de la gauche, République-Bastille, et auquel François Mitterrand se joindra personnellement, premier président de la Ve République en fonction à participer à une manifestation.

Dans les années 1970, 1980 et 1990, le mouvement des Juifs de France traduit le dynamisme d'une diaspora qui se sent plutôt bien, malgré la hantise de l'antisémitisme qu'éveille ou amplifie l'attentat de la rue Copernic. C'est clair, et explicite. Par exemple, Richard Marienstras, un penseur important engagé à gauche, universitaire spécialiste de Shakespeare, publie en 1975 *Être un peuple en diaspora*[78], qui s'inscrit dans le mouvement encore plus large qui voit divers acteurs à forte identité culturelle se construire et s'affirmer, pour l'essentiel sur un mode démocratique. Ce bonheur est certes relatif car il n'oublie ni le génocide juif, encore bien proche, ni l'antisémitisme dont le spectre rôde. Il exerce une véritable fascination bien au-delà du monde juif, au point qu'un écrivain, Olivier Revault d'Allonnes, parle d'« être goy en diaspora[79] » – un goy, en yiddish, je le rappelle, est un non-Juif.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 106 03/09/2023 11:40:03

J'en ai fait l'expérience dans mon environnement personnel, du côté de ma première belle-famille : la découverte d'un univers dont on ignorait tout jusque-là, ou presque, aboutit parfois à un amour aigu ou soudain des Juifs, car elle procure un sens qui faisait défaut. Quand on a été élevé dans un monde qui ne savait d'eux que les préjugés chrétiens les plus éculés, véhiculés au catéchisme, et que l'on découvre dans toute son horreur la Shoah, mais aussi la vitalité d'Israël, ainsi que le dynamisme culturel qui anime la diaspora, sans parler de la participation de nombreux Juifs à la poussée révolutionnaire, gauchiste, qui fait suite à Mai 68 (où beaucoup ont scandé : « Nous sommes tous des Juifs allemands »), on peut vouloir s'en rapprocher. Cela revêt aussi chez certaines personnes la forme d'un philosémitisme dont diverses variantes peuvent s'avérer par ailleurs troubles, et troublantes – ma belle-famille, je le précise, a toujours été merveilleuse et n'a jamais versé du côté où, écrit Illana Weizman, « la haine et l'ébahissement maladif sont issus du même ventre[80] ».

Dans ce qui est une véritable effervescence, une poussée identitaire, l'humour juif trouve une place tout à fait nette et visible, ponctuant à bien des égards des débats politiques, trouvant sa place dans la vie littéraire, artistique, intellectuelle. Si dynamisme il y a, c'est précisément parce que les Juifs ne se contentent pas de l'évocation du génocide et ne vivent pas davantage dans la seule référence à l'État d'Israël. Ils font preuve d'une réelle positivité, ils ne s'abandonnent ni au caractère « lacrymal » de ce que fut souvent leur histoire collective, ni à l'hétéronomie d'un vécu dont le sens serait tout entier ailleurs, au Moyen-Orient.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 107 03/09/2023 11:40:03

J'ai vécu cette période en contact avec un univers ashkénaze, mais il faut redire que le monde sépharade est tout sauf étranger à cette capacité à rire de soi et à faire rire en même temps, avec bienveillance, un public non-juif. En témoigne par exemple, outre le succès populaire de films comme *Le Grand Pardon* (1982), que j'ai déjà évoqué, ou *La Vérité si je mens* (1997), et leurs deux remakes, en 2001 et 2012, la réussite des comiques Élie Kakou ou Michel Boujenah, tous deux juifs d'origine tunisienne. Peut-être faudrait-il aller plus loin dans l'analyse et prendre la mesure de ce qui distingue les humours ashkénaze et sépharade, ne serait-ce que dans certaines de leurs références historiques ; toujours est-il que si la France diffère ici des États-Unis, c'est aussi du fait de l'apport de Séfarades à la culture juive dans notre pays.

Les « histoires juives » ne nous disent évidemment pas tout des évolutions du monde juif, et encore moins de la société française. Mais elles en sont une expression, plutôt bienveillante, amusée, et elles y trouvent leur place, inexistante avant la seconde moitié du XX^e^ siècle, en tout cas sous les formes que j'ai évoquées plus haut, c'est-à-dire audibles pour des publics non-juifs. Elles démontrent l'existence d'une population qui a des ressources, un rapport au passé dont il n'y a pas à rougir, bien au contraire, une fierté qui s'exprime aussi chaque année, le 19 avril, lors de la cérémonie pour l'anniversaire du soulèvement héroïque du ghetto de Varsovie de 1943. Elles entretiennent le lien avec ce passé révolu, mais pas complètement oublié. Sa mémoire encore vive occupe une place légitime dans l'espace public. L'essayiste Alain Finkielkraut, dans un livre qui a connu un



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 108 03/09/2023 11:40:03

grand succès, *Le Juif imaginaire*[81], a pu rendre compte de ce que tout ceci signifiait, ou avait signifié pour lui, et qui était le contraire des humiliations et de l'exclusion subies du fait de l'antisémitisme : « Je voudrais, moi, dire et méditer l'expérience inverse : celle d'un enfant, d'un adolescent non seulement fier mais heureux d'être juif, et qui s'est demandé, peu à peu, s'il n'y avait pas de la mauvaise foi à vivre sa singularité et son exil dans la jubilation. »

Pendant près de trois décennies, les « histoires juives » ont accompagné et ponctué la poussée identitaire des Juifs de France, dans la confiance, et avec une réelle capacité de se projeter avec optimisme dans l'avenir, en conjuguant références victimaires et apport culturel et intellectuel à la vie collective du pays. Cette vie culturelle s'est institutionnalisée. C'est ainsi que le Musée d'art et d'histoire du judaïsme ouvre ses portes à Paris en 1998, donnant à voir l'histoire juive en France et dans le monde dans son épaisseur historique et sa diversité culturelle.

Mais nous n'en sommes plus là.

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 109 03/09/2023 11:40:03

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 110 03/09/2023 11:40:03

TROISIÈME PARTIE

# FIN DES « HISTOIRES JUIVES » ?

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 111 03/09/2023 11:40:03

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 112 03/09/2023 11:40:03

# 8

# Le déclin américain

Pour qui considère comme nous l'avons fait les conditions qui se sont révélées favorables aux « histoires juives » aux États-Unis, il n'y a pas loin du Capitole à la roche Tarpéienne : l'apogée est en même temps le moment de l'entrée dans une phase de déclin. Les signes d'une détérioration commencent à apparaître dès les années 1980, pour s'accentuer avec une nette accélération au début des années 2000. À partir de là, deux périodes méritent d'être distinguées.

## *Inquiétudes et périls*

À partir des années 1980, aux États-Unis, la relation à Israël en général, et plus spécifiquement celle qu'entretiennent avec ce pays les Juifs américains, se transforme. L'admiration pour le jeune État qui, dans les années 1950-1970, a été forte sans jamais avoir été unanime, laisse ici et là la place à des critiques qui se font plus virulentes. Celles-ci tiennent avant tout à la question palestinienne.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 113 03/09/2023 11:40:03

Dès la première intifada (1987-1993), puis avec la seconde en 2000, se renverse l'image d'un combat entre David et Goliath qu'avait instaurée la victoire israélienne lors de la guerre des Six Jours, en 1967 : David, désormais, c'est le jeune Palestinien qui lance des pierres sur l'armée israélienne. Contrecoup, ou autre face de cette détérioration : les soutiens juifs américains à l'État d'Israël prennent une forme toujours plus organisée, et l'AIPAC (American Israel Public Affairs Committee), qui a commencé à monter en puissance à partir du milieu des années 1970, devient un des plus puissants lobbys américains. Ses interventions suscitent en retour des campagnes hostiles : il lui est reproché, notamment, de dicter sa politique étrangère au pouvoir en place et de promouvoir un soutien inconditionnel au gouvernement israélien, au détriment des efforts de paix.

Tout ce qui touche au Proche-Orient devient hypersensible, et la critique de la politique israélienne, qui elle-même se droitise de plus en plus, confine parfois à un antisionisme sans complexe ni nuance, lui-même lesté d'antisémitisme. La conférence de Durban de 2001, « conférence mondiale contre le racisme, la discrimination raciale, la xénophobie et les diverses formes d'intolérance », se mue en scandale tant l'antisionisme mis en avant par les organisateurs est chargé d'antisémitisme pur et simple. Les représentants des États-Unis et d'Israël décident même de la quitter du fait de l'assimilation du sionisme au racisme que ces organisateurs tentent d'installer. Alors que l'antisémitisme semblait devoir décliner aux États-Unis, il y trouve un espace renouvelé dans des milieux situés politiquement sur la gauche de la gauche.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 114 03/09/2023 11:40:03

Des Juifs, on l'a vu, avaient participé au combat des Noirs pour les droits civiques. Cela ne signifie pas pour autant une relation toujours harmonieuse, et durable. L'antisémitisme au sein du monde noir n'est certes pas une nouveauté, mais dans le ressac du mouvement pour les droits civiques, et la radicalisation qu'incarnent notamment les Black Panthers, il trouve un nouveau souffle qui se précise, en particulier, au sein de l'organisation Nation of Islam qui publie en 1991 *The Secret Relationship Between Blacks and Jews* (*La Relation secrète entre Juifs et Noirs*). Cet ouvrage accuse de façon fallacieuse les Juifs d'avoir joué un rôle prépondérant dans la traite négrière. Il faudra l'intervention d'intellectuels noirs prestigieux, et notamment d'Henry Louis Gates Jr, pour mettre fin à l'agitation suscitée par ce que cet historien qualifie de « brûlot antisémite ».

Si les Juifs d'Amérique ont été pionniers dans l'ère des victimes, ils ont très vite perdu tout monopole sur ce registre. L'évolution des débats relatifs aux minorités les met en position délicate. Ils ne sont plus discriminés, et leurs souffrances historiques sont désormais reconnues : dès lors, ils ne peuvent pas prétendre pâtir d'un quelconque principe d'exclusion ou de domination qui les affecterait massivement, ni se revendiquer d'un statut de victime aussi assuré que lorsque l'Amérique découvrait la Shoah, dans les années 1970 et 1980. Le pays est passé de la découverte du génocide à son institutionnalisation, une reconnaissance officielle, jusqu'au sommet de l'État, ce que symbolise la création du Musée mémorial de l'Holocauste à Washington DC. Une mésaventure dont fut victime mon ami Walter Reich illustre bien le nouveau contexte. Voici ce qu'il m'a raconté.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 115 03/09/2023 11:40:04

Alors qu'il est directeur du Musée mémorial depuis juin 1995, il apprend soudain qu'à l'occasion d'un déplacement officiel aux États-Unis, Yasser Arafat, le leader de l'OLP, compte lui rendre visite. À la demande de la Maison-Blanche, il faudra lui assurer un accueil « VIP ». Outré de devoir ainsi recevoir celui qu'il tient pour un terroriste ayant des morts juives sur la conscience, Walter Reich refuse. Yasser Arafat espère faire de cette visite un événement mondialement médiatisé, ce que Walter Reich n'entend pas cautionner. Il est immédiatement contraint de démissionner. Cerise sur le gâteau : au moment même où mon ami abandonne ses fonctions éclate le scandale Clinton-Lewinsky, le « Monicagate », la révélation d'une liaison sexuelle entre le président et une jeune stagiaire. Les médias ne parlent plus que de cette affaire et Yasser Arafat constate que son passage au Musée mémorial va passer à l'as et ne lui vaudra pas l'effet médiatique prévu : il décide donc d'y renoncer. Walter Reich a démissionné pour rien.

Par ailleurs, les théories du complot trouvent avec les attentats du 11 septembre 2001 un terrain sur lequel s'exercer et, là encore, l'antisémitisme est manifeste, des rumeurs les imputant à un complot juif mondial.

Les Juifs américains se sentent étrangers, voire hostiles aux mouvements et aux pressions en faveur du multiculturalisme et de l'*Affirmative Action*. Or certains d'entre eux sont sensibles et perméables aux évolutions générales de la société, au féminisme, à l'individualisme, aux menaces que fait peser le renforcement du racisme et à la nécessité du combat antiraciste. Mais d'autres le sont surtout au risque de dilution de leur identité. Et d'autres encore, ou



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 116 03/09/2023 11:40:04

les mêmes, peinent à se situer par rapport à des transformations qui les mettent mal à l'aise : comment être du côté de la gauche et des soutiens à la Palestine si cela risque d'inclure un antisionisme intolérable ? Comment s'identifier à des combats où des acteurs mettent en avant le genre, la race ou une identité de type ethnique, si ces engagements vous ignorent, ou vous rejettent ?

La fragmentation de la diaspora juive américaine est également perceptible en matière religieuse, avec des courants libéraux, progressistes, dits réformés, d'autres conservateurs, et d'autres encore orthodoxes, traditionalistes. D'autre part, la radicalisation du soutien de certains d'entre eux à Israël ne fait pas l'unanimité. Bref, les tensions sont vives parmi les Juifs d'Amérique. La suite va montrer que les problèmes ne s'arrêtent pas là.

## *L'inversion*

Dès la fin des années 1990, une radicalisation est perceptible si l'on considère non pas la question de l'antisémitisme, mais celle du racisme, ce dont témoigne le roman *La Tache* de Philip Roth, publié en 2000 aux États-Unis : inspiré d'une chasse aux sorcières bien réelle dont a été victime un de ses amis, professeur de sociologie à l'université de Princeton, le livre décrit l'expérience d'un universitaire obligé de prendre une retraite anticipée du fait d'accusations de racisme totalement fallacieuses.

Et dans les années 2000 et 2010, l'antisémitisme va devenir un enjeu crucial de ces logiques exacerbées.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 117 03/09/2023 11:40:04

L'extrême droite américaine est antisémite, dans ses divers courants. Pour elle, si les Noirs sont inférieurs, les Juifs sont maléfiques. L'aversion qu'elle éprouve vis-à-vis de ces derniers trouve un contexte hautement favorable avec la campagne victorieuse puis la présidence de Donald Trump (2017-2021). La haine tourne à la violence meurtrière avec notamment l'attaque contre la synagogue de Pittsburgh le 27 octobre 2018 (onze morts). L'idée du « grand remplacement », développée en 2010 par l'écrivain français Renaud Camus, trouve ici une de ses variantes : à Charlottesville, lors de la manifestation des 11-12 août 2017 contre le déboulonnage de la statue du général sudiste Robert E. Lee, des suprémacistes blancs ou autres activistes de l'alt-right crient : « Les Juifs vont nous remplacer. »

D'où la thèse de Pierre Birnbaum contestant l'affirmation de l'historien Salo Baron, pour qui un exceptionnalisme américain aurait permis et permettrait encore aux Juifs vivant aux États-Unis d'échapper à la malédiction d'une histoire « lacrymale », aux pogroms, aux massacres, au génocide de la Shoah[82] : en fait, sur la durée, cet exceptionnalisme est au mieux bref, au pire une illusion que dément aujourd'hui la violence de l'extrême droite.

À partir du moment où ils ne sont plus discriminés, et où tout ce qui touche à la Shoah est maintenant bien connu, reconnu, institutionnalisé, les Juifs peuvent-ils continuer à se présenter comme une minorité justifiant plus que n'importe quelle autre compassion, compréhension pour leurs souffrances historiques ? N'est-il pas temps, disent par exemple des militants africains-américains, de s'intéresser plutôt à l'esclavage ou la traite négrière ? Ne faut-il pas parler plus et



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 118 03/09/2023 11:40:04

mieux d'autres génocides ? Pour ceux qui dénoncent diverses formes d'exclusion, de domination et d'oubli, la tentation existe de se détourner des Juifs et même de s'en prendre à eux pour en faire désormais des dominants parmi d'autres. Dans les nouveaux discours de la haine, il arrive que de dominés, les Juifs deviennent des Blancs. Ils participent dans cette perspective d'une « blanchitude », ou « blanchité », qui opprime et exploite. Plus précisément, ils sont décrits alors comme à la fois hyper-blancs, quintessence de cette blanchitude, et infra-blancs, car néanmoins différents, de par divers attributs qui continuent à leur être imputés et qui reprennent les stéréotypes du vieil antisémitisme. Ils n'ont pas leur place dans l'ethnonationalisme blanc, qui les diabolise, mais ils l'ont dans les discours de haine qui en font des Blancs.

Et même en dehors de ces extrêmes, le climat général est de plus en plus fait d'intolérance, et de renforcement systématique de logiques intimidantes et paralysantes, qui vont beaucoup plus loin que le « politiquement correct » tel qu'il est apparu dans les années 1980, quand il s'agissait de respecter les minorités ethniques, ou religieuses, mais aussi les femmes ou les homosexuels, en évitant de les catégoriser et de là de les disqualifier. Désormais, en Amérique du Nord, des formulations qui auraient été acceptables hier, et dont certaines pouvaient avoir leur part d'humour, suscitent des accusations de racisme, d'antisémitisme, d'antiféminisme, d'homophobie ou autre, et peuvent valoir à leur auteur les pires ennuis, y compris judiciaires. Par exemple, et le cas n'est pas isolé, à Ottawa, une professeure de littérature, Verushka Lieutenant-Duval, utilise le terme « nègre »



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 119 03/09/2023 11:40:04

dans un cours portant sur la théorie « queer ». Elle indique comment la communauté gay en Amérique du Nord s'est approprié le mot, un peu à la manière de certains groupes africains-américains. Le procédé, qui relève de l'inversion et de l'appropriation du stigmate, est baptisé par les acteurs concernés « resignification subversive ». À partir de là, l'adresse personnelle de l'universitaire est postée sur les réseaux sociaux, elle fait l'objet d'une campagne violente lui reprochant d'avoir utilisé ce terme, le « N-word », le mot qui commence par « n » et qui ne doit pas être cité, même resitué dans un contexte littéraire ou historique, et en tout cas une « Blanche » n'en aurait jamais le droit. En septembre 2020, elle est suspendue par les autorités de son université.

Bien des dimensions des histoires drôles, en général, sont désormais indicibles, proscrites par une culture de l'annulation, une « *cancel culture* » qui ne favorise pas l'humour en général, et celui des « histoires juives » en particulier.

La lutte des minorités pour la reconnaissance de leurs droits ne se limite pas à exclure les Juifs de ses principaux combats, elle peut en faire des ennemis. Le phénomène est particulièrement net dans quelques universités, où des enseignants juifs sont aujourd'hui tenus pour nécessairement racistes, et qualifiés à ce titre de sionistes. À Berkeley, haut lieu du mouvement étudiant des années 1960, et en opposition complète avec les aspirations de cette époque, des étudiants ont tenté au début des années 2020 d'imposer un règlement aboutissant à exclure du campus les « sionistes » – les Juifs – et à promouvoir des « zones sans Juifs ». Le 10 février 2022, le *Times of Israël* recense plusieurs incidents antisémites dans les universités du Vermont, Tufts,



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 120 03/09/2023 11:40:04

George Washington, Rutgers et de Chicago. On constate des faits de harcèlement d'étudiants juifs perpétrés dans l'indifférence ou la passivité des autorités académiques quand des incidents antisémites leur sont signalés, des appels au boycott des « cours sionistes » – c'est-à-dire dispensés par des enseignants juifs –, une circulation effrénée de propos haineux sur les réseaux sociaux : dans plusieurs établissements d'enseignement supérieur, le climat est lourd, et les huit universités prestigieuses de l'Ivy League ne font pas exception.

La haine des Juifs, virulente et obsessionnelle, débouche sur des violences meurtrières au sein de l'extrême droite, dans les cercles des suprémacistes blancs, de l'alt-right, des groupes néo- ou post-nazis, et dans de larges secteurs de la droite républicaine où cette haine est plus diffuse. En même temps, dans un climat intellectuel et académique qui se durcit, elle mobilise au nom de l'antisionisme des pans entiers des contestations portées à l'autre bout de l'échiquier idéologico-politique par des acteurs minoritaires, et notamment par des Noirs. Elle peut être alors singulièrement explicite, comme dans les sorties antisémites de Kanye West, rappeur devenu prédicateur au service de Donald Trump. Elle emprunte parfois d'étranges cheminements : par exemple, selon une croyance qui connaît un assez large retentissement, et qui anime une myriade de groupes religieux africains-américains, les Noirs seraient de vrais israélites, une des « tribus perdues » d'Israël, et les Juifs auraient comploté pour finalement leur voler leur religion. Il faut dire que l'image d'une relation tendue entre Juifs et Noirs, si elle a sa part de vérité, est insuffisante, tant ces deux



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 121 03/09/2023 11:40:04

groupes inventent aussi, et depuis longtemps, des formes diversifiées d'hybridité. Il existe des Juifs noirs, des collectifs judéo-noirs, des « Black Hebrew Israelites » par exemple, et des modalités variées et parfois étonnantes d'interpénétration, éventuellement haineuse, des deux identités. Pour ce que j'en sais, il n'y a jamais de place ici pour l'humour des « histoires juives ».

Les racistes, en règle générale, ne sont jamais embarrassés par leurs contradictions : ici, les pires d'entre eux, d'une part, et d'autre part les plus ardents activistes d'un antiracisme susceptible de tourner à la guerre des races se rencontrent dans un antisémitisme qui trop souvent laisse sans voix ceux qui, pour des raisons institutionnelles ou politiques, devraient s'y opposer.

Dans l'ensemble, à partir des années 2000-2010, les Juifs américains ont de bonnes raisons de s'inquiéter de plus en plus, pour eux et pas seulement pour Israël. Ils éprouvent un vif sentiment d'insécurité et d'un risque d'abandon face à des menaces qui convergent alors que tout par ailleurs devrait en séparer les acteurs : l'alt-right raciste et certains groupes noirs se retrouvent en effet dans la haine qui les vise. De plus, les Juifs ne sont plus perçus comme des acteurs contribuant de manière exceptionnelle au renouveau culturel, ils n'apportent plus, ou bien moins qu'avant, de nouveaux repères, des modes de pensée et des raisonnements séduisants, des références intellectuelles stimulantes ; l'extrême droitisation d'Israël les prive d'arguments pour afficher une fierté retrouvée, même si une mobilisation démocratique pour contrer cette évolution s'affiche de plus en plus nettement au sein de la diaspora américaine.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 122 03/09/2023 11:40:04

Toujours est-il que les temps ne prêtent ni à rire ni à sourire, ils ne sont plus, ou beaucoup moins, aux « histoires juives » qu'il était possible de partager avec d'autres, sur le mode de l'empathie, de la confiance, de la bienveillance et d'une certaine joie de vivre.

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 123 03/09/2023 11:40:04

# 9

# Changement de donne en France

Une évolution comparable à bien des égards s'observe en France, dans la même temporalité, et il est possible d'y distinguer les deux mêmes phases qu'aux États-Unis. Avec, là aussi, des différences non négligeables.

## *La montée des peurs*

Les changements sont d'abord liés aux transformations propres à l'immigration récente, celle d'après-guerre, en provenance essentiellement d'Afrique du Nord, et au rapport de cette nouvelle population au conflit israélo-palestinien.

Tout au long des Trente Glorieuses, jusqu'en 1973 ou 1974, les migrants originaires du Maghreb arrivés en France étaient des hommes seuls venus répondre aux attentes de l'industrie, parfois aussi des campagnes. Ils étaient là pour travailler et vivaient à l'écart de ce qui fait le reste de la vie collective. Ils n'avaient pas d'enfants à scolariser, logeaient dans des cités créées à leur intention, ou chez des « marchands de sommeil », à part, ils ne votaient pas, ce n'étaient



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 124 03/09/2023 11:40:04

pas des citoyens. Ils économisaient dans la perspective du retour au pays.

À partir du milieu des années 1970, cette immigration de travail devient de peuplement, en même temps que l'économie entre en crise, que le chômage apparaît et que de nouvelles formes d'organisation du travail rompent avec le taylorisme et le recours massif à cette main-d'œuvre non qualifiée. Le regroupement familial, garanti par des directives européennes introduites dans le droit français en 1974, contribue à cette mutation. La figure de l'immigré cesse d'être celle du travailleur mâle ne pensant qu'à revenir au pays pour devenir celle du chômeur accompagné de ses enfants, « beurs » et « beurettes » accédant à la citoyenneté ; plutôt que de souligner des caractéristiques physiques qui justifieraient de l'infériorisier et de l'exploiter, le racisme le vise alors davantage en insistant sur des différences culturelles, qui le rendraient irréductiblement incapable de s'intégrer à la nation.

Dès la fin des années 1970, le sujet de l'insécurité générale devient envahissant. Elle est souvent imputée à ces migrants, à leurs enfants, et aux « banlieues » dans lesquelles vivent désormais nombre de leurs familles. Et dix ans plus tard, en octobre 1989, la première « affaire du foulard » suscite des échanges passionnels : en refusant d'ôter leur foulard islamique dans les murs d'un collège de Creil, trois jeunes filles marocaines installent l'islam au cœur du débat public de façon durable, et avec lui la laïcité, qui semblait jusque-là avoir cessé de poser problème.

En une dizaine d'années, les thématiques associées à cette évolution se lestent de façon significative de la question



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 125 03/09/2023 11:40:04

juive. Tout y est propice : la crise des banlieues, l'insécurité, la délinquance, les émeutes et autres violences urbaines, la mise en cause du modèle républicain d'intégration, l'islam devenant la deuxième religion du pays, mais aussi le racisme et les discriminations, ou encore la montée du Front national, qui cesse d'être groupusculaire au début des années 1980.

La prise de conscience de la réalité des nouvelles menaces antisémites vient du terrain, et notamment de familles juives constatant que leurs enfants, à l'école publique, subissent agressions, insultes et injures, et n'y sont pas protégés autant qu'il le faudrait par l'administration. Elles les en retirent et optent pour l'enseignement privé. Ou bien quittent un quartier où elles se perçoivent comme menacées, elles et leurs enfants, pour rejoindre un habitat où elles se sentent protégées – ce qui contribue aux tendances communautaires qu'observe très tôt le sociologue Erik Cohen[83].

Un autre sociologue, Didier Lapeyronnie, à l'occasion d'une étude devenue un classique[84], a rendu compte du sens que revêt l'antisémitisme pour les habitants des « banlieues » populaires : il constitue, dit-il, le langage vide de ceux qui sont privés de langage et qui sont enfermés dans des quartiers ghettos. Jérôme Fourquet et Sylvain Manternach, dans un livre dont j'ai écrit la préface[85], indiquent comment, en conséquence, le monde juif se droitise politiquement, et pour partie migre vers Israël – en faisant son alya. Les temps ne sont plus autant qu'avant à rire et à faire rire de soi dans la bonne humeur partagée. Et si l'humour circule, c'est d'abord dans l'entre-soi, éventuellement sur un mode



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 126 03/09/2023 11:40:04

virtuel, avec les réseaux sociaux, et sur un mode de plus en plus caustique.

Des organisations juives recensent les attaques contre les institutions juives et leurs biens (synagogues, centres communautaires, écoles, cimetières), et contre les personnes (agressions, menaces, etc.). Leurs données statistiques, combinées à d'autres émanant de la puissance publique, appellent critique, certes. Elles ne rendent compte ni des réticences de la police ou de la justice à enregistrer les plaintes, ni du fait que les victimes ne se manifestent pas nécessairement auprès d'elles – de ce point de vue, elles pèchent par défaut. À l'inverse, la qualification d'antisémitisme n'est pas toujours évidente : un Juif peut être agressé, par exemple, sans que ce soit en tant que tel – de ce point de vue, le risque est de pécher par excès. Toujours est-il que les chiffres sont suffisamment nets pour être éloquents, ce que les responsables politiques de droite perçoivent mieux et plus vite que ceux de gauche – or le tournant du siècle s'effectue en des temps de cohabitation (1997-2002), avec un président de droite, Jacques Chirac, et un Premier ministre de gauche, Lionel Jospin.

Dans un contexte où l'islam et l'immigration, souvent associés dans l'opinion, inquiètent, qu'il s'agisse de l'affaire du foulard de 1989 ou des attentats terroristes en France (en 1995 notamment) ou aux États-Unis (ceux du 11 septembre 2001, le « 9/11 »), il apparaît qu'un antisémitisme s'exprime au sein de populations issues des mondes arabo-musulmans. Le phénomène alimente des préoccupations lancinantes pour de nombreux Juifs, qui trouvent, comme le montre un ouvrage à succès dirigé par Georges Bensoussan,



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 127 03/09/2023 11:40:04

alias Emmanuel Brenner, *Les Territoires perdus de la République*[86], de quoi alimenter l'expression tout à la fois de leur idéologie hyperrépublicaine, et surtout de leurs inquiétudes – leur « malaise », leur « désarroi », écrivent, y compris en couverture, journaux et magazines à partir de 1999.

S'agit-il d'une projection sur le sol français des tensions proche-orientales ? En partie vraisemblablement, car lorsque celles-ci s'exacerbent, on constate effectivement un pic dans les violences antisémites. La gauche serait-elle coupable, elle qui, c'est vrai, a été plus lente que la droite à prendre conscience de la gravité du phénomène ? C'est en tout cas ce que pensent des intellectuels et acteurs politiques de droite, précisément, ainsi que bien des Juifs, qui reprennent à leur compte le vocabulaire de la droite et de l'extrême droite intellectuelle et parlent par exemple, à la suite de Pierre-André Taguieff, de « nouvelle judéophobie », une expression qui connaît ses premiers succès – les mêmes demanderont qu'on proscrive l'expression d'« islamophobie », comme s'il était légitime d'envisager une phobie vis-à-vis de ce qui est juif, mais pas vis-à-vis de ce qui touche à l'islam. Les idéologues ne sont pas embarrassés par les contradictions de leur discours.

Il est vrai qu'une combinaison fonctionne, celle d'un antisionisme qui se réclame dans un premier temps d'idées et de mobilisations postcoloniales identifiant Israël à la colonisation, et le sionisme à l'apartheid ; dans un deuxième temps d'un anticapitalisme qui associe les Juifs à l'argent ; et dans un troisième temps d'une identification à la cause palestinienne qui peut séduire à gauche. Il est non moins vrai que des manifestations anti-israéliennes et de soutien



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 128 03/09/2023 11:40:04

aux Palestiniens auxquelles participent des acteurs d'extrême gauche et des écologistes peuvent inclure des expressions antisémites et même aboutir à des violences. Ce fut le cas avec l'attaque d'une synagogue lors de la manifestation de juillet 2014 à Paris. Ce type d'amalgame est surtout le fait de dérives extrémistes étrangères à l'espace parlementaire ou institutionnel de la gauche. Les dérapages trouvent leur incarnation médiatique avec le comique Dieudonné dont les outrances antisémites, dans ses spectacles et ses propos, atteignent des sommets au début des années 2010.

Dès les années 2000, les enquêtes d'opinion montrent la persistance d'un antisémitisme de droite, classique dans ses stéréotypes, et plutôt à la baisse sur la longue durée – les Juifs auraient « trop de pouvoir », ou ne seraient pas « des Français comme les autres ». Enfin, l'antisémitisme fonctionne aussi sur un mode explicite, politiquement et idéologiquement, avec l'extrême droite montante du Front national, fondé et dirigé par un leader qui l'exprime notoirement, Jean-Marie Le Pen. Il trouve alors, même si cette dimension est secondaire, un espace d'écoute au sein de populations originaires d'Afrique du Nord : les pieds-noirs, chez qui existent parfois des sentiments de haine vis-à-vis des Juifs issus de la même décolonisation. Une de mes étudiantes, Clarisse Buono, dans sa thèse[87], montre en particulier la distance qui sépare ces deux groupes et fait état d'une histoire complexe, pas toujours tendre pour les Juifs d'Afrique du Nord. Elle évoque le cas du chanteur Enrico Macias, perçu au départ comme pied-noir rapatrié quand il chante *Les Filles de mon pays*, pour être au fil des années bien plus connu en tant que Juif engagé dans la politique française et en faveur d'Israël.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 129 03/09/2023 11:40:04

En revanche, un phénomène qui relève des théories du complot va peut-être en sens inverse. Depuis la fin des années 1970, un négationnisme persistant consistait avec quelque succès à nier l'existence même des chambres à gaz, bien qu'un important colloque organisé par Raymond Aron et François Furet en 1982 ait considérablement mis à mal cette négation[88]. C'est à cette occasion que j'ai découvert Jean-Claude Pressac, un pharmacien bien plus efficace pour démonter les thèses de Robert Faurisson niant toute réalité aux chambres à gaz que bien des historiens et philosophes s'évertuant à le combattre. Au départ fasciné par ces thèses, Pressac avait adopté une démarche d'ingénieur ou d'architecte, étudiant les plans des crématoires, leur marche, les achats pour les construire, bref, les preuves concrètes et non les témoignages. Il en a tiré une véritable démonstration, qui l'a conduit à rompre avec Faurisson. Son intervention lors du colloque, si elle n'avait pas l'allure élégante et la profondeur de vue de celle des grands chercheurs qui s'y sont exprimés, a tout de même marqué un tournant en ruinant les courants négationnistes de l'intérieur. Le négationnisme a aujourd'hui assez largement reculé, tandis que prospèrent de nombreuses autres formes de complotisme mettant en cause les Juifs. On l'a vu par exemple dans les rumeurs déjà signalées à propos de leur rôle supposé dans les attentats du 9/11, ou lors des manifestations « antipass » de l'été 2021, quand ils étaient ici ou là accusés d'instrumentaliser la pandémie et d'en tirer profit.

En même temps, ce qui a fait la vitalité culturelle des Juifs depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, lorsqu'il s'agit de la *Yiddishkeit* et de la mémoire d'avant la guerre,



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 130 03/09/2023 11:40:04

s'estompe. Les minorités issues d'immigrations plus récentes, notamment maghrébine, contribuent de plus en plus nettement à des dynamiques culturelles renouvelées, portées par des artistes, des écrivains, des intellectuels, là où le réveil juif antérieur perd de son tranchant.

En 2003, conscient de ces tendances, et pour en prendre la mesure, j'ai lancé une grande enquête de terrain qui a mobilisé en France une équipe d'une douzaine de chercheurs. Nous avons enquêté dans différents lieux et milieux, et les résultats de ces plongées ont été publiés en 2005[89]. Cette publication m'a donné l'occasion, imprévue, de me confronter personnellement à un point décisif.

Le jour même où l'ouvrage est mis en vente dans les librairies, en effet, le quotidien *Libération* en rend compte largement sous la forme d'une interview. Or au passage, dans cet entretien, je fais remarquer que le positionnement du CRIF et des principaux représentants institutionnels des Juifs de France en faveur de l'État d'Israël défend inconditionnellement, quoi que fassent ses gouvernants, l'équation « Juifs de diaspora = Israël ». Ce qui, en des temps où ces gouvernants conduisent une politique dangereuse pour la paix, ne peut qu'encourager une haine amalgamant les Juifs de France et la politique de l'État hébreu, et mettant en fait en jeu son existence même.

J'arrive donc à mon bureau le 19 avril 2005, le journal sous le bras, plutôt fier. Le téléphone y sonne avec insistance. C'est le président du CRIF, Roger Cukierman. Il n'a pas lu mon livre, bien sûr, et n'a retenu des pages que lui consacre *Libération* que ma remarque sur le soutien inconditionnel des institutions juives de France à la politique israélienne.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 131 03/09/2023 11:40:04

Son propos est violent, et plutôt lourd : je n'avais pas à m'exprimer de la sorte. Il exige que je me rétracte, je ne sais dans quel organe de presse. Je lui réponds que s'il peut me donner un exemple significatif, un seul, de distance critique, où le CRIF n'aurait pas suivi sans nuance le gouvernement israélien dans sa politique, je ferai en sorte de revenir publiquement sur mon propos. Nous raccrochons, c'est très tendu. Il me rappelle une heure plus tard, vaguement gêné de la brutalité avec laquelle il m'a parlé auparavant, cette fois pour m'inviter à un petit déjeuner à la Coupole dans les jours qui suivent. La rencontre aura lieu, le ton sera plus ouvert.

Mais quelque temps après, et alors, il est vrai, que j'ai pris position publiquement en faveur d'Edgar Morin, visé par un procès médiatique stupéfiant pour antisémitisme – il avait cosigné une tribune propalestinienne particulièrement sévère à l'égard d'Israël –, je constate que mon livre a droit sur le site du CRIF à une recension mensongère, entièrement à charge, en plus d'être singulièrement médiocre. J'apprends aussi qu'il est suggéré vigoureusement à d'autres organisations juives de me boycotter, et une conférence qui m'avait été demandée par une loge du B'nai Brith (des francs-maçons juifs) est annulée au dernier moment. Cet épisode se renouvellera quinze ans plus tard, quand le CRIF de Strasbourg, après s'être associé à une invitation lancée par une autre organisation pour que je donne une conférence dans cette ville, se retire ostensiblement du projet.

La direction du CRIF, en 2006, est alors bien éloignée de celle qu'elle avait pu être à l'époque de l'avocat Théo Klein, un grand homme, et, plus tard, d'Henri Hajdenberg, un



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 132 03/09/2023 11:40:04

autre avocat lui aussi remarquable qui, au contraire, après avoir rencontré Yasser Arafat, avait en 1999 explicitement refusé de soutenir Israël à l'aveugle et déclaré, avec un bel esprit de responsabilité et d'ouverture : « Il faut multiplier les contacts avec le monde arabe, ses dirigeants, ses leaders d'opinion et au-delà. Le monde juif est mal connu de la société arabe, et l'inverse est vrai aussi. Sans se substituer aux dirigeants de l'État d'Israël, il importe de faire connaître les sensibilités des Israéliens et des Juifs de la diaspora, mais aussi d'écouter les analyses des dirigeants arabes[90]. »

En 2005, le climat qui règne du côté de la principale institution juive de France exerce une forte pression sur la diaspora, dont il est attendu qu'elle soutienne en toutes circonstances l'État d'Israël, qu'elle l'épaule en s'y subordonnant : la moindre parole un tant soit peu divergente est disqualifiée. Comme s'il était interdit de critiquer Israël, ou même simplement de rendre compte de ce qui s'y passe avec sérieux, alors que sur place l'opposition et sa presse, comme *Haaretz*, ne s'en privent pas. Des torrents de boue sont déversés sur le politologue Pascal Boniface pour s'être livré à ce type de critique, attaques infectes, comme je l'explique dans la préface que j'ai écrite pour son livre *L'Antisémite*[91]. De même, le correspondant de France 2 à Jérusalem, Charles Enderlin, paie cher son reportage sur la mort d'un enfant palestinien lors d'un affrontement armé, le 23 septembre 2000 : alors que le document établit la responsabilité de l'armée israélienne, une campagne se déchaîne contre lui, vouée à durer des années, et au cours de laquelle l'homme d'affaires Philippe Karsenty, le journaliste Luc Rosenzweig, l'essayiste Alain Finkielkraut ou le CRIF,



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 133 03/09/2023 11:40:04

entre autres, l'accuseront à tort de propagande propalestinienne ou de mise en scène. Pierre-André Taguieff, sans peur du ridicule, n'évoquera rien de moins que « les images du prétendu meurtre du jeune Palestinien par l'armée israélienne, réactivant le stéréotype du "Juif tueur d'enfants" » : le spécialiste du complotisme pense finalement comme son objet.

Charles Enderlin s'en est expliqué notamment dans son livre *Un enfant est mort*[92], puis dans un ouvrage que j'ai également préfacé et qui développe une série de conférences qui lui avaient été commandées par la Fondation Maison des sciences de l'homme, *De notre correspondant à Jérusalem : Le journalisme comme identité*[93]. Philippe Karsenty, de loin le plus actif dans cette campagne, sera finalement condamné par la Cour d'appel pour diffamation.

Depuis 1993, et surtout avec l'assassinat de Rabin en 1995, la politique israélienne a presque toujours suivi une pente singulièrement droitière. Une telle orientation, quand elle en appelle à l'appui automatique des Juifs de la diaspora, fonctionne en comptant sur leur propre droitisation et en mettant en avant les plus droitiers d'entre eux. Ce qui ne peut en contrepartie que radicaliser ceux qui s'identifient aux victimes de la politique israélienne du moment, soit en termes nationalistes favorables aux Palestiniens, soit en termes religieux, musulmans, voire islamistes.

À partir de là, dans l'opinion publique, le soutien à Israël s'associe aisément à la haine des Arabes, des migrants ou des musulmans, et symétriquement, la haine des Juifs, perçus comme nécessairement alignés sur la politique du gouvernement d'Israël, est facilement exprimée sous la forme de



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 134 03/09/2023 11:40:04

l'antisionisme. L'équation qui postule sans nuance « antisionisme = antisémitisme » est une construction qui fonctionne en miroir avec cet alignement exigé de la diaspora.

Il est vrai que, par ailleurs, les institutions juives font des efforts pour ne pas se couper d'autres minorités et commencent à se pencher sur d'autres génocides que celui mis en œuvre par les nazis : Arménie, ex-Yougoslavie, Grands Lacs, ainsi que d'autres souffrances historiques, à commencer par la traite négrière. Je me suis bien entendu avec le président du CRIF élu en 2007, Richard Prasquier – dont j'apprendrai par la suite, navré, qu'il a été parmi les plus ardents adversaires de Charles Enderlin. Proche du CRAN (Conseil représentatif des associations noires de France) et de Patrick Lozès, son président, j'ai contribué à cette dynamique de rapprochement en suscitant une rencontre des deux présidents, Prasquier et Lozès, qui a abouti à un colloque commun sur le visage, en 2010, organisé conjointement par le CRAN, le CRIF et le Collège des Bernardins, qui l'a accueilli et en a été aussi partenaire. Président du conseil scientifique du CRAN, j'ai été à l'époque invité au dîner annuel du CRIF, vraisemblablement à ce titre. En tant que Noir, pas en tant que Juif. Enfin, le même Roger Cukierman, si peu amène avec moi, on l'a vu, sera lors de son troisième mandat à la tête du CRIF (2013-2016) en relation constructive avec le CRAN.

Tout ceci témoigne d'efforts réels, de la part du monde juif, pour se rapprocher du monde noir. Mais ne doit pas masquer l'existence de tendances fort différentes, qu'illustrent par exemple les déclarations d'Alain Finkielkraut au quotidien *Haaretz* le 19 novembre 2005,



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 135 03/09/2023 11:40:04

quand l'essayiste affirme : « Les gens disent que l'équipe nationale française [de football] est admirée par tous parce qu'elle est "black-blanc-beur". En réalité, l'équipe nationale est aujourd'hui "black-black-black", ce qui en fait la risée de toute l'Europe. » Ces propos susciteront en France une vive controverse.

*Là aussi, l'inversion*

Perceptibles à partir des années 2010, des transformations plus récentes ne font pas que prolonger les évolutions qui viennent d'être évoquées, elles les modifient en profondeur. Elles concernent l'expression de la haine des Juifs sur plusieurs fronts.

Il peut s'agir de crimes purement crapuleux, comme le meurtre d'Ilan Halimi, enlevé, séquestré et torturé en janvier 2006 avant d'être laissé pour mort par le « gang des barbares » de Youssouf Fofana. Celui-ci, une fois arrêté et jugé, s'est réclamé de l'islam, en prison, après les faits dans lesquels la religion n'avait en réalité rien à voir. Ou, douze ans plus tard, de l'assassinat de Mireille Knoll en mars 2018.

Il s'agit aussi d'islamisme, d'une haine raciale et religieuse que complète un antisionisme non moins radical. Comme l'a montré le psychiatre Marc Sageman, un ancien officier de la CIA, à propos des attentats de 2001 aux États-Unis[94], l'islamisme est mû par un antisémitisme obsessionnel, il tue des Juifs en tant que tels. En France, ce fut le cas à Toulouse en mars 2012, avec Mohammed Merah, devant une école juive, et à Paris, avec Amedy Coulibaly, lors de la prise



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 136 03/09/2023 11:40:04

d'otages de l'hypermarché casher de la porte de Vincennes, en janvier 2015.

Ce terrorisme, ces crimes marquent une étape importante dans le développement de la haine des Juifs, chez qui ils alimentent à l'évidence la peur et le sentiment d'insécurité. Il n'y a là que la partie visible, spectaculaire, d'un iceberg qui se situe au carrefour des conflits du Proche-Orient et de dérives séparatistes au sein même de la société française. Ce qui tranche avec la période précédente, où les attentats antisémites de la rue Copernic, en 1980, et de la rue des Rosiers, en 1982, étaient le fait de terroristes venus du dehors, et où les horreurs du cimetière juif de Carpentras en 1990 ont été celui d'une poignée de jeunes néonazis, ce qu'on a appris en 1996.

L'antisémitisme transparaît également dans des mobilisations d'un nouveau type, et qui n'ont rien d'islamiste. D'une part, le mouvement des Gilets jaunes lors de certains de ses « actes », ses manifestations du samedi, et notamment celle du 22 décembre 2018 à Paris, laisse occasionnellement s'exprimer la haine des Juifs – même s'il s'agit là d'expressions peu nombreuses. D'autre part, le complotisme qui a pu s'élargir à de nouveaux espaces avec le Covid-19 et, surtout, les mobilisations anti-vaccin et anti-pass sanitaire de l'été 2021, on l'a dit, débouche sur l'émergence publique de cette haine. Quand, dans les cortèges, des manifestants, ici et là, brandissent une pancarte indiquant « QUI », tout le monde comprend qu'ils visent des Juifs, et les Juifs.

Il en va de même avec la fresque du grapheur Lekto, qui représente sur un bâtiment d'Avignon l'essayiste et ex-conseiller du président François Mitterrand, Jacques



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 137 03/09/2023 11:40:04

Attali, tenant Emmanuel Macron tel un marionnettiste – le Juif manipulant le président qui a lui-même un passé de banquier chez Rothschild. Une fois médiatisée, cette fresque a suscité un immense tollé en juin 2022 et a été effacée au bout de quelques jours, après l'intervention du préfet du Vaucluse.

Même si tout ceci est limité, il n'en demeure pas moins que le phénomène se hisse ainsi jusqu'au champ de la visibilité publique, politique. Or simultanément, la principale force politique d'extrême droite, le Rassemblement national, nouveau nom du Front national depuis 2018, cesse d'apparaître comme dirigée, au sommet, par un leader antisémite. La distance prise par Marine Le Pen vis-à-vis de toute expression d'hostilité vis-à-vis des Juifs est au cœur de sa stratégie de dédiabolisation. La tentative d'Éric Zemmour, candidat pendant la campagne présidentielle de 2022 et lui-même juif, de déborder le RN sur sa droite à la faveur d'une prise de position hyperradicale impliquait d'obtenir des votes juifs motivés avant tout par la hantise de l'islam.

Par ailleurs, l'influence croissante des réseaux sociaux, devenus décisifs en quelques années à peine, favorise la circulation de la haine et des menaces, et génère de nouvelles accusations vis-à-vis des Juifs : ils voudraient, disent les propos haineux, des règles, des lois, des modalités de contrôle à leur seul avantage, et ce alors qu'ils bénéficieraient déjà de « deux poids, deux mesures ». N'est-il pas possible en France, argumentent des jeunes antisémites, de blasphémer légalement jusqu'à publier des caricatures du prophète Mahomet, alors qu'il est interdit de mettre en doute l'existence des chambres à gaz ?



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 138 03/09/2023 11:40:04

L'antisémitisme, on l'a vu, inspire l'islam radical, mais pas seulement, et il contribue à la diffusion d'une conviction que décrit un vocabulaire constitutif d'un nouveau système sémantique : la République serait la cible d'un ample faisceau de menaces. En effet, cette image de dangers généralisés visant la République devient parfois extrémiste à son tour, sans nuance, souvent susceptible d'amalgamer islam radical et islam tout court, terroristes et simples musulmans. Dans cette perspective, la haine des Juifs est un des aspects d'un processus beaucoup plus large, et ceux qui s'en inquiètent élaborent en même temps un ensemble de critiques et de dénonciations visant à la fois l'islam et la gauche aveugle ou naïve qui le soutiendrait. La mobilisation contre l'antisémitisme, et pour la République qui serait menacée, s'en prend alors non seulement à l'« islamo-gauchisme », mais aussi et en même temps au « wokisme » qui ravagerait les universités en mettant en avant des identités ethniques, raciales ou de genre devenues intolérantes ; à la « *cancel culture* », ostracisante pour les individus qu'elle vise tout en niant l'histoire et détruisant la culture ; aux études postcoloniales, ou décoloniales, etc. J'ai analysé dans plusieurs écrits ces incantations « républicanistes » qui montent en épingle des épisodes prétendument « wokistes » dont je ne minimise pas l'importance, mais qui généralisent abusivement à partir de quelques expériences isolées. Dans mon livre *Alors Monsieur Macron, heureux ?*, j'ai reproché au président Macron d'avoir laissé au moins deux de ses ministres, Jean-Michel Blanquer et Frédérique Vidal, être partie prenante de ces dérives[95]. Ceux qui procèdent ainsi jettent le bébé avec l'eau du bain, ils placent dans la catégorie du non-sens l'action antiraciste,



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 139 03/09/2023 11:40:04

les contestations culturelles et les mouvements sociaux au nom du refus de l'antisémitisme et d'autres excès qui éventuellement y sourdent, comme souvent dans l'histoire des grandes mobilisations collectives.

Il faut indiquer nettement ce qui démarque les outrances « républicanistes », hyperrépublicaines si l'on préfère, de l'extrémisme du RN. Les unes comme les autres sont en quête d'un principe d'unité assurant l'harmonie du corps social, ce qui, en France, renvoie à la nation, à la République, voire aux deux en même temps. Mais ceux qui font le choix d'en appeler en priorité non pas tant à la nation qu'à la République pour assurer l'unité de la société, et qui sont convaincus que de graves menaces sont portées contre elle, veulent généralement protéger les Juifs, et non pas s'en prendre à eux : l'islamisme n'a-t-il pas tué des Juifs ? On trouve la marque de ces orientations hyperrépublicaines dans les positions d'intellectuels droitiers, comme Pierre-André Taguieff ou Alain Finkielkraut, dans les propos de politiciens comme Manuel Valls ou Jean-Michel Blanquer, ainsi que dans des articles ou tribunes collectives où se retrouvent aussi des figures juives.

Les perversions « républicanistes » ne font pas que détruire le débat public en renvoyant dans le non-sens quiconque n'en partage pas les orientations. Elles aboutissent à un naufrage intellectuel. L'argumentation, en effet, tourne avec certaines d'entre elles aux attaques *ad hominem* – j'en ai fait l'expérience dans deux articles affligeants. Le premier est paru sur le site de *Marianne* le 3 mai 2021, j'y ai répondu le 7 mai (« Michel Wieviorka répond à ses détracteurs : c'est le degré zéro de la vie intellectuelle »). Le second a été publié



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 140 03/09/2023 11:40:04

dans le magazine de la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme, la LICRA, intitulé *Droit de vivre*, *DDV*, à la même époque. Il a très vite été retiré après que j'aie souligné qu'il fleurait l'antisémitisme inconscient. Pauvre LICRA, dont la revue qui se voudrait de référence commence par inclure un texte qui fait penser au bréviaire antisémite de la haine, avec une comparaison où il est question à mon sujet de chauve-souris, comme dans les années 1930 dans les dessins du *Stürmer*, article qui a disparu du magazine sans le moindre regret, la moindre excuse, permettant à sa rédaction de se débarrasser du même coup du droit de réponse qu'il lui a bien fallu m'accorder ! Pendant ce temps, l'agrégée de philosophie – oui, oui ! – qui me compare à une chauve-souris, Isabelle de Mecquenem, continue d'assurer diverses responsabilités dans les dispositifs officiels que le pouvoir d'Emmanuel Macron a mis en place pour promouvoir la laïcité.

L'historienne de la psychanalyse Élisabeth Roudinesco, rendant compte d'un colloque à la Sorbonne le 6 janvier 2022 où des sommets de bêtise et de ressentiment ont été atteints par certains de ces « républicanistes », a remis à leur place ces idéologues aussi médiocres qu'agressifs[96]. Elle a aussi été la première à signaler publiquement l'antisémitisme inconscient d'Isabelle de Mecquenem.

Dans l'ensemble, le « républicanisme », qu'il soit ou non porté par des Juifs, le plus souvent alors de droite et d'extrême droite, est associé à la hantise de l'islam, et il semble bien qu'il n'est pour lui de bon Juif qu'inscrit dans la lutte contre cette religion. Tout ceci occupe une place non négligeable dans le débat public et, en ce qui concerne les Juifs



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 141 03/09/2023 11:40:05

de France, contribue à bâtir un espace qui n'a plus rien à voir avec les espoirs et les joies de l'époque antérieure. Un espace où la méfiance et la haine détruisent l'empathie, la bienveillance, mais aussi le dialogue, et où l'humour, quand il existe, ne peut plus contribuer à souder des communautés intellectuelles et politiques autant en elles-mêmes qu'avec d'autres. Ce climat ne permet plus d'établir des ponts, des connivences, de la compréhension, en plus de la compassion. L'invective, la négation de l'altérité, les logiques de rupture, voire la violence l'emportent. L'histoire juive, l'histoire des Juifs se fait alors sans les « histoires juives ».

Analyser ces évolutions, ce n'est pas s'éloigner de l'objet de ce livre. C'est expliquer en quoi cet humour trouve moins qu'hier les conditions favorables à son expression la plus large. Des « histoires juives » continuent certes à circuler, et les réseaux sociaux leur assurent une réelle diffusion. Mais alors, souvent, elles se confondent avec d'autres histoires qui confinent à l'antisémitisme, ou l'autorisent : les raconter sur un mode virtuel relève en effet d'un autre fonctionnement et n'a pas les mêmes effets que le spectacle, les médias classiques ou le cinéma, sans parler bien entendu de la rencontre et des liens interpersonnels.

Ainsi, il existe bien des similitudes entre les évolutions en France, et aux États-Unis. N'en déduisons pas trop vite pour autant, comme souvent dans la vie politique française, qu'une logique d'importation se serait une fois de plus manifestée, les Français empruntant aux Américains leurs problématiques, leurs catégories de pensée, leurs débats. Il existe bien sûr des voies d'échange d'une rive à l'autre de l'Atlantique, et celles-ci ne sont d'ailleurs pas à sens



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 142 03/09/2023 11:40:05

unique : l'alt-right américaine, par exemple, est très friande de la thèse de Renaud Camus sur le « grand remplacement ». Nous exportons aussi !

Aussi bien l'histoire nationale que la structure sociale et la culture politique des deux pays diffèrent considérablement : la question de l'islam en France n'est pas l'équivalent de la question noire aux États-Unis ; le modèle républicain français est une spécificité qui n'a pas sa pareille outre-Atlantique, même si, dans les deux cas, on observe une forte poussée des identités. La France a été une grande puissance coloniale, ce qui n'est pas le cas des États-Unis, dont l'hégémonie mondiale s'est jouée pour l'essentiel autrement que par la voie de la colonisation, et où la question coloniale est avant tout la question noire, liée à la traite négrière, à l'esclavage et au racisme.

Mais pour comprendre les évolutions de l'impact des « histoires juives », on peut néanmoins évoquer deux aspects communs, certainement décisifs, l'un touchant au passé, avec le génocide perpétré par les nazis, l'autre géopolitique, renvoyant à l'État d'Israël. L'un et l'autre nous invitent à penser global, dans le temps et dans l'espace, et à ne pas nous enfermer dans l'analyse de chaque expérience nationale, indépendamment de toute autre, ni même à nous limiter à leur comparaison.

Il y a d'abord le poids de la Shoah, au cœur de l'ère des victimes, qui est aussi l'ère de la mémoire et du témoin. Ce poids, qui rappelle les souffrances historiques des Juifs d'Europe, et leur destruction lors de la Seconde Guerre mondiale, affecte de façon différente les deux pays, mais avec de fortes similitudes. Dans les deux cas, il me semble



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 143 03/09/2023 11:40:05

que la Shoah est appelée à peser de moins en moins, et en tout cas autrement que jusqu'ici, parce que le génocide s'éloigne dans le temps, que d'autres tragédies historiques mobilisent l'attention des contemporains. Surtout, l'évocation de la Shoah n'apporte pas les éléments positifs d'une culture, elle est en elle-même peu mobilisatrice une fois rappelés les horreurs, le mal et ce qui a été détruit. Or l'empathie qu'autorisent les « histoires juives » a besoin d'éléments autres que victimaires, elle exige aussi un apport autre que « lacrymal » à la vie collective, des idées, des façons nouvelles ou différentes de voir le monde, en même temps qu'elle a besoin de se référer au drame vécu par les Juifs – la Shoah qui perd aujourd'hui de son importance relative. Ce qui était pour beaucoup la découverte bouleversante de la barbarie nazie, dans les années 1970, a en effet perdu une part de sa charge de totale nouveauté.

Il y a ensuite, et surtout, la question d'Israël, et de la relation de cet État et de son gouvernement avec la diaspora. Les États-Unis, avec quelque cinq millions de Juifs, et la France, avec dix fois moins, sont les deux principaux pays où existe une présence juive, mais après Israël, qui compte en 2022 une population totale de 9,6 millions de personnes, à 75 % juive, dont environ 8, 7 millions de résidents.

Le moment est venu d'envisager l'existence de cet État et le fonctionnement de sa société à la lumière des « histoires juives », et plutôt, on le verra, à celle de leur quasi-absence en Israël. Mais avant de passer à cet examen, il faut indiquer que le caractère global de ce qui vient d'être analysé pour la France et les États-Unis, avec une phase d'ouverture (en gros, les trente dernières années du XX^e siècle) suivie d'une



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 144 03/09/2023 11:40:05

autre de fermeture, dans laquelle nous vivons aujourd'hui, est confirmé quand on envisage d'autres pays qui comptent une population juive, même bien moindre. Le cas de la Pologne peut illustrer cette remarque.

Avant-guerre, ce pays comptait près de 3,3 millions de Juifs. Aujourd'hui, il n'y en a plus guère que quelques milliers. Un nationalisme puissant, un catholicisme hégémonique y ont longtemps nourri un antijudaïsme que le communisme d'après-guerre n'a certainement pas affaibli. Mais dans le contexte de la crise, puis de la fin du communisme « réel », à partir de la fin des années 1970, une embellie a accompagné le développement d'un climat inédit, fait de davantage de compréhension et d'écoute. La « Table ronde » de 1989 a été une étape décisive de l'entrée du pays dans la démocratie, et cela s'est constaté aussi au sujet de la gestion du passé. Dans les années 1990, plusieurs sondages d'opinion indiquent en effet une chute sensible des indicateurs de l'antisémitisme. À la fin de cette phase d'ouverture, il a été décidé, entre autres initiatives culturelles et mémorielles rappelant le passé juif du pays, de créer le musée de l'Histoire des Juifs de Pologne, qui a été inauguré à Varsovie le 19 avril 2013 sur l'emplacement de l'ancien ghetto, en pleine commémoration du soixante-dixième anniversaire de son soulèvement.

Une nouvelle historiographie a pu se déployer en Pologne, établissant sur la base de faits avérés la façon dont des Polonais non-juifs, durant la guerre, sous les occupations soviétique et surtout nazie se sont comportés avec les Juifs et ont pu participer à la Shoah. Mais aujourd'hui, les travaux de Jan Gross, de Jan Grabowski, de Barbara Engelking et



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 145 03/09/2023 11:40:05

d'autres historiens qui portent sur cette question font l'objet de campagnes d'extrême droite violentes, autorisées voire orchestrées par un pouvoir polonais lui-même droitier et illibéral. Leurs interventions, et pas seulement en Pologne, par exemple dans des colloques ou lors de conférences, sont interrompues violemment, et ils sont visés par des attaques incessantes leur reprochant de salir la mémoire nationale, de trahir la nation, de promouvoir une vision orientée et fausse du passé, de faire porter aux Polonais la responsabilité d'un génocide qui fut l'œuvre des Allemands, alors qu'ils font œuvre d'historiens soucieux d'établir les faits avec rigueur. Le thème d'éventuelles demandes de restitution de biens spoliés à l'époque de la guerre puis du communisme est brûlant : les Juifs ne sont-ils pas les « hyènes de l'Holocauste » – une formule faisant penser aux accusations de « Shoah business » qui ont prospéré aux États-Unis à l'occasion de la publication du livre de Norman G. Finkelstein, *L'Industrie de l'Holocauste*[97] ? D'archaïques accusations de meurtres rituels et de déicide refont surface, les sondages d'opinion indiquent un net revirement antisémite par rapport à la période antérieure. Votée à l'unanimité par le Parlement, une loi qui date de 2018 interdit de parler de « camps de la mort polonais » et d'accuser « publiquement et contrairement aux faits la nation ou l'État polonais de responsabilité ou de complicité dans les crimes nazis commis par le Troisième Reich, ou de tout autre crime de guerre, crimes contre l'humanité ou crimes contre la paix ». Bref, la loi interdit de faire de l'histoire. Ce patriotisme exacerbé exerce des effets en profondeur, notamment dans l'enseignement. L'heure n'est plus à la moindre empathie pour les Juifs.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 146 03/09/2023 11:40:05

Ainsi, en Pologne comme en France et aux États-Unis, selon des modalités certes spécifiques, et plus tardives, l'intolérance, la haine et l'opprobre se ravivent vis-à-vis des Juifs en l'occurrence depuis le milieu des années 2010, après une phase d'ouverture, et ce au détriment du travail des historiens, de la vérité et de la démocratie.

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 147 03/09/2023 11:40:05

# 10

# Et Israël ?

Un jour, mon père se rend en Israël et en revient heureux. Il a eu diverses occasions d'y parler yiddish. Un épisode suscite son hilarité. Il est monté dans un taxi dont le chauffeur parlait yiddish et s'est montré particulièrement loquace, se plaignant :

*— Je travaille vingt-quatre heures sur 24, sept jours par semaine, cinquante-deux semaines par an, mais la vie est devenue trop chère. Jusqu'ici, j'ai réussi à m'en sortir, mais je vais finir par ne plus y arriver !*

*— Et comment faites-vous ? demande mon père.*

*— C'est très simple. Je me lève une heure plus tôt chaque matin.*

À première vue, cette séquence n'a rien de spécialement juif, ni d'israélien, elle aurait pu survenir dans n'importe quelle ville du monde. D'ailleurs, il y a trente ou quarante ans, on rencontrait parfois encore des chauffeurs de taxi new-yorkais parlant yiddish. L'humour juif se dissout-il ici entièrement dans l'universel ? En fait, pas complètement :



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 148 03/09/2023 11:40:05

cette histoire reste juive en raison de la façon dont le chauffeur joue avec l'absurde pour retomber sur ses pieds. Mais on est à la limite de l'« histoire juive » telle que je l'ai définie, tant cette judéité avec son rapport à l'absurde est ténue, perceptible uniquement par ceux qui ont déjà baigné dans l'humour qu'elle véhicule.

Les « histoires juives » prennent rarement Israël pour décor, et ce pays ne semble guère en produire. Elles ne correspondent pas vraiment à sa culture. Voici qui nous interpelle et appelle l'examen, en plus de ce qui se joue au sein de l'État hébreu, de ce qui est une relation entre les deux espaces de la vie juive : cet État, et la diaspora.

### *Une démocratie devenant illibérale ?*

Qu'il s'agisse de la France ou de l'Amérique, le rapport de la diaspora à Israël est complexe, diversifié et susceptible, on l'a vu, de varier dans le temps, y compris pour une même personne. Il présente des dimensions géopolitiques, il est fait, pour les Juifs de diaspora, d'interactions entre leur appartenance citoyenne à un pays – le dedans, américain ou français – et le lien à un autre État – le dehors que constitue Israël. Et il est aussi interne, il pèse lourdement sur les représentations et les débats qui animent chacune des deux sociétés en leur sein. Ainsi, tout ce qui touche à Israël peut transparaître dans les relations des Juifs avec les Noirs aux États-Unis, et avec les descendants de migrants venus de pays du monde arabo-musulman en France – ce qui n'exclut pas qu'il puisse s'agir également des relations des Juifs



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 149 03/09/2023 11:40:05

américains avec les Arabes et les musulmans aux États-Unis, ou entre Juifs et Noirs en France.

Pendant un bon tiers de siècle, après sa création en 1948, Israël était plutôt bien perçu dans l'ensemble dans les deux pays. Mais depuis le début des années 1980 et plus précisément avec l'opération militaire au Liban en 1982, la mal nommée « Paix en Galilée », la politique israélienne, désastreuse pour l'image de l'État hébreu, a poussé à la radicalisation des positions, incitant les uns et les autres à prendre parti par rapport à cette politique, et non pas tant en s'affirmant comme diaspora, ou en référence à une diaspora autonome. L'existence de l'État d'Israël, et à partir de là les attentes de ses gouvernements, surtout dans les années récentes, impliquent le postulat et tentent d'imposer l'image et l'idée d'un seul et unique peuple dont la composante diasporique devrait nécessairement s'aligner sur Israël.

Cela génère d'autant plus de tensions et de ruptures que cette politique n'a rien réglé de la question palestinienne et laisse de moins en moins entrevoir de réelles possibilités de résolution juste et durable. Les perspectives de paix réelle et de construction de deux États, israélien et palestinien, se sont éloignées depuis l'échec des accords d'Oslo, signés le 13 septembre 1993 à Washington, et l'assassinat d'Yitzhak Rabin, qui les incarnait encore, le 4 novembre 1995.

Aujourd'hui, Israël fait partie des démocraties en passe de devenir illibérales. Dressons d'abord rapidement le tableau qui inquiète et désole bien des Juifs de la diaspora. En Israël, le nationalisme associé à la religion est au pouvoir, l'un et l'autre dans leurs aspects les plus extrémistes, souvent racistes, homophobes et misogynes. Ils tendent



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 150 03/09/2023 11:40:05

à anéantir l'État de droit. Le pays, sous la houlette de Benyamin Netanyahou, sur qui pèsent par ailleurs de fortes accusations de corruption, s'est considérablement éloigné de ses principes fondateurs. Une législation au service de l'autoritarisme affaiblit toute opposition de gauche, réduit les droits des Arabes israéliens ; l'indépendance du pouvoir judiciaire est mise en cause, la Cour suprême est menacée de perdre toute importance. Les sionistes religieux ont le vent en poupe dans leur logique d'occupation des territoires palestiniens, tenus par eux pour leur héritage divin, au point que l'hypothèse d'un État théocratique n'est pas à exclure.

L'image de l'État hébreu sort de ce premier constat plus que jamais détériorée, y compris dans des milieux juifs de la diaspora qui y étaient jusque-là acquis, « l'idéal de la démocratie est menacé » dans ce pays, écrivent des éditorialistes du *New York Times*[98].

Mais le tableau doit être complété du fait de l'existence de forces de progrès qui manifestent et résistent, en Israël au premier chef, aux dérives illibérales du pouvoir. Les protestations, qui peuvent mobiliser plus de dizaines de milliers de personnes, témoignent d'une opposition réelle et déterminée : les projets du gouvernement se heurtent à des dynamiques en sens inverse. La contestation inclut des démocrates, bien sûr, et parmi eux des militaires et des réservistes, mais aussi des acteurs économiques, entrepreneurs du *high-tech* en particulier, soucieux des perspectives financières du pays eu égard à leur propre liberté d'action. Tout comme la politique de Netanyahou, la protestation démocratique a elle aussi ses répercussions dans d'autres pays, et tout d'abord aux États-Unis, où elle est puissante. En



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 151 03/09/2023 11:40:05

France, elle l'est moins, sans être inexistante pour autant. Ainsi, je fais partie des signataires d'une tribune de soutien au mouvement démocratique en Israël[99]. À l'heure où j'écris, le mouvement des démocrates en Israël a fait hésiter le pouvoir, qui a différé un temps ses projets de subordination de la Cour suprême à ses propres décisions, avant de les relancer. Tout ceci pèse lourdement non seulement sur la vie interne du pays, mais aussi sur les jeux géopolitiques régionaux et sur ses relations avec les États-Unis, de façon préoccupante pour Israël.

Finalement, dans ce tableau contrasté, et dont nul ne peut réellement prédire les évolutions, l'existence même de cette résistance pourrait aussi à terme déboucher sur une crise profonde et, prévoient certains observateurs, éventuellement violente – le terrorisme et même le spectre de la guerre civile sont parfois évoqués, ainsi que de graves tensions internationales susceptibles de mettre en cause sinon les accords dits d'Abraham (traités de paix signés en 2020 par Israël, les Émirats arabes unis, Bahreïn, puis le Soudan et le Maroc), du moins l'image et la diplomatie d'Israël dans divers pays.

Toujours est-il que, dans ces conditions, il devient difficile, en diaspora, de mettre en avant une identification inconditionnelle au gouvernement de l'État d'Israël, d'autant qu'en même temps, ceux qui promeuvent sans nuance l'équation « antisionisme = antisémitisme » s'exposent à de vives critiques et oppositions : que font ces soutiens inébranlables du pouvoir israélien actuel de la démocratie, de l'État de droit, du refus de la corruption, de la reconnaissance des Palestiniens ? Ne soutiennent-ils pas un autoritarisme



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 152 03/09/2023 11:40:05

ou un extrémisme conjuguant ultranationalisme et ultra-orthodoxie, comme dit le politologue Samy Cohen[100] ?

*Des identifications houleuses et douloureuses*

Les termes du débat sortent de la situation présente singulièrement appauvris et les positions des uns et des autres, raidies. Si nombre de Juifs, en diaspora, sont heurtés par cette évolution d'Israël, la pression est forte, de la part de certains autres, pour l'entériner, et dès lors laisser entendre avec plus d'énergie que jamais qu'il n'y a d'autre choix que de considérer que l'antisémitisme et l'antisionisme ne font qu'un. Entre ceux qui en appellent au soutien à Israël, quitte à endosser les dérives illibérales de son gouvernement, et ceux qui ne peuvent pas, ou plus, les accepter, il se creuse un fossé de plus en plus profond. Et entre ces deux positions extrêmes, il est difficile de résister au déchirement, et de faire entendre et de maintenir des positions distinguant nettement le gouvernement et le pays. Il n'est pas facile de soutenir la démocratie et le refus de l'illibéralisme tout en combattant la haine d'Israël. L'association de la diaspora et de l'État hébreu devient problématique pour de nombreux Juifs, et il en est ainsi pour un de ses aspects, le sionisme.

En plus de proposer une vision simpliste de la situation présente, le propos sur le sionisme est souvent oublieux de l'histoire, et pas seulement. Avant la naissance de l'État d'Israël, des voix politiques et religieuses, au sein de la diaspora, refusaient le sionisme – j'en sais quelque chose, puisque le Bund cher à mes parents et à leurs amis faisait



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 153 03/09/2023 11:40:05

partie de ceux qui allaient dans ce sens, et qu'il a été créé en 1897, la même année où se tenait le premier Congrès sioniste, à Bâle, et en opposition avec lui. Par ailleurs, après 1948, des voix antisémites se sont montrées plus ou moins favorables à l'État hébreu, politiques, comme en France Pierre Boutang, Jean Madiran, l'avocat Jean-Louis Tixier-Vignancour ou le général Lecomte, et religieuses, on le voit aujourd'hui encore avec le soutien à Israël d'importants représentants d'Églises évangélistes américaines. On peut être antisémite, et sioniste.

Les dérives illibérales d'Israël inquiètent bien des Juifs autant en France qu'aux États-Unis. Conséquence, mineure certes, mais signe des temps qui nous intéresse ici plus particulièrement : elles contribuent à l'évidence à l'épuisement du genre que constituent les « histoires juives », tel que nous l'avons envisagé ici – des récits drôles qui peuvent être narrés et entendus par des non-Juifs sans flatter le moins du monde l'antisémitisme. Qui a envie de rire et de sourire avec bienveillance des Juifs avec en arrière-plan le contexte international préoccupant qui vient d'être dessiné ? Qui peut faire abstraction aujourd'hui de la vie politique et géopolitique telle qu'elle se joue en Israël, et en appeler par l'humour à la bienveillance et à la compréhension ? Les « histoires juives » ne risquent-elles pas d'être inaudibles, sauf à être interprétées de manière qui en distord l'esprit initial, et à apparaître comme bien plus proches de l'antisémitisme qu'avant ?

La question se pose pour la diaspora juive, aux États-Unis et en France. Et elle nous met en face d'un constat que j'aurais peut-être dû dresser plus tôt, car il vaut pour l'État hébreu dès sa naissance : autant l'espace des « histoires



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 154 03/09/2023 11:40:05

juives », autant les conditions qui leur sont favorables doivent beaucoup à la façon dont les opinions dans ces pays, chez leurs habitants en général comme parmi les Juifs, évaluent Israël, son existence, sa vie politique, ses combats, autant, étonnamment, ce pays, ses habitants, ses figures culturelles, sociales, religieuses ou autres sont généralement absents du contenu de ces histoires. Il se raconte évidemment bien des histoires drôles en Israël et, dans son *Que sais-je ?*, Joseph Klatzmann consacre une vingtaine de pages à l'humour israélien[101]. Mais l'autodérision n'en est pas la première caractéristique, et l'humour vise fréquemment un groupe particulier de Juifs, les Marocains, les Iraniens par exemple, un peu à la manière dont circulaient les « histoires belges » dans la France des années 1980 et 1990. Ceux qui les racontent n'ont pas à se demander si un public non juif les appréciera : elles ne sont pas destinées à d'autres qu'aux Juifs israéliens. On imagine mal une audience conséquente parmi les Arabes du pays, qui sont une minorité alors que les Juifs sont majoritaires.

Israël n'entre pas dans l'univers diasporique des « histoires juives » ; le peuple, les communautés, les personnes qui y vivent non plus, sinon rarement et accessoirement. Or ces histoires, au sens adopté dans ce livre, doivent impérativement être audibles avec compréhension par des non-Juifs. Elles ne valent en réalité qu'en diaspora et pour elle, car elles sont fondées sur l'hypothèse d'une empathie entre Juifs et non-Juifs, sur l'image d'une coexistence sinon harmonieuse, du moins tolérante et surtout démocratique. Et si l'on considère, comme moi, qu'elles disent, ou ont dit, quelque chose de la judéité, alors il faut admettre qu'elles soulignent



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 155 03/09/2023 11:40:05

l'existence d'une distance qui risque de se creuser au sein du peuple juif, entre Israël et ceux qui n'y vivent pas.

Cette distance n'empêche évidemment pas les questionnements sur le système que peuvent constituer Israël et la diaspora. En 1965, déjà, Georges Friedmann s'interrogeait sur ce que signifie l'idée de peuple juif à partir du moment où l'expérience d'Israël pouvait sembler mettre en cause l'essentiel de ce qui l'avait fait jusque-là[102]. Ce sociologue qui a joué un rôle décisif dans la reconstruction des sciences sociales en France après la Seconde Guerre mondiale, autour notamment des recherches sur le travail, et qui a mis le pied à l'étrier, entre autres, à de hautes figures de la génération suivante, tels Alain Touraine, Edgar Morin et Michel Crozier, aimait se rendre en Israël, il s'y sentait bien. Cela ne l'a pas empêché de penser de ce pays qu'il préfigurait peut-être plus la naissance d'une nation nouvelle, moderne, que la poursuite de l'existence d'un peuple juif où s'associent la diaspora et le jeune État : « Le peuple juif disparaît et cède la place à la nation israélienne[103]. »

Selon une autre logique, et à peu près à la même époque, Vladimir Jankélévitch insistait sur l'idée d'une tension « entre cet État comme tous les autres et cependant pas tout à fait comme les autres, et ce fait sans précédent d'une dissémination qui est laissée en dehors, qui sans doute ne sera jamais tout à fait résorbée […]. Cette situation de tension […] est la source d'un débat fécond[104] ».

Le problème est qu'aujourd'hui, Israël n'est pas un État « pas tout à fait comme les autres ». Il pourrait à bien des égards devenir un État pire que d'autres si les dérives droitières et théocratiques devaient perdurer, obligeant les Juifs



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 156 03/09/2023 11:40:05

de la diaspora à choisir, selon le triptyque proposé par Albert O. Hirschman dans un livre classique, *Défection et prise de parole*[105] : prendre leurs distances par rapport à lui, ou bien protester, ou encore promouvoir une identification inconditionnelle. Il devient difficile, coûteux et douloureux pour les Juifs qui s'identifient aux valeurs et aux promesses fondatrices de l'État d'Israël de l'aimer comme a pu le faire Georges Friedmann, mais il ne leur est pas davantage possible d'oublier qu'il s'agit d'un État juif et de s'en désolidariser. Pour la diaspora, la relation à Israël est lourde d'inquiétudes diverses, et contradictoire, sauf à trancher et à accepter ou bien de devenir orphelin d'une partie de sa judéité, ou bien d'entériner sans nuance ni recul des orientations devenant théocratiques et d'extrême droite. Jusqu'à présent, la situation était tenable, elle pouvait, comme disait Jankélévitch, relever d'une « polarité vivifiante qui électrise la conscience juive[106] ». Mais la tension ne demeurera supportable, électrisant la conscience juive, que si cessent les dérives et que l'opposition démocratique au pouvoir actuel, en Israël comme en diaspora, obtient des résultats tangibles.

Nous pouvons maintenant revenir au déclin relatif – provisoire ? – des « histoires juives ». Il doit beaucoup non seulement aux évolutions propres au fonctionnement des sociétés où vit la diaspora, mais aussi à l'impact de la trajectoire contemporaine de l'État hébreu. Il constitue en ce sens un phénomène global.

Pour que de telles histoires prospèrent, il a fallu, je pense l'avoir montré, qu'elles fassent sens à la fois à l'échelle internationale, et dans des cadres nationaux. Elles ont ainsi trouvé leur place dans des contextes historiques donnés, où



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 157 03/09/2023 11:40:05

elles ont pu disposer d'un large espace dans les années 1970-2000. Elles plaisaient alors parce que les Juifs y étaient perçus et se percevaient souvent eux-mêmes comme appartenant à une société culturellement diversifiée, qu'ils étaient en contact avec d'autres groupes et fonctionnaient sur un pied d'égalité civique et politique avec au moins certains d'entre eux, aux États-Unis et en France. Or en Israël, le seul groupe significatif qui ne soit pas juif est constitué par les Arabes palestiniens, et on n'imagine vraiment pas qu'il puisse se divertir avec des « histoires juives ».

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 158 03/09/2023 11:40:05

CONCLUSION

# LA DERNIÈRE HISTOIRE JUIVE

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 159 03/09/2023 11:40:05

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 160 03/09/2023 11:40:05

En 2005, comme chaque année entre 2002 et 2020, je préside les Entretiens d'Auxerre, un colloque annuel de deux jours, cette fois-ci sur le thème « Disposer de la vie, disposer de la mort ». Y participent, entre autres, Henri Atlan, Jean-Claude Ameisen, Régis Aubry, Philippe Bataille, Philippe Lazar, Gaëtan Gorce, Dominique Bromberger, et il y est question de fin de vie, de religion, d'éthique.

## *La vie, la mort*

À table, entre deux séances, l'un d'entre nous – je crois me souvenir que c'est Henri Atlan, un grand savant, à son aise aussi bien pour parler de Spinoza que de biologie, comme connaisseur du Talmud que comme théoricien de la complexité et de l'organisation du vivant – revient sur les échanges que nous avons pu avoir en séance et raconte l'histoire suivante.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 161 03/09/2023 11:40:05

*Un prêtre, un pasteur et un rabbin se demandent quand commence la vie.*

*— Pour nous, catholiques, déclare le prêtre, c'est très simple : la vie commence dès la conception, quand un spermatozoïde et un ovule se rencontrent.*

*— Pour nous, protestants, dit le pasteur, c'est différent. La vie commence quand il y a début d'embryon, c'est-à-dire seize ou trente-deux cellules.*

*— Pour nous, les Juifs, réplique le rabbin, c'est encore autre chose. La vie commence quand le chien est mort et que les enfants sont partis.*

Le rabbin, dans cette histoire, est du côté de la vraie vie, pas des spéculations éthiques, scientifiques ou métaphysiques où les autres protagonistes se situent. Ce n'est pas tant une figure religieuse en tant que telle qui s'exprime, mais un Juif, ce qui nous rappelle que l'adjectif, ou le nom, renvoient à un peuple, une nation et/ou une religion, ce qui n'est pas le cas avec les catholiques ou les protestants. D'ailleurs, on met une majuscule au nom « Juif » lorsqu'il désigne l'appartenance au peuple ou à la nation, on n'en met pas s'il s'agit de religion. Et quand il s'exprime comme appartenant à une tradition, un peuple ou une nation, comme ici, le rabbin représente une sorte de vérité concrète, qui a valeur universelle – il n'est évidemment pas besoin d'être juif pour être sensible à la conception de la vie qu'il propose.

L'histoire du commencement de la vie pourrait donner à penser que l'humour qu'elle véhicule témoigne d'une double dissolution du judaïsme, ou de la judéité : le reli-



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 162 03/09/2023 11:40:05

gieux, le sacré semblent s'effacer, alors même qu'ils sont portés en principe par un rabbin, et la communauté juive se dilue tout autant dans le récit, peuple, nation, groupe minoritaire, puisque ce qu'il en est de la vie, du chien, des enfants, est ici le lot possible de tous, Juifs et non-Juifs. Il n'y a plus qu'à chercher ailleurs ce qui fait que l'on puisse se tenir pour juif, irréductiblement, si l'on se sent concerné par l'éventualité de cette double dissolution, une hypothèse qui me hante. Ce n'est pas le cas pour qui se définit par la religion ou par un lien fort avec l'État d'Israël.

Et puisqu'il est question ici de fin de vie, je me permets, moi, d'évoquer, doux-amer, triste et amusé, le souvenir d'un ami de mes parents, Perelmutter, un homme toujours enjoué, chaleureux, qui je crois travaillait dans le *schmattès*, à moins que ce ne soit dans la maroquinerie. Il avait une expression favorite, qui lui servait notamment chaque fois qu'il buvait du thé, le dimanche après-midi en famille et avec ses amis : « Ce thé m'a sauvé la vie. »

Un dimanche, donc, il arrive chez lui un peu fatigué, il avait travaillé, son épouse lui sert un *glus tei*, un « verre de thé », comme à l'accoutumée, il le boit, déclare « Ce thé m'a sauvé la vie » et s'effondre, raide mort. Ce type de mort, m'a dit un jour un rabbin, c'est « le baiser de Dieu ». J'ai entendu cette histoire une bonne dizaine de fois, toujours avec une sorte de tendresse pour ceux qui ont connu le vieux Perelmutter, si jovial – façon aussi de tenir le tragique à distance.

Il y a dans la famille inépuisable des histoires où se côtoient un rabbin et d'autres leaders religieux une dimension qui mérite d'être soulignée : les représentants des grandes religions classiques – jusque dans les années 2000, l'islam n'y



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 163 03/09/2023 11:40:05

avait pas encore sa place en France – discutent ensemble, en bonne entente, ils échangent, se parlent, s'écoutent, se comprennent. Et même si un pas de côté permet de saisir ce qui distingue le rabbin, et qui fait le sel de l'histoire, il existe entre eux une compréhension, une proximité qui est récente. Entre protestants et catholiques, il y a eu par le passé les guerres de religion, des persécutions, des massacres, dont celui de la Saint-Barthélemy ; et s'il est vrai qu'il y a eu des Juifs de cour tout à fait acceptés par des pouvoirs chrétiens, et des périodes historiques relativement conviviales, sortes d'âges d'or qu'il ne faudrait pas mythifier, durant des siècles la haine des Juifs a surtout été consubstantielle au christianisme, jusqu'au concile Vatican II des années 1960. Et voici qu'un prêtre, un pasteur et un rabbin prennent plaisir à échanger leurs réflexions sur une grande question religieuse et éthique ou morale. Les temps ont bien changé.

Depuis plusieurs années, je m'intéresse, en tant que personne privée, en citoyen et en sociologue, à la fin de vie et au grand âge. Avant même la parution du livre à succès du journaliste Victor Castanet *Les Fossoyeurs. Révélations sur le système qui maltraite nos aînés*[107], j'ai eu conscience des dérives et parfois même des horreurs qui pouvaient se jouer dans les Ehpad : j'ai vu comment ma propre mère, dans un établissement parisien qui n'était certainement pas le pire, a été presque coupée de tout quand elle a été infectée par le virus du Covid-19, et surtout durant le confinement imposé par la situation sanitaire. À peine de temps en temps quelqu'un passait-il, aide-soignante ou autre, déposer un plateau-repas ou un médicament, masqué, ne s'attardant pas une seconde de trop dans sa chambre.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 164 03/09/2023 11:40:05

Dans ce contexte, j'ai rejoint une association s'intéressant au grand âge, où mon amie Véronique Fournier, cardiologue, pionnière de l'éthique clinique, me demandait d'intervenir comme sociologue : dès la première rencontre en juin 2021, en quelques minutes, on m'y a fait comprendre que dans ce groupe ma parole valait certes parce qu'elle était celle d'un chercheur, mais surtout parce que je m'associais de facto à cette mobilisation de « vieux », comme tel.

Nous avons fait, nous faisons ensemble de belles choses, et j'ai accompagné en particulier la création du CNaV, le Conseil national autoproclamé de la vieillesse, dont la presse nationale a parlé. Ariane Mnouchkine a accueilli ses premières manifestations dans son théâtre du Soleil à la Cartoucherie de Vincennes.

Autant dire, une fois de plus, que l'exigence de la « neutralité axiologique » qui m'agace tant et dont se gargarisent quelques esprits faux et donneurs de leçons n'est vraiment pas la bonne entrée si l'on veut comprendre le pourquoi et le comment de mes activités de recherche – la Mutuelle générale de l'Éducation nationale en particulier, la MGEN, soutient mon programme sur la fin de vie.

En novembre 2022, j'ai demandé et obtenu de pouvoir suivre comme sociologue, et donc en observateur, les travaux, qui relèvent de la démocratie délibérative, que menait la Convention sur la fin de vie voulue par le chef de l'État.

Elle se tient au Conseil économique, social et environnemental, le CESE, qui l'organise. Quelque cent quatre-vingts citoyens tirés au sort réfléchissent au cadre actuel de la fin de vie, et aux possibilités de l'améliorer, y compris d'un point de vue juridique. Les échanges sont complexes,



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 165 03/09/2023 11:40:05

structurés avant tout, en tout cas au départ, par l'opposition entre deux points de vue : l'un, hostile à tout ce qui pourrait s'apparenter au suicide assisté et à l'euthanasie, ne veut entendre parler que de soins palliatifs, l'autre au contraire est désireux de modifier la loi Claeys-Leonetti pour permettre une aide active à la fin de vie. Parmi les protagonistes du débat, les religions sont au premier plan, et le vendredi 16 décembre 2022 à 14 h 30, la Convention se prépare à entendre le témoignage de six de leurs représentants, et non des moindres : Antony Boussemart (coprésident de l'Union bouddhiste de France), Haïm Korsia (grand rabbin de France), Laurent Ulrich (archevêque de Paris), Chems-Eddine Hafiz (recteur de la Grande Mosquée de Paris), Christian Krieger (président de la Fédération protestante de France) et Marc Alric (évêque orthodoxe romain de Neamt).

À 14 heures, je suis dans le grand hall du CESE quand ils arrivent à peu près en même temps. Il se trouve que je connais quelque peu le grand rabbin, ainsi que le recteur. Ils sont presque tous là, ensemble, je les salue et partage un moment avec eux.

Nous devisons cordialement. À l'évidence, ils s'entendent fort bien et s'accordent sur les mêmes orientations en ce qui concerne la fin de vie : oui aux soins palliatifs, non au suicide assisté et à l'euthanasie. Comme le climat est détendu, je demande au grand rabbin si je peux raconter l'histoire d'Henri Atlan sur le commencement de la vie, qu'il connaît me dit-il. Oui, bien sûr, et à peine ai-je terminé que le pasteur (si je ne me trompe) fait remarquer que la réponse du rabbin dans cette histoire devrait inclure la belle-mère, outre



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 166 03/09/2023 11:40:05

les enfants et le chien, ce qui est le cas dans la variante qu'il connaît. Le grand rabbin Korsia propose alors de raconter une autre histoire : la voici, avec mes mots, j'ai peut-être quelque peu distordu son récit, mais à peine – les « histoires juives » sont faites pour être parlées, et chaque narrateur y imprime sa patte.

*La dernière histoire juive*

*La scène se passe dans une ville lointaine. Dans ce qui a tout d'un bouge, quatre personnes jouent aux cartes, pour de l'argent : le prêtre, le pasteur, l'imam et le rabbin. Une odeur flotte dans l'atmosphère, et ce qu'ils fument n'est assurément pas du tabac, ou pas seulement. Soudain, la police fait irruption dans la pièce.*

*— Messieurs, vous êtes une honte pour notre ville, les interpelle le chef de la police. Vous devriez incarner les plus hautes valeurs, et je vous trouve en train de jouer aux cartes, de fumer, que sais-je ?… Et en plus vous jouez pour de l'argent !*

*Les religieux démentent énergiquement jouer pour de l'argent, mais le chef de la police ne les croit pas. Il s'adresse au prêtre :*

*— Jurez-moi solennellement, sur les Saintes Écritures, que vous ne jouez pas pour de l'argent.*

*— Oui, je le jure, cède le prêtre après avoir tenté l'esquive, et se trouvant finalement coincé.*

*— Vous aussi, jurez, ordonne le chef de la police au pasteur.*



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 167 03/09/2023 11:40:05

*Embarrassé, se tortillant, mais ne pouvant pas s'en sortir, le pasteur déclare :*

*— Oui, je le jure.*

*— À votre tour, jurez, exige le chef de la police de l'imam.*

*Celui-ci s'exécute après quelques vaines contorsions.*

*— C'est votre tour, jurez, dit enfin le chef de la police au rabbin.*

*— Mais enfin, répond celui-ci, vous ne croyez quand même pas que je joue tout seul pour de l'argent !*

Il est alors 14 h 30. Le moment est venu, pour les représentants des grandes religions, de se rendre dans l'amphithéâtre du CESE pour présenter leur position sur la fin de vie et répondre aux questions des citoyens.

Ainsi, marque peut-être de patience et de tolérance à mon encontre, des dignitaires religieux, parmi les plus hauts du pays, acceptent d'entendre apparemment sans sourciller un sociologue, puis surtout l'un d'eux, et entre eux, raconter des histoires plutôt séculières, qui devant un quelconque public pourraient apparaître sinon comme antireligieuses, du moins comme bien peu respectueuses. On est loin des temps et des lieux où le sacré et la distance qu'il impose sont la règle.

Celui qui va le plus loin, dans le récit de la partie de cartes, c'est le rabbin : il participe à la débauche, comme les trois autres, mais en plus, il évite par son intelligence d'avoir à se parjurer. Il y a là quelque chose de troublant.

Alors que, depuis les années 1970, nous sommes entrés dans l'ère des victimes, et que les Juifs en sont la première



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 168 03/09/2023 11:40:05

figure, paradigmatique, ici, le Juif est celui qui s'en sort plus habilement que les autres. Cette thématique fait écho à des histoires drôles qui s'avèrent être non pas vraiment des histoires juives, mais des blagues illustrant l'antisémitisme ou le révélant de façon critique, en montrant par exemple l'absurdité des stéréotypes relatifs à la capacité supposée des Juifs à toujours se sortir des situations difficiles, de façon intelligente et plus ou moins égoïste. En voici une par exemple, qui circulait à l'époque du déclin du communisme « réel », et qui m'a été racontée en Pologne, au début des années 1980, quand Solidarność par sa lutte préfigurait la fin du régime et annonçait celle du soviétisme.

*La scène se passe dans un contexte où les magasins sont vides, et où il faut faire des heures de queue pour obtenir le moindre aliment. La population du quartier vient d'être avisée qu'une cargaison de viande va arriver à la boucherie centrale, elle est invitée à s'y rendre. Par centaines, les habitants sont là, dès le petit matin, à attendre. Au bout de plusieurs heures, un haut-parleur annonce un retard et précise qu'il n'y aura pas assez de viande pour tout le monde. Les Juifs sont sommés de partir, ils s'en retournent chez eux. La nuit tombe.*

*Le lendemain matin, alors que la queue n'a pas bougé, le haut-parleur annonce que finalement la viande n'est pas arrivée, et qu'elle ne viendra pas. La population qui a attendu patiemment est encouragée à rentrer chez elle. Un constat circule alors et s'impose au sein de la foule, dans l'énervement des uns, et l'abattement des autres : une fois de plus, les Juifs s'en sont le mieux sortis.*



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 169 03/09/2023 11:40:05

Ceci appartient à un registre un peu particulier, puisque les Juifs y sont passifs. Ce n'est pas une histoire qui leur est hostile, c'est une histoire qui illustre de façon cocasse les mécanismes de la haine, la mauvaise foi. Ce récit est avant tout anticommuniste, ce qui relève d'un genre différent de celui des « histoires juives », car ne pouvant satisfaire qu'un public hostile à un pouvoir, un parti ou une idéologie communistes. Il rend compte d'un antisémitisme populaire, partagé par la foule, en même temps qu'il met en scène un pouvoir exécré.

Mais revenons au récit de la partie de cartes. La réponse du rabbin au policier mérite examen. Il a sinon de l'humour, du moins le sens de la repartie, la capacité d'affronter intelligemment une situation délicate, et cela le rend plutôt sympathique. Mais il a aussi un petit côté plutôt antipathique, puisqu'il laisse les autres, finalement, mentir devant Dieu. S'il est plus intelligent, et donc conforme à un stéréotype fréquent à propos des Juifs, c'est pour profiter seul de cette supériorité, sans générosité aucune.

C'est pourquoi cette blague se distingue des autres « histoires juives » que j'ai relatées jusqu'ici. Elle peut mettre mal à l'aise, car elle se rapproche quelque peu, sans effet suffisant de distanciation ou de diversion, des images qui assimilent les Juifs à la malignité, sinon au mal. Là où les autres représentants d'une religion sont en perdition puisqu'ils se parjurent, le rabbin, lui, évite le pire, alors qu'il a participé comme les autres à la partie de cartes. Le Juif ici n'est plus victime, il s'en sort, et en tout cas avec moins de dégâts que les autres. Il n'est pas vraiment solidaire, il n'est pas comme



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 170 03/09/2023 11:40:06

eux, il apparaît comme plus malin, et il défend ses seuls intérêts.

On est ici dans la zone grise, troublante, où l'histoire juive tend à se couper d'un certain universalisme, ce qui n'est pas flatteur pour la communauté qu'elle évoque. En cette occasion, l'humour cesse de faire éclater les stéréotypes, comme lorsque le comique Popeck en rajoute sur l'avarice de son personnage jusqu'à le rendre absurde, irréel. C'est pourquoi je fais du récit de l'interruption par la police de cette partie de cartes la dernière histoire juive, celle qui vient conclure une période. Car cette histoire est bien de son temps, ne serait-ce que par la présence d'un imam, qui nous indique qu'il faut désormais compter avec l'islam et sa représentation institutionnelle, ce qui n'était pas le cas en France il y a trente ou quarante ans. Et surtout ici commence à se perdre ce qui faisait la saveur du genre : la mise en scène appelant l'empathie pour ceux dont elle se moquait gentiment, non sans une certaine tendresse, et dont l'humour était aussi chargé d'autodérision, quitte à faire étalage d'une certaine intelligence.

Les histoires drôles, juives ou autres, nous font rire. Elles condensent sans délai toute sorte de sentiments, de traces mnésiques, d'opinions, sans générer de réflexion explicite sur ce qu'elles viennent éveiller. C'est pourquoi elles peuvent renvoyer, comme chez Freud, à l'inconscient, au non-dit ou au non-élaboré, ou élaboré par ailleurs. C'est peut-être aussi, très différemment, ce à quoi renvoie la définition célèbre qu'Henri Bergson a proposée du rire : « Du mécanique plaqué sur du vivant. »



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 171 03/09/2023 11:40:06

Le propre des « histoires juives » est qu'elles sont favorables et non pas hostiles aux Juifs. Elles sont faites pour eux, et généralement par eux, ou pour ceux qui les apprécient et en tout cas ne les rejettent pas. Elles permettent à ceux qui les racontent d'être en phase avec ceux qui les écoutent en leur proposant de façon imaginaire de passer du malheur au bonheur, d'une difficulté, lourde ou mineure, à sa résolution. Faute de quoi elles sont, selon l'expression qu'utilise Freud, *tendancieuses*, elles rencontrent « des personnes qui auraient voulu ne pas [les] entendre[108] » ou qui y trouvent validation de leurs préjugés et autres stéréotypes, elles se mettent au service de tendances hostiles ou obscènes et sortent de la définition que nous avons proposée pour en traiter.

Dès qu'elles ne sont plus à l'image de personnages ou d'un univers qui ne sont pas détestables, ou tout au moins dès qu'elles s'éloignent de l'évocation de relations chaleureuses, passées ou présentes, ouvertes, solidaires, sensibles au réel ; dès qu'elles perdent le contact avec les représentations positives que les Juifs peuvent avoir d'eux-mêmes, qu'elles ne traduisent plus l'amour d'autrui, qu'elles se chargent d'ironie, s'écartant de la bienveillance ou au moins de l'indulgence, dès qu'elles cessent, enfin, de se moquer des stéréotypes antisémites au point de les rendre inopérants ou impossibles, elles sortent de ce registre de l'« histoire juive » telle que je l'entends. Elles risquent même de rapprocher ceux qui les racontent ou qui les écoutent d'un versant grinçant qui débouche sur la haine.

Les « histoires juives » comportent généralement une forte dose d'autodérision, leur humour vise soi-même, ou son



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 172 03/09/2023 11:40:06

peuple, mais si d'autres ne peuvent les comprendre et les partager, elles cessent alors d'être conformes à la définition que j'en ai proposée. De juives, elles deviennent antisémites – on n'en manque pas.

Généralement, les histoires drôles flattent un groupe humain en s'en prenant à d'autres groupes humains – on se pose en s'opposant, disait Hegel. Avec les « histoires juives », ce qui est exceptionnel, c'est qu'on rit de soi pour se renforcer, ou tout au moins pour ne pas perdre le contact avec son groupe, pour mieux se poser, mais aussi pour être en phase avec d'autres, vivre avec eux pleinement conscient de ses différences, dans la relative bonne humeur.

Les histoires juives peuvent encore porter témoignage d'une appartenance au monde juif, ou en appeler à celle-ci. Dans les cas extrêmes, elles peuvent mettre en scène ou rendre vivant ce qui reste de juif alors même que la religion est refusée, et que le rapport à Israël est totalement distendu. Elles jouent alors un rôle décisif dans une judéité avec laquelle il s'agit de ne pas rompre. Elles peuvent par ailleurs inclure un accent, et même une gestuelle, des mimiques, qui comme l'indique Freddy Raphaël à propos du cas spécifique de l'Alsace et de la Lorraine « prolongent le dire [et assurent] l'entrecroisement des tournures hébraïques et des locutions qui donnent au yiddish alsacien sa petite musique[109] » ; elles n'en relèvent alors pas moins non pas tant ou pas seulement de l'expression d'une communauté réelle, vivante, que de celle d'une mémoire plus ou moins résiduelle.

À partir des années 1970, avec la découverte de l'anéantissement des Juifs d'Europe par les nazis dont la conscience s'est étendue à toute leur société, les Juifs français et



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 173 03/09/2023 11:40:06

américains ont pu mettre en avant une expérience inouïe et tragique de souffrances générant envers eux des sentiments de compréhension, une certaine bienfaisance, une plus grande acceptation aussi. L'apport de l'humour et d'une originalité intellectuelle assez largement héritée de la culture yiddish a pu être vécu comme vecteur, pour toute la société, d'innovation et de stimulation, suscitant un intérêt là encore bienveillant pour cette inventivité culturelle ayant en quelque sorte survécu à la destruction des communautés juives d'Europe. En France, l'arrivée de Juifs sépharades venus d'Afrique du Nord du fait de la décolonisation a apporté un deuxième souffle à cet élan. Enfin, l'image positive, parfois même héroïque, d'Israël, de sa politique et de sa géopolitique a apporté aux Juifs de la diaspora un socle sécurisant et gratifiant durant près d'un demi-siècle.

Il y a donc eu, durant le tiers de siècle qui s'achève vers l'an 2000, un moment historique singulier, que j'ai vécu, où ont conflué avec bonheur pour les Juifs de France, d'Amérique et certainement d'ailleurs, comme je l'ai indiqué à propos de la Pologne, trois phénomènes inédits constituant autant de conditions favorables à l'expansion des « histoires juives ». Leur convergence a balisé un espace où elles pouvaient être accueillies par un public bien disposé mêlant Juifs et non-Juifs.

Puis chacune de ces trois dimensions a commencé à s'affaiblir, avant même l'entrée dans le XXIe siècle. La mémoire de la Shoah s'est institutionnalisée, elle est installée dans l'enseignement, et dans divers lieux de commémoration, ce qui la renforce, mais qui lui ôte aussi une bonne partie de l'effet de sidération qu'elle a pu avoir dans les années 1970



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 174 03/09/2023 11:40:06

ou 1980 ; l'innovation culturelle et intellectuelle s'est essoufflée, a perdu son élan ; et ce que donne désormais à voir Israël ne peut plus lui permettre d'incarner comme avant les promesses de démocratie, de justice et de progrès qui ont accompagné les premières années de son existence. La convergence a tourné à la dislocation, et l'espace que dessinaient ces trois dimensions s'est réduit comme peau de chagrin. D'une certaine façon, les « histoires juives » nous ont aidés à réfléchir à l'histoire juive, à la naissance, à l'apogée et au déclin d'une période de l'histoire tout court, somme toute heureuse pour les Juifs. Et vice versa. Tout n'est pas inconscient dans leur humour.

Un tel constat pourrait avoir des implications considérables pour la définition même de l'identité juive aujourd'hui – une question depuis longtemps bien délicate, comme en témoignent la cinquantaine de réponses à la lettre que Ben Gourion, alors chef de l'État israélien, avait adressée en 1958 à des personnalités juives, en Israël et en diaspora, leur demandant : « Qui est juif[110] ? ». Richard Marienstras, dans le livre déjà cité, *Être un peuple en diaspora*[111], avait pour sa part trouvé la réponse, bottant en touche avec humour : l'identité juive, écrivait-il, est dans le fait que les Juifs passent leur temps à s'interroger sur leur identité.

En 1946, au sortir de la guerre, Jean-Paul Sartre publiait ses *Réflexions sur la question juive*[112]. Retenons ici ce qui a fait la fortune de ses positions et, même si son propos est en fait plus complexe, l'idée principale, selon laquelle le Juif est un homme tenu pour tel par les non-Juifs. Pour Sartre, qui traite avant tout de l'antisémitisme et des antisémites, c'est le regard de l'Autre qui fait le Juif, ce n'est ni



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 175 03/09/2023 11:40:06

l'histoire, ni la religion, ni la langue ou la culture, ni un territoire de référence – Israël. Le moment historique où les « histoires juives » ont connu leur apogée a mis à mal une telle approche, provisoirement peut-être : sans la référence prééminente au génocide, voire sans le choc de sa découverte, sans un intérêt marqué pour l'héritage intellectuel et la vitalité culturelle de la *yiddishkeit*, sans une référence positive à Israël, sans la capacité de faire vivre une judéité qui intéresse aussi des non-Juifs, ces « histoires » ne peuvent plus apparaître que comme les vestiges des temps révolus. Elles risquent alors d'appartenir au registre de l'histoire des ruines.

La situation présente, moins propice à la mise en avant des souffrances historiques juives et de la Shoah, moins favorable à une relation forte, même si elle est tendue, avec l'État d'Israël, et moins dynamique culturellement, ne laisse pour l'instant aux Juifs de la diaspora que des choix sous tension : soit une identité religieuse plutôt ferme, éventuellement radicale, théocratique s'il s'agit d'Israël ; soit une adhésion sans nuances à la politique du gouvernement israélien, aussi extrême qu'elle soit ; soit un soutien politique au mouvement démocratique qui résiste aux logiques illibérales d'aujourd'hui, en Israël comme aux États-Unis et en France ; soit encore l'adoption de la définition que leur propose Sartre – ils sont alors juifs du seul fait de l'antisémitisme.

Mais même si cette dernière orientation peut encore faire sens, elle risque d'apparaître comme l'ultime étape, ou l'obstacle, peut-être insurmontable, avant l'oubli pur et simple, l'assimilation et non l'intégration. Même là où se



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 176 03/09/2023 11:40:06

profile la possibilité apparente d'une dissolution de toute identité juive, et pour reprendre des mots de Jankélévitch, ne subsiste-t-il pas un « je-ne-sais-quoi », un « quelque chose d'impalpable », une « ambivalence » tenant au double désir d'effacer toute différence et pourtant d'en conserver une ? Ce « je-ne-sais-quoi » se retrouve éventuellement dans les « histoires juives ». Ne peut-on pas, comme l'écrit Adam Biro, être « juif par l'humour[113] » ? Celui des « histoires juives » n'est-il pas alors ce qui résiste le mieux, et qui permet de traduire ce qui n'est pas entièrement perdu ni oublié, qui reste « électrique », et qui ne se réduit pas au seul regard de l'Autre ? Peut-être, à condition d'éviter les deux dérives qui menacent. D'une part, celle de la dissolution dans l'universel, où ces histoires ne se présentent plus comme « juives » qu'allusivement et pour un public averti, comme dans le propos du chauffeur de taxi qui amusait tant mon père. D'autre part, celle qui mène à la zone trouble où l'antisémitisme peut frayer sa voie, comme dans l'histoire de la partie de cartes. Ce livre se termine donc par un questionnement, ce qui pourrait contribuer à élever notre niveau de perplexité. Comme dans l'histoire suivante :

*Un goy et un Juif conversent dans un train.*

*— Pourquoi vous, les Juifs, lorsqu'on vous pose une question, répondez toujours par une autre question ?*

*— Pourquoi pas ?*

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 177 03/09/2023 11:40:06

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 178 03/09/2023 11:40:06

# NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

1. PUF, 1998.

2. La Découverte, 1993.

3. *Le Shtetl, la bourgade juive de Pologne. De la tradition à la modernité*, Payot, 1986.

4. Préface de Pierre Vidal-Naquet, traduit de l'américain par J.-F. Sené, Hachette, 1984.

5. Voir Sigmund Freud, *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Gallimard, 1988, chapitre 2, « La technique du mot d'esprit ».

6. *L'Humour juif dans la littérature de Job à Woody Allen*, PUF, 1984, p. 55.

7. *Ibid.*, p. 60.

8. *Ibid.*, p. 61.

9. Wolf Wieviorka, *Est et Ouest. Déracinés*, Bibliothèque Medem, 2004 ; Points Seuil, 2023.

10. *Hannah Arendt et la question juive : pour une relecture*, PUF, 2023.

11. *Rire pour réparer le monde : l'humour des Juifs d'Alsace et de Lorraine*, La Nuée bleue, 2021, p. 11.

12. Le Seuil, 1989 ; Points Seuil, 2019.

13. Dans *Le Choix de Dieu : entretiens avec Jean-Louis Missika et Dominique Wolton*, Éditions de Fallois, 1987.

14. Dans « De l'essence du rire et généralement dans les arts plastiques », cité par Daniel Gronowski, *Les Rires d'hier et d'aujourd'hui*, Presses universitaires de Rennes, 2022, p. 46.

15. *Ibid.*, p. 11.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 179 03/09/2023 11:40:06

16. *La Culture du pauvre : étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Minuit, 1970 (édition originale : *The Uses of Literacy: Aspects of Working Class Life*, Chatto & Windus, 1957).

17. *Les Rires d'hier et d'aujourd'hui*, *op. cit.*, p. 10.

18. *Rire. Une anthropologie du rieur*, Métailié, 2018.

19. *Le Rire. Essai sur la signification du comique*, La République des Lettres, 2023.

20. *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Folio Gallimard, 1988 [1905].

21. Traduit en français dans *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, 1985.

22. Je renvoie, pour en savoir plus sur cette belle page d'histoire politique et sociale, au livre d'un grand ami de mes parents, Henri Minczeles, *Histoire générale du Bund : un mouvement révolutionnaire juif*, Austral, 1995 ; Denoël, 1999 ; L'Échappée, 2022.

23. La Boîte à Pandore, 2021.

24. Descartes & Co, 1996, traduit dans vingt-quatre langues.

25. Autrement, 1994 (titre original : *The King of Schnorrers*).

26. Le Seuil, 2022.

27. *Les Juifs, la Pologne et Solidarność*, Denoël, 1984.

28. Plon, 2017, 2022, p. 41.

29. *Le Fumier de Job*, Didier, 1928.

30. Voir, notamment, *La Tradition cachée. Le Juif comme paria*, Christian Bourgois, 1987.

31. Traduction d'Henri Robillot, Gallimard, 1970.

32. Seghers, 1979, 2017.

33. Odile Jacob, 2005.

34. *Le Complexe d'Icare* (trad. de Georges Belmont), Robert Laffont, 1976, 2016.

35. *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, *op. cit.*

36. Dans « Culture and symptoms: An analysis of patients presenting complaints », *American Sociological Review*, nº 31, 1966, p. 615-630.

37. *L'Humour juif dans la littérature de Job à Woody Allen, op. cit.*, p. 262.

38. *Les Juifs américains du XVIIe siècle à nos jours*, Calmann-Lévy, 1972, p. 237.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 180 03/09/2023 11:40:06

39. *Histoire des relations entre Juifs et Noirs. De la Bible à Black Lives Matter*, Albin Michel, 2023.

40. *Eichmann à Jérusalem : Rapport sur la banalité du mal*, Gallimard, 1966.

41. Paru en français dans la traduction de François Dupuis, Robert Laffont, 1984.

42. *La Concurrence des victimes*, La Découverte, 1997.

43. Traduction de Maurice Rambaud, Gallimard, 1981.

44. Podcast *The Originals* du *Los Angeles Magazine*, épisode 6, 2020.

45. *Ellis Island*, POL, 1995.

46. « The Yiddishisation of American Humor », *Esquire*, octobre 1965, p. 114-115.

47. *Dictionnaire amoureux de l'humour juif*, *op. cit.*, p. 150.

48. Yale University Press, 2023.

49. Film de 1974, titre original : *Blazing Saddles*.

50. *Cf.* Cathy Lynn Grosman, « Being Jewish means being funny, and that's no joke », *USA Today*, 1er octobre 2013.

51. W.N. Norton and Co., 2017.

52. *Jewish Humor. What the Best Jewish Jokes Say About the Jews* (« Ce que les meilleures histoires juives disent des Juifs »), William Morrow Paperbacks, 1998.

53. Réédité en 2006 par William Morrow Paperbacks pour le 25e anniversaire de la première publication en 1981.

54. 12 février 2009.

55. *Histoire des Américains juifs*, Bruxelles, André Versaille, 2008.

56. David Kurc, Jacqueline Kurc, *L'Humour yiddish*, Eyrolles, 2019 ; Alter Druyanov, *Le Rire de Chelm*, Matanel/Berg international, 2017 ; Victor Malka, *Le Dico de l'humour juif*, Points, 2017 ; Franck Médioni, *L'Humour juif expliqué à ma mère*, Chiflet & Cie, 2017 ; Daniel Lifschitz, *Ri-rabbin qui rira le dernier*, Salvator, 2017 ; Teh 'im na'na' [Tel-'Abiyb] : Biymat Qedem, hwṣa'at spariym, 2014 ; Marc-Alain Ouaknin, *La Bible de l'humour juif*, Michel Lafon, 2012 ; Frédéric Pouhier, Sylvie Jouffa, François Jouffa, *L'Officiel de l'humour juif*, First éditions, 2012 ; *La Vérité si je mens*, Chiflet & Cie, 2012 ; Josy Eisenberg, *Ma plus belle histoire d'humour*, D. Reinharc, 2011 ; Richard Zéboulon, *Le Zéboulon, petite anthologie de l'humour juif, Opus 1 et 2*,



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 181 03/09/2023 11:40:06

Le Bord de l'eau, 2005, 2006 ; *Mots d'esprit de l'humour juif*, Le Seuil, 2006 ; Seper hahwmwr hayhwdiy hagadwl, 'Wr Yhwdah, Kineret, 5764, 2004 ; Krzysztof Zmuda, *Anegdoty Żydowskie*, Ad Oculos, 2003 ; Marc-Alain Ouaknin, Dory Rotnemer, *Tout l'humour juif*, Assouline, 2001 ; Gilles Achache, *J'aurais tant voulu qu'il soit docteur !*, Calmann-Lévy, 2000 ; Élie Kakou, *La vérité, j'te la raconte !*, J'ai lu, 1999 ; Erika Birgit von Kretzer (dir.), *Zwischen Himmel und Erde*, Gütersloher Verlagshaus, 1999 ; Dory Rotnemer, *La Nouvelle Bible de l'humour juif*, tome 1, Éditions du Rocher/Bibliophane, 1999 ; Marc-Alain Ouaknin, Dory Rotnemer, *La Bible de l'humour juif*, 2 tomes, Ramsay, 1995 (t. I) ; J'ai lu, 1998 (t. 2) ; Paul Wermus, *Petites blagues juives entre amis*, First éditions, 1997 ; David Lemberg, Élie Baroukh, *5000 ans d'humour juif*, First éditions, 1995 ; Gil Wern, Léon Tzroky, *Le Livre de l'humour goy*, Les Belles Lettres, 1995 ; Samuel Abraham, *Les Toutes Dernières Histoires juives*, Zélie, 1993 ; François Lévy, Jean-Jacques Ritz, Emmanuel Suchet, *Freudlichkeit. Recueil d'histoires judéo-psychanalytiques*, Comp'Act, 1991 ; Guy Konopnicki, Brice Couturier, *Réflexions sur la question goy*, Lieu Commun, 1988 ; Henry Bulawko, *Anthologie de l'humour juif et israélien*, Bibliophane, 1988 ; *Popeck raconte les meilleures histoires de l'humour juif* (recueillies par Bernard Stéphane), Le Livre de poche, 1980 ; *Jüdische Anekdoten und Sprichwörter*, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1966.

57. *Comment ça va mal ? L'humour juif, un art de l'esprit*, Bréal, 2009.

58. *La Bible de l'humour juif*, Ramsay, 1995.

59. Dans « Aspects psychologiques des "histoires juives" », *La Revue de la pensée juive*, n° 6, 1951.

60. Dans *Le Rire de Dieu*, Points Seuil, 2010, p. 7.

61. *Ibid.*, p. 17.

62. *L'Humour juif dans la littérature de Job à Woody Allen, op. cit.*, p. 49.

63. *Humour et sagesse judéo-arabes*, Desclée de Brouwer, 1998.

64. *Contes et récits humoristiques du monde juif*, L'Harmattan, 1991.

65. *Les Fous de la République : histoire politique des Juifs d'État de Gambetta à Vichy*, Fayard, 1992.

66. *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli*, Hachette, « Pluriel », 2003.



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 182 03/09/2023 11:40:06

67. *La Conscience juive*, L'Herne, 2023, p. 7.

68. *Cf.* Perrine Simon-Nahum, « Penser le judaïsme. Retour sur les Colloques des intellectuels juifs de langue française (1957-2000) », *Archives juives*, 2005/1, vol. 38, p. 79-106.

69. Aux éditions du Seuil.

70. Gallimard, 1962.

71. https://www.lemonde.fr/archives/article/2004/02/12/rene-goscinny-asterix-et-le-judaisme_352742_1819218.html.

72. https://www.actuabd.com/Comment-ca-Marcel-vous-etes-juif.

73. *Les Juifs, les musulmans et la République*, Robert Laffont, 2017.

74. Voir son livre *L'Engrenage terroriste*, Fayard, 1981.

75. J'en analyse l'émergence dans un article de la revue *Esprit* (« Les conditions de formation d'un mouvement juif en France », avril 1982).

76. *Contes et récits humoristiques du monde juif*, *op. cit.*, p. 9.

77. *Une vie de Juif sans importance*, Robert Laffont, 2008.

78. Aux éditions François Maspero.

79. Dans la revue *Plurielles*, nº 10, 2003.

80. *Des Blancs comme les autres ? Les Juifs, angle mort de l'antiracisme*, Stock, 2022, p. 98.

81. Le Seuil, 1980.

82. *Les Larmes de l'histoire. De Kichinev à Pittsburgh*, Gallimard, 2021.

83. Chez cet auteur, voir notamment *Heureux comme Juifs en France ? Étude sociologique*, Elkana, 2007.

84. *Ghetto urbain. Ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui*, Robert Laffont, 2008.

85. *L'An prochain à Jérusalem ? Les Juifs de France face à l'antisémitisme*, Éditions de l'Aube, 2016.

86. Mille et une nuits, 2002.

87. *Pieds-noirs de père en fils*, Balland, 2004.

88. Le colloque a donné lieu à l'ouvrage *L'Allemagne nazie et le génocide juif*, Gallimard/Le Seuil, 1985.

89. Michel Wieviorka *et al.*, *La Tentation antisémite : haine des Juifs dans la France d'aujourd'hui*, Robert Laffont, 2005.

90. Pour en savoir plus sur l'histoire du CRIF, je renvoie au livre de Samuel Ghiles-Meilhac, tiré de la thèse qu'il a rédigée sous ma



B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 183 03/09/2023 11:40:06

direction, *Le CRIF. De la Résistance juive à la tentation du lobby. De 1943 à nos jours*, Robert Laffont, 2011.

91. Max Milo, 2018.

92. Don Quichotte, 2010.

93. Don Quichotte/Le Seuil, 2021.

94. Dans *Understanding Terror Networks*, University of Pennsylvania, 2004.

95. Rue de Seine, 2022.

96. « On ne combat pas des dérives en faisant la guerre à l'intelligence », *Le Monde*, 19 janvier 2022.

97. Paru en 2000, publié en français par Éric Hazan à La Fabrique en 2001.

98. Éditorial « The Ideal of Democracy in a Jewish State Is in Jeopardy », *New York Times*, 17 décembre 2022.

99. « La démocratie est en danger en Israël en raison de l'avènement sournois d'un régime autocratique illibéral », *Le Monde*, 9 mars 2023.

100. « Plus qu'Itamar Ben-Gvir, c'est la dérive droitière de l'opinion publique en Israël qui est inquiétante », *Le Monde*, 7 janvier 2023.

101. *L'Humour juif*, PUF, 1998.

102. *Fin du peuple juif?*, Gallimard, 1965.

103. *Ibid.*, p. 320.

104. Dans « Le judaïsme, problème intérieur », texte repris dans le recueil *La Conscience juive*, L'Herne, 2023, p. 12-13.

105. Traduction de Claude Besseyrias, Fayard, 1995, édition originale : *Exit, Voice, Loyalty*, Harvard University Press, 1970.

106. Dans « Le judaïsme, problème intérieur », *op. cit.*, p. 13.

107. Fayard, 2022.

108. *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, *op. cit.*, p. 177.

109. *Rire pour réparer le monde*, *op. cit.*, p. 12.

110. *Cf.* Eliezer Ben-Rafaël, *Qu'est-ce qu'être juif?* suivi de *50 sages répondent à Ben Gourion (1958) : document inédit*, Balland, coll. « Voix et Regards », 2001.

111. François Maspero, *op. cit.*

112. Chez Paul Morihien, réédité par Gallimard en 1954.

113. *Dictionnaire amoureux de l'humour juif*, *op. cit.*, p. 463.

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 184 03/09/2023 11:40:06

# REMERCIEMENTS

Je remercie mes sœurs Annette et Sylvie, ainsi qu'Alain Geismar et Régis Meyran pour leur lecture d'une première version de ce livre : j'ai fait mon miel de leurs précieuses remarques. Je remercie également Dorothée Cunéo pour sa confiance et ses heureuses suggestions.

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 185 03/09/2023 11:40:06

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 186 03/09/2023 11:40:06

# Table

*Mode d'emploi* 7

I. IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'EST

1. La montre 11
2. Du shtetl au Sentier 25
3. Ashkénazes et Sépharades 29
4. Ce qu'est une « histoire juive », et ce qui n'en est pas 36
5. Ce qui reste quand il ne reste rien 53

II. L'APOGÉE

6. L'invention de la mère juive 61
7. L'apogée en France 85

III. FIN DES « HISTOIRES JUIVES » ?

8. Le déclin américain 113
9. Changement de donne en France 124
10. Et Israël ? 148

*Conclusion.* LA DERNIÈRE HISTOIRE JUIVE 159

*Notes bibliographiques* 179
*Remerciements* 185

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 187 03/09/2023 11:40:06

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 188 03/09/2023 11:40:06

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 189 03/09/2023 11:40:06

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 190 03/09/2023 11:40:06

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 191 03/09/2023 11:40:06

*Composition : Utibi.*
*Achevé d'imprimer par Grafica Veneta S.p.A.*
*à Trebaseleghe (Pd), en XXXX 2023.*
*Dépôt légal : XXXX 2023.*

ISBN 978-2-207-XXXXX-X / Imprimé en Italie.

XXXXXX

B27173_WIEVIORKA_LaDerniereHistoireJuive_EP1.indd 192 03/09/2023 11:40:06